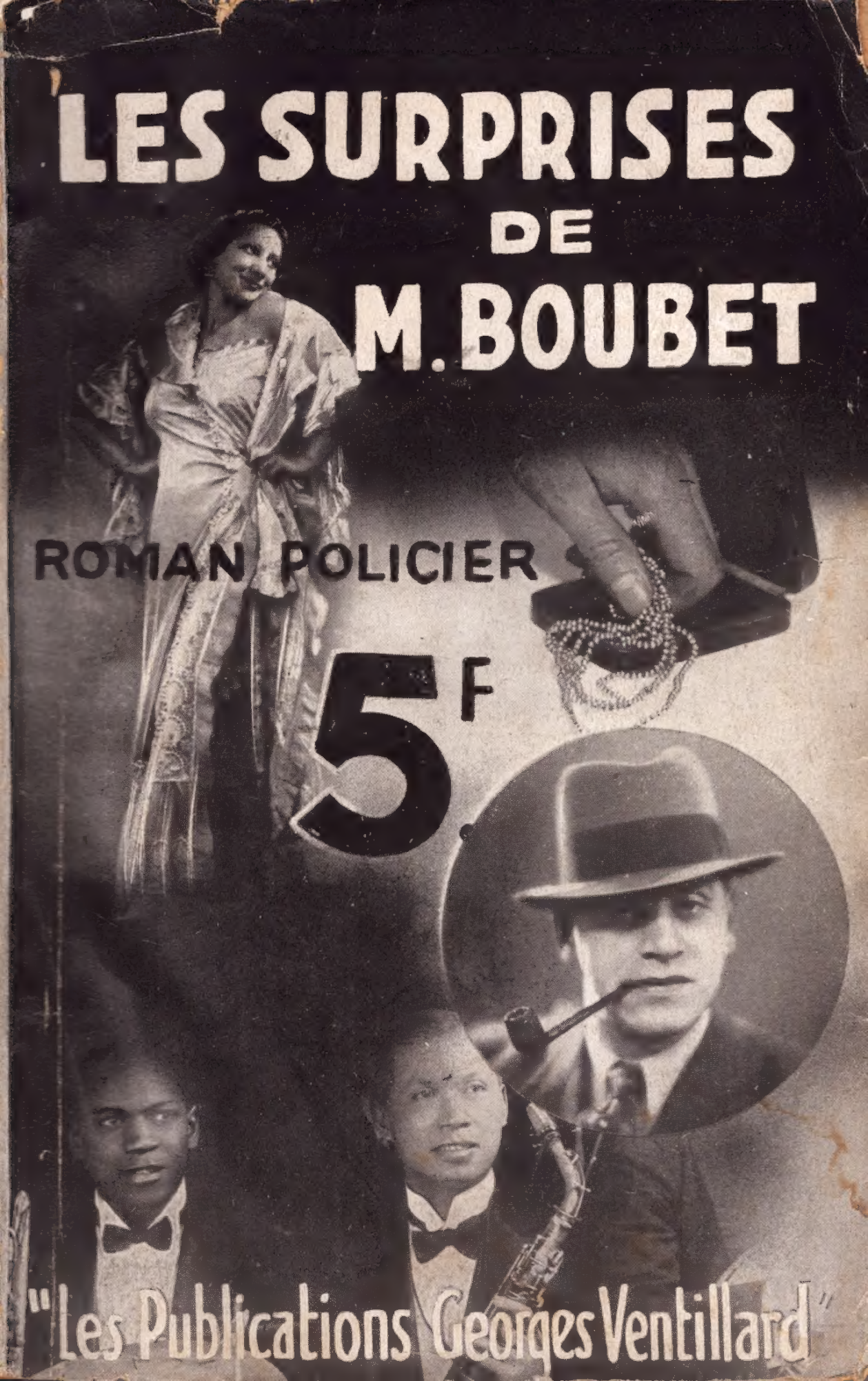
LES SURPRISES DE M. BOUBET



ROMAN POLICIER

5 F

"Les Publications Georges Ventillard"

N° 48

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
(Epuisé)
Le bacille BX 766.
La treizième main.
(Epuisé)
La maison sans fenêtres.
Les caisses de M. Lissac.
La vengeance de l'invisible.
Le squelette vert.
Le yacht de la mort.
Le fantôme écossais.
L'onyx de Somolow.
L'énigme de Kahlenberg.
Criswold-Mansion.
L'étrangleur.
Le mystère du paon.
Le club du serpent noir.
Les yeux tatoués.
Le décapité.
Le secret du Mamilloria.
Phare N° 313.
L'amiral Corbier.
Le laboratoire du Docteur Bass.
Systratis.
Les 7 Colpatroz.
Le marchand d'horreurs.
Trois as.
Le cercle bleu.
La machine infernale.
Pikipili.
Terreur sur Ekhampton.
La chambre mauve.
Le roi du racket.
La fille de Belzebuth
Les sorcières du malheur
Zacharie Boniface
Le pendu de Blackport
Les requins d'Hollywood
La Voix qui tue
Cave N° 3
Le Schnouf
Hakawara
« Baby Face »
L'Homme de Minuit
Mischmasch
Le Prisonnier du Yagawor
Doc ne pardonne pas...
La Mouche Noire
L'Invulnérable Toobo

LE VOLUME : 5 Francs

ENVOI FRANCO DE CHAQUE VOLUME CONTRE 5 fr. 50 EN TIMBRES OU MANDAT

La Collection Édward BROOKER est éditée par les

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"

142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Compte chèques postaux 1746-27 Paris

(HG2)

LES SURPRISES DE M. BOUBET

EDWARD BROOKER

LES SURPRISES DE M. BOUBET

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright 1939 *by* Les Publications Georges Ventillard
Paris

CHAPITRE PREMIER

UN GALA AU « ROYAL COMMODORE PALACE »

Une à une, les voitures de marque, venaient se ranger au ras du trottoir, devant le *Royal Commodore Palace* dont le portier, un magnifique noir en livrée bleue galonnée d'argent s'empressait, afin de guider les hôtes vers le hall. Les femmes en robe du soir, admirablement coiffées et fardées, les épaules couvertes de fourrures de prix, les hommes en habit de bonne coupe se rendaient au gala dansant que ce grand hôtel avait coutume de donner deux ou trois fois chaque hiver.

Qui ne connaît le *Royal Commodore Palace,* la dernière création des Champs-Elysées, avec ses dix étages aux larges fenêtres et ses vertes pergolas d'où l'on peut apercevoir les jets d'eau et les arbres du Rond-Point ?

Ce soir-là, il étincelait de mille feux et la foule des badauds se pressait, saluant de murmures d'admiration le passage des jolies femmes ; toutefois, il arrivait de temps à autre

qu'une toilette un peu excentrique soulevât des réflexions étonnées ou moqueuses.

Dans le hall, un éclairage indirect et savant distribuait une lumière diffuse, flatteuse pour les teints délicats, et un tapis beige de haute laine assourdissait le bruit des pas.

Sur la droite, par un escalier de marbre, les invités accédaient à la salle de danse ; à peine en avaient-ils franchi le seuil qu'ils se sentaient enveloppés par cet arôme à la fois citronné et chypré, chaud et tenace, qui est une synthèse des parfums émanant des élégantes d'aujourd'hui.

Ce soir-là, le programme s'annonçait particulièrement brillant et prometteur : pour la première fois en Europe Jerry Woods and his Swing Boys, venant directement des Etats-Unis devaient se produire, au grand plaisir des amateurs de foxes « quick et slow » et, last not least, de lambeth-walk. Un autre orchestre, argentin celui-ci, dirigé par le fameux Pizaronni à la voix chaude, partageait avec le jazz indiqué le soin de faire danser les convives. En outre, la direction présentait en attraction la célèbre danseuse mexicaine Lolita, dont les deux derniers récitals avaient attiré une foule considérable chez Pleyel.

Vers onze heures une vive animation régnait déjà... La salle, très spacieuse, était agrandie encore par le jeu des hautes gla-

ces qui ornaient les murs. Toutes les tables, sauf quelques-unes « Réservées » étaient occupées.

Sur la piste carrée, au sol de verre dallé, des couples, ne résistant pas au rythme saccadé du « hot », dansaient... On reconnaissait parmi eux des personnalités notoires, car, à ce gala, comme à tous les galas, les mondes les plus divers : politique, lettres, sports, arts étaient représentés.

De ce féérique aspect qu'offrait la salle à cette heure avancée de la nuit s'entretenaient précisément trois messieurs parfaitement élégants, assis à la table la plus proche de l'entrée, à l'opposé de l'orchestre. Le premier, aux tempes grisonnantes, au visage carré plein de race surmontant un plastron glacé fermé par des boutons de perle. Le monocle fixé dans l'arcade sourcillère droite, contemplait le spectacle avec distraction. M. de Vaudrillac participait à toutes les grandes manifestations de la vie parisienne ; que ce soit au polo de Bagatelle, au pesage d'Auteuil ou à une grande première, on rencontrait partout ce riche descendant d'une vieille famille, auquel ses loisirs et sa fortune permettaient de s'adonner à son plaisir favori : l'élevage des chevaux de course. Son écurie était célèbre et sa pouliche préférée « Salomé » venait de gagner dernièrement le Prix du Président de la République.

Une cigarette aux lèvres, observait d'un air malicieux son vis-à-vis, un homme légèrement chauve et de petite taille, à l'embonpoint naissant, et dont le visage joufflu se parsemait de tâches de rousseur. Non moins que Serge de Vaudrillac, M. Houglant était bien connu dans les milieux mondains. Membre du Jockey-Club, président de nombreuses firmes industrielles qu'il dirigeait ou gérait, il possédait en outre la majorité des actions du *Royal Commodore Palace.*

Une solide amitié liait les deux hommes qui se connaissaient depuis le lycée, amitié peut-être renforcée par le fait que tous deux, en dépit des années qui s'écoulaient, restaient célibataires, « vieux garçons » comme ils aimaient à le répéter eux-mêmes, ce qui n'impliquait pas qu'ils aient été ennemis du sexe faible, loin de là.

Le troisième personnage assis à la table se caractérisait par des traits accusés, des yeux pétillants et une moustache irréprochablement taillée en brosse. Il ne fallait pas être bien grand psychologue pour deviner au premier coup d'œil qu'il appartenait à la race anglo-saxonne.

Sir Percy Brent possédait un château en Ecosse et une villa à Brighton ; il était aussi connu dans l'aristocratie anglaise que dans la haute société parisienne. Après la mort de sa femme, emportée presqu'au début de

leur mariage par une maladie foudroyante, il avait cherché un dérivatif à sa douleur dans les voyages et notamment en organisant de dangereuses expéditions en Asie et en Afrique car il aimait chasser les grands fauves.

D'ailleurs, comme beaucoup d'hommes de sa race, c'était un globe-trotter impénitent, que le risque, l'aventure passionnaient. Il ne dédaignait cependant pas pour cela les multiples plaisirs que sa grosse fortune lui permettait de s'offrir. Il avait fait quelques années auparavant à Biarritz la connaissance de M. Houglant et ce dernier lui présenta Vaudrillac.

Depuis, les trois hommes entretenaient des relations de plus en plus amicales, au point que leurs intimes les surnommaient les « Trois Mousquetaires ». Seuls, les voyages de Sir Percy, qui ne pouvait se tenir longtemps à la même place, les séparaient provisoirement.

— On ne peut pas dire, cher ami, remarqua Vaudrillac s'adressant à l'Anglais, que vous êtes un bavard ; pour moi, je savais que vous aimiez le silence, cependant aujourd'hui vous demeurez d'un mutisme vraiment incompréhensible. Serait-ce la splendeur de ce spectacle qui vous coupe la parole ?

— No, répliqua l'interpellé après une courte hésitation, certes, je trouve cela won-

derful, c'est très bien, mais je suis... comment dites-vous ?... préoccupé, yes... préoccupé par une chose qui me tracasse depuis un quart d'heure...

— Peut-on savoir ce qui vous inquiète à ce point, Sir Percy ?

— Oh, c'est sans importance, même ridicule...

Il hésitait visiblement à avouer l'objet de son souci : pourtant devant l'insistance de ses deux amis, il se décida enfin à parler :

— Voici : je voudrais retrouver où et dans quelles circonstances j'ai déjà vu la figure de cet homme, là-bas, qui dirige les musiciens.

Les autres se regardèrent avec stupéfaction :

— Qui, le chef d'orchestre ?

— Yes, comment s'appelle-t-il ?

— Jerry Woods... Vous le connaissez ? questionna M. Houglant.

— J'en ai la conviction. But I don't know, je ne sais pas où je l'ai rencontré...

Agité de mouvements trépidants, tantôt embouchant un saxophone ou une trompette, tantôt conduisant d'une baguette frénétique l'orchestre déchaîné, Jerry Woods chantait, poussait des cris inarticulés, gesticulait et évoquait irrésistiblement les sauvages en proie au démon de la danse.

A un moment, faisant volte-face, il se tour-

na vers le public. Il avait un visage agréable, aux yeux clairs, aux traits finement dessinés: grand, bien découplé, il aurait paru très jeune si quelques fils d'argent n'avaient été visibles dans sa chevelure qui commençait en outre à se clairsemer. Il portait avec élégance un smoking de chez le bon faiseur et un large sourire découvrait ses dents blanches, parfaitement rangées.

— Voyons, observa M. Houglant, je crois avoir trouvé la solution de cette énigme, à coup sûr moins difficile à deviner que celle posée par le Sphinx à Œdipe. Sans doute avez-vous rencontré ce garçon dans une boîte de nuit de Londres ou d'ailleurs ?

— No, je ne crois pas, répondit Sir Percy Brent en secouant la tête d'un air dubitatif; ça doit être quelque part en Asie ou en Afrique... J'ai une excellente mémory et après tout, perhaps it is une ressemblance... extraordinaire. Enfin, à votre santé, Messieurs.

Et levant son verre de whisky vers ses interlocuteurs, il but d'un trait.

-- En ce qui me concerne, dit l'administrateur du *Royal Commodore* dont les yeux se détachaient difficilement d'une des tables voisines, j'avoue que Jerry Woods a pour moi infiniment moins d'attrait que cette fille ravissante assise là-bas.

Sans se détourner, les deux autres jetèrent un rapide coup d'œil dans la direction indi-

quée. Les coudes posés sur la table, la tête appuyée sur ses mains fines aux ongles écarlates, une jeune femme suivait avec un détachement apparent les mouvements des danseurs. Un collet de vison avait glissé de ses épaules, découvrant une robe certainement signée d'un des plus grands noms de la couture. Un diadème de brillants d'une remarquable pureté retenait ses cheveux blonds, légèrement bouclés et coiffés avec art.

— Qu'en pensez-vous Vaudrillac demanda M. Houglant.

— Très belle, en effet.

— Votre avis, Sir Percy ?

— Yes, very nice.

— Qui est-ce ?

— La princesse Khogayri, ex-Mme Diana Forrester, qui a épousé il y a deux ans le dernier héritier d'une vieille famille géorgienne. De mauvaises langues prétendent que le beau titre seul a séduit cette jolie New-Yorkaise, et qu'elle a purement et simplement acheté son mari, ce qui, entre nous, lui était bien facile, puisqu'elle est la fille du richissime roi de l'étain. Toujours est-il, poursuivit le gros actionnaire qui connaissait son Bottin mondain sur le bout du doigt, que le prince était âgé de trente années de plus que sa femme et que ce singulier mariage ne lui a pas trop bien réussi puisqu'il est mort il y a environ six mois.

Serge éclata de rire :

— Dieu que vous êtes bien renseigné !

M. Houglant s'inclina légèrement, avec un sourire ironique.

— Vous me flattez, mais laissez-moi continuer ; avant d'épouser son Géorgien, la belle Diana avait contracté trois mariages successifs, le dernier avec le gros banquier Forrester, et si le prince ne lui a apporté que son titre, en revanche elle a su tirer de ses époux précédents une fortune considérable ; ceci sans parler, bien entendu, de l'héritage que lui laissera son père, héritage qui ne se chiffrera pas à moins de vingt cinq millions de dollars, je crois.

— Elle a beaucoup de charme, répéta Vaudrillac. Et sa beauté est encore rehaussée par ses admirables bijoux ; voyez notamment ce collier...

— Magnifique.

— Pourtant la princesse n'est pas seule, observa Sir Percy ; Look... Young le gentleman assis en face d'elle.

En effet, le vis-à-vis de l'Américaine, un beau garçon de vingt-cinq à trente ans, aux traits fins et réguliers, quoiqu'un peu efféminés mais plein de distinction et parfaitement habillé, s'était penché vers elle et paraissait lui tenir des propos spirituels, si l'on en jugeait par le léger sourire qui flottait sur les lèvres de la jeune femme.

— Très juste, dit M. Houglant approuvant la remarque de son ami ; et je me flatte de le connaître également ; en dépit de son allure un peu... disons-le, équivoque, c'est un marquis authentique et il porte un des plus grands noms de France.

— Un marquis, dites-vous ?

— Parfaitement, mais son père était perdu de dettes, et il lui légua un château tellement hypothéqué que pas une chaise n'appartient en propre au pauvre chevalier servant de notre princesse.

— Alors de quoi vit-il et comment peut-il soutenir un train de maison digne de ses ancêtres ?

— Evidemment, ce garçon n'a jamais su ce qu'était le travail et il est certain que la moindre occupation régulière doit lui faire horreur. Mais les relations ne lui manquent pas, quoique j'ignore comment il a fait la connaissance de Diana Khogayri, chez des amis communs sans doute. En tout cas, on laisse entendre, dans le cercle de leurs relations, qu'il joue auprès d'elle le rôle assez peu flatteur de gigolo, rôle rémunérateur si l'on considère la vie brillante qu'il mène et la splendide Packard dont il se sert.

— Il faut reconnaître, acheva-t-il, que c'est un homme du monde et un excellent danseur. Regardez-les, quelle aisance, quelle allure !

Les deux jeunes gens venaient de se mêler à la foule et exécutaient une rumba avec une virtuosité qui dénotait un certain entraînement.

— Ne trouvez-vous pas la musique assourdissante ? demanda Serge, une grimace sur les lèvres.

M. Houglant sourit et proposa :

— Dans ce cas je vous offrirai à tous deux une petite promenade sur la terrasse ; vous pourrez admirer Paris la nuit. De là-haut, c'est une merveille, je vous assure, et je me ferai un plaisir de vous guider.

— All right, excellente idée, approuva l'Anglais.

— Et vous, Serge ?

— Je suis de la partie. Me dégourdir un peu les jambes ne me fera pas de mal, d'autant plus que je ne danse pas.

Tous trois se levèrent et, après avoir traversé le hall, s'engagèrent dans l'ascenseur.

Lorsque celui-ci les déposa sur la terrasse il était déjà une heure du matin, l'air frais et vif leur frappa le visage. Tout en bavardant, ils allèrent s'accouder à la balustrade.

De là, on découvrait le spectacle magnifique de la capitale.

Mais la plus grande partie de la Ville paraissait plongée dans le sommeil; tout était calme et reposait. Seul le frémissement des feuillages agités par un vent léger troublait

le silence et par instants l'écho d'une musique de danse assourdie et lointaine montait par les fenêtres ouvertes des salons du rez-de-chaussée.

Le ciel était sombre et pur et la lune baignait la pergola d'une lumière argentée...

Peut-être inclinées aux confidences par ce décor assez romantique, des jeunes filles fuyant l'atmosphère étouffante du dancing, chuchotaient avec leurs flirts, tandis que d'autres couples, allongés dans des fauteuils à demi dissimulés par des plantes artificielles, une cigarette au bout des doigts, rêvaient...

Pour ne pas troubler ces idylles naissantes, Sir Percy Brent et ses compagnons, après avoir fait ce que leur guide appelait « le tour du propriétaire » étaient revenus s'accouder à la balustrade et fumaient, tout en devisant. M. Houglant, chez qui l'homme d'affaires ne perdait jamais ses droits, expliquait à l'Anglais la genèse de la construction du *Royal Commodore Palace*, combien de capitaux avaient été investis dans l'affaire, et quelles difficultés techniques les entrepreneurs avaient dû surmonter.

Sir Percy l'écoutait en hochant la tête de temps à autre, mais il restait absolument silencieux. Il allumait sa troisième pipe quand un boy s'approcha de son interlocuteur.

— M. le Directeur s'excuse de vous déran-

ger, Monsieur, annonça-t-il respectueusement, et vous prie instamment de bien vouloir descendre dans son bureau, tout de suite si possible.

Un peu étonné, l'administrateur du *Royal Commodore Palace* leva les sourcils ; puis, après une courte hésitation :

— Bien, j'y vais.

Et, après s'être excusé en quelques mots auprès de ses hôtes il suivit l'employé. Quelques secondes plus tard, il pénétrait dans le bureau directorial. Cette grande pièce carrée, aux larges fenêtres, était installée avec un luxe sobre et sévère ; peu de meubles : deux ou trois confortables fauteuils de cuir havane, quelques classeurs et un immense bureau-ministre surchargé de papiers, de notes, de blocs, d'ailleurs rangés dans un ordre parfait.

Le Directeur, M. Mercier, un homme de haute taille, maigre et glabre, légèrement voûté, aux cheveux rares soigneusement aplatis, portait la jaquette avec une grande dignité.

Il vint respectueusement à la rencontre de l'arrivant.

— Navré, M. Houglant, de vous avoir séparé de vos amis, mais il vient de se produire un fait que j'ai cru de mon devoir de vous faire connaître sans retard ; j'espère que vous voudrez bien me pardonner la li-

berté que j'ai prise de vous envoyer chercher.

Le gros actionnaire se laissa tomber dans un des fauteuils :

— Que se passe-t-il. Rien de grave, j'espère ?

— C'est-à-dire... si...

Et il ajouta d'un trait :

— Le collier de la princesse Khogayri a disparu.

L'autre bondit de son siège :

— Qu'est-ce que vous dites... C'est impossible, voyons...

— Notre cliente vient de m'en aviser à l'instant.

— Oh, par exemple.

Agitant les mains comme s'il s'adressait à tout un auditoire invisible, le businessman se mit à arpenter fiévreusement la pièce :

— Peut-être s'est-il égaré ?...

M. Mercier haussa les épaules d'un air accablé :

— Tel était aussi mon avis, mais la princesse affirme que le bijou lui a été volé.

II

UN SINGULIER DÉTECTIVE AMATEUR

Un lourd silence suivit ces paroles... Chacun des personnages présents semblait plongé dans de profondes réflexions. M. Mercier, le visage baissé, paraissait s'absorber dans la contemplation du tapis cloué de son bureau tandis que son chef, les yeux perdus dans le vague fixait sans le voir l'abat-jour métallique d'une petite lampe de travail.

Après avoir respecté pendant quelques instants la méditation de M. Houglant, le directeur reprit :

— C'est la première fois qu'un fait semblable se produit dans cet hôtel et vous pouvez croire que j'en suis absolument désolé.

Sans répondre, l'administrateur du *Royal Commodore Palace* sortit de la poche de son habit un cigare dont il coupa le bout d'un coup sec avec les dents ; puis nerveusement, il l'alluma à la flamme d'un briquet et reprit sa marche, mais à pas plus lents. Tirant

de longues bouffées, il s'enveloppait d'un nuage de fumée. Enfin, il déclara :

— Certes, c'est une pénible situation... Et il nous faut agir avec une extrême délicatesse si nous ne voulons pas provoquer un scandale qui nous porterait un énorme préjudice. Mais qu'en dit la princesse ?

— Elle est absolument hors d'elle... Rentrée dans ses appartements, elle a eu une violente crise de nerfs, suivie de larmes, et nous a menacés des pires sanctions si son collier n'était pas retrouvé au plus vite. J'ai réussi à l'apaiser un peu en lui promettant que nous allions faire immédiatement l'impossible pour lui donner satisfaction.

— Il est assez compréhensible qu'elle se soit montrée très courroucée remarqua flegmatiquement l'homme d'affaire ; toutes les femmes auraient fait de même. les bijoux ne sont-ils pas leur parure préférée ? Mais, dites-moi, que pense le marquis de tout ceci?

— Rien, ou presque, en tout cas, je l'ignore ; il s'est borné à prendre une mine attristée, feinte ou sincère.

— Entre nous, il n'est nullement prouvé que le collier ait été volé ; l'a-t-on cherché partout ?

— Bien entendu, Monsieur, autant toutefois que les recherches étaient possibles, dans cette foule.

— Et alors ?

— Il reste introuvable, hélas...

L'autre haussa les épaules d'un air contrarié :

— Ce gala s'annonçait si bien ; ce n'est vraiment pas de chance...

Il s'avança vers le bureau, secoua la cendre de son cigare, puis se tournant vers le directeur, ajouta en martelant les syllabes :

— Je ne veux pas qu'une seule ligne sur tout ceci paraisse dans les journaux, vous me garantissez le silence ?

— Comptez sur moi, Monsieur, mais si vous voulez me permettre de vous donner mon humble avis...

— Je vous écoute...

— Je compte un commissaire de police au nombre de mes amis ; peut-être pourrait-on lui confier le soin de mener l'enquête ? Il le ferait avec toute la discrétion désirable...

— Non, je m'oppose formellement à ce que la police officielle mette les pieds ici ; d'ailleurs ma confiance en elle est tout à fait limitée ; mais attendez donc, il me vient une idée.

Tout en parlant, M. Houglant s'était approché du téléphone et composait un numéro. Quelques secondes s'écoulèrent, puis il demanda vivement :

— Verlaine 00-13 ?... Oui... bon, pourrais-je parler à M. Boubet, je vous prie ?... Ah, c'est vous Maurice, ici Houglant. Comment

allez-vous ? Je suis heureux de vous trouver à la maison... Vous dormiez ? Evidemment...

Il se mit à rire, satisfait comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie, puis continua :

— Non, non, moi je suis au gala du *Royal Commodore* avec des amis, et je vous assure que je n'ai pas sommeil... Mais écoutez-moi, ce n'est pas pour vous faire une blague d'un goût douteux que je trouble votre repos nocturne; il s'agit d'une affaire importante, oui, très importante... Non, impossible de vous expliquer par téléphone... Soyez assez aimable pour venir tout de suite ici... Vous n'y tenez pas? Compréhensible, mais je vous en prie, un bon mouvement, vous ne le regretterez pas... Alors, entendu? Bien je vous attends, merci. A tout de suite.

Quand il se retourna vers son employé, sa figure portait la trace d'une évidente satisfaction.

— S'il existe quelqu'un capable de retrouver le collier disparu, c'est cet homme, ex-expliqua-t-il rasséréné.

— Sans doute un détective privé ?

M. Houglant eut un large sourire.

— Comme vous êtes peu perspicace, Mercier... Boubet n'est pas un détective professionnel, loin de là... mais c'est le garçon le plus original que la terre ait porté, très fantaisiste, un peu fou, au demeurant charmant

et sympathique et tel que je n'en connais pas deux au monde.

.....

— Je vois à votre expression stupéfaite, reprit le gros actionnaire en considérant avec amusement le visage ahuri du directeur, que mes paroles vous intriguent... Cependant je n'exagère pas. Que vous disais-je... Ah oui, que ce garçon possède une personnalité extraordinaire ? Rien n'est plus juste... Et le plus curieux, c'est que cet original est mon ami...

« A la fois bohême et bourgeois, d'une intelligence remarquable, il a par surcroît un jugement très sûr, et, en dépit de la vie désordonnée qu'il mène, beaucoup de bon sens. (N'oublions pas que Descartes disait de cette dernière qualité qu'elle est la « chose la mieux partagée du monde »). Très cultivé, causeur brillant quand il le veut bien, parlant plusieurs langues, capable de vues neuves et d'aperçus brillants sur n'importe quel sujet, Boubet semble aussi à son aise dans une discussion juridique qu'au cours d'une controverse politique ou littéraire, et je l'ai vu séduire par ses conceptions philosophiques hardies (tout en l'effarouchant un peu) un savant professeur au Collège de France, avec lequel il dînait un soir chez moi.

« Mais là ne se bornent pas ses possibili-

tés, qui sont vraiment étonnantes ; en effet, il s'intéresse également à la peinture, à la sculpture et même à la musique avec un égal bonheur. Si j'ajoute qu'il a remporté autrefois de grands succès au théâtre, vous conviendrez avec moi que cet homme éclectique est une sorte de prodige. Mais ce qui excite surtout mon admiration, c'est son sens presque surhumain de la déduction ; il ferait, j'en suis persuadé, un détective à rendre jaloux un vrai Sherlock Holmès, ce qui pourrait, au surplus, lui rapporter beaucoup d'argent, s'il consentait à prendre la vie au sérieux et à travailler régulièrement. Mais c'est lui demander l'impossible.

« Quant à sa personne physique, mieux vaut n'en pas parler ; vous le verrez tout à l'heure : un véritable « clochard », il n'y a pas d'autre mot. Il se moque éperdûment de l'opinion d'autrui et habite quelque part dans Montparnasse au 6e étage, un minuscule appartement composé de deux ou trois pièces, je ne sais plus, remplies de bibelots et de souvenirs hétéroclites, remerciements envoyés de tous les coins du monde, car il a obligé, en de graves circonstances, des personnages haut-placés de France et de l'étranger. Tout cela est dans un désordre que je n'ose même pas qualifier, mais il s'en moque bien.

« Les trois-quarts du temps, cet homme si

remarquable à tous points de vue, est ivre, complètement ivre.

— N'y a-t-il pas quelque chose à faire pour essayer de le guérir ?

— Non, tout au moins rien jusqu'ici ne l'a corrigé. Le plus curieux et le plus inexplicable, c'est que sa lucidité et son pouvoir déductif atteignent précisément leur point culminant quand il a ingurgité une forte dose de boissons alcooliques. Bizarre, n'est-ce pas ?

— Tout à fait mon avis.

— J'ai fait sa connaissance, poursuivit l'administrateur, il y a quelques années... A cette époque, en effet, un document d'une extrême importance pour moi disparut d'une façon vraiment mystérieuse, comme par enchantement. Or, je tenais absolument à retrouver ce papier, et dans cette intention, je n'hésitai pas à prévenir la police, en lui demandant toute la discrétion indispensable. Vous étonnerais-je beaucoup en vous apprenant que l'enquête officielle n'aboutit à rien ?... Je fis donc appel à un détective privé ; même résultat. Enfin, au moment où je commençais à désespérer, on me parla de Boubet. Je m'adressai à lui : 48 heures plus tard le document était entre mes mains. Comment ce diable d'homme avait-il fait ? je n'en sais rien... Il refusa les 100.000 francs que je lui offrais, sous le prétexte que cela

n'en valait pas la peine ; ç'avait été un jeu d'enfant pour lui de débrouiller cette petite affaire, etc..., etc.

A ce moment, on frappa discrètement à la porte ; un boy entra et, la casquette à la main, annonça :

— M. Boubet se trouve dans le hall ; il demande si Monsieur veut bien le recevoir.

— Oui, oui, qu'il vienne...

La silhouette qui s'encadra dans le chambranle était tellement étrange et inattendue que M. Mercier faillit éclater de rire.

D'un âge indéfinissable, fort petit et très maigre, d'aspect presque famélique, l'arrivant s'enveloppait dans une vaste houppelande qui lui descendait jusqu'à mi-mollet, découvrant le bas d'un pantalon rayé passablement élimé. Une cravate lavallière nouée négligemment, des chaussures de cuir d'un jaune criard et un parapluie à la « Chamberlain » complétaient l'accoutrement du personnage.

Des cheveux longs et épais, véritable crinière, tombaient sur son cou et sur ses épaules, tandis qu'un collier de barbe, analogue à celui des marins, accentuait la pâleur de sa face, pâleur qui, à parler franc, tirait plutôt sur le jaune et révélait indubitablement une maladie de foie.

Tandis que M. Mercier demeurait ébahi par ce curieux mélange de fantaisie et de

pauvreté, par cet individu mi-clochard, mi-artiste, dont l'apparition dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer, l'administrateur du *Royal Commodore* se dirigeait vers l'arrivant et lui serrait la main avec effusion.

— Je m'excuse mille fois d'avoir troublé votre repos.

Et le prenant par le bras, il l'attira au milieu de la pièce :

— Permettez-moi de vous présenter le directeur de l'hôtel : M. Mercier.

Celui-ci s'inclina d'un air digne ou perçait, malgré les efforts qu'il faisait pour le dissimuler, une petite réprobation à l'égard de ce Monsieur si différent du commun des mortels.

— Maintenant, prenez ce fauteuil...

Maurice Boubet, croisant ses jambes maigres, s'installa confortablement dans un des clubs pour écouter la narration de l'affaire passionnante promise au téléphone.

D'une voix douce et tranquille, qu'on aurait cru volontiers appartenir à une petite religieuse confite en dévotions, il énonça :

— De quoi s'agit-il donc ?

M. Houglant reprit sa marche dans la pièce. Sans doute cette promenade lui permettait-elle de mieux concentrer sa pensée.

— Eh bien, voilà. J'ai été informé il y a environ une demi-heure par M. Mercier qu'un collier de perles d'une très grosse va-

leur appartenant à la princesse Khogayri a disparu, et le plus ennuyeux, c'est que notre cliente affirme qu'il lui a été volé.

Maurice Boubet se renversa sur le dossier de son siège en faisant une amusante grimace :

— Et c'est pour cela que vous me dérangez en pleine nuit ? Non, vraiment, il me semble que vous vous affolez bien vite !...

M. Houglant, que ses gros capitaux engagés dans l'exploitation de l'hôtel empêchaient de goûter pleinement ce badinage, se défendit vivement :

— Permettez, je ne plaisante pas... L'avenir de la maison est en jeu, et à mon avis cela mérite qu'on...

Irrespectueusement, son auditeur lui coupa la parole :

— Pour cette sorte d'affaire, il suffit de s'adresser à l'honorable institution qu'on appelle la police.

Et il sourit malicieusement devant la mine déconfite de son hôte, qui, désemparé, et ne sachant comment le retenir finit par proposer :

— Vous n'ignorez pas que si c'est une question d'argent, je vous dédommagerai largement...

— Il ne s'agit pas de cela... mais ce genre de travail ne m'intéresse pas. Je regrette sincèrement...

— Votre dernier mot ?

— Oui...

Il fit un petit salut assez ironique et se dirigea vers la porte.

— Bonsoir.

Au même instant la sonnerie du téléphone retentit. M. Mercier décrocha le récepteur mais à peine avait-il entendu quelques paroles qu'il pâlit et jeta un cri étouffé.

— Qu'y a-t-il encore, vous paraissez bien ému ? demanda vivement l'Administrateur.

— En effet...

La sueur perlait au front de l'autre qui ne trouvait plus les mots convenables pour exprimer sa pensée.

— Alors, quoi ?

— Je ne sais si je dois...

— Parlez, je vous en prie...

— Le garçon d'étage m'annonce qu'il s'est produit quelque chose d'anormal...

— Que dites-vous ?

— M. Lazaroff...

— Le joaillier d'Amsterdam bien connu ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Il est mort... On l'a trouvé dans sa chambre, la tempe trouée d'une balle.

— Ciel !

Lâchant son cigare, qui tomba sur le tapis, M. Houglant resta bouche bée, et une stu-

péfaction mêlée d'effroi se peignit sur son visage.

— C'est inimaginable, articula-t-il péniblement quand il eut repris son souffle, vous ne voulez pas insinuer qu'il...

Mais la consternation visible du directeur lui indiqua clairement que ses craintes n'étaient que trop justifiées. Accablé par ce second coup du sort, l'administrateur de l'hôtel baissa la tête, et resta sans parler pendant quelques secondes. Enfin, saisi brusquement d'une inspiration soudaine il s'écria en jetant un regard circulaire :

— Mais où est donc Boubet ?

Ce dernier avait disparu.

— Mercier, vous ne l'avez pas vu ? interrogea l'actionnaire avec désespoir.

Le directeur, découragé, écartait les bras dans un geste d'ignorance.

— C'est toujours comme cela, se lamenta le petit homme chauve, il s'en va juste au moment où l'on a le plus besoin de lui...

III

LA CONCURRENCE APPARAIT

— Vraiment, nous sommes aujourd'hui poursuivis par une malchance persistante, d'abord le vol du collier, ensuite la mort d'un de nos clients et enfin, pour comble de malheur, cet original qui nous abandonne ! j'avais pourtant fermement escompté son aide.

M. Houglant soupira et reprit :

— Tant pis, le temps presse et il faut que nous sachions exactement ce qui s'est passé là-haut. Soyez donc assez aimable, Mercier, pour m'accompagner...

Quelques secondes plus tard, les deux hommes débarquaient sur le palier du premier.

En les voyant, un garçon d'étage, qui paraissait affolé, vint à leur rencontre :

— Qu'y a-t-il Dupont ? demanda d'un ton autoritaire M. Mercier, surpris par ce manège.

— Je suis heureux que vous arriviez, M. le Directeur, car je ne savais plus quoi faire...

— Du calme... et surtout tâchez de conserver le silence sur ce que vous avez vu. Un

homme comme vous doit savoir s'adapter à bien des situations, même les plus inattendues.

— Mais ce n'est pas seulement la mort brutale de M. Lazaroff...

— Quoi encore ?

— Comment vous expliquer ? J'allais justement vous prévenir lorsque je vous ai vu descendre de l'ascenseur.

— Que signifie ?

— Voici : je venais à peine de vous téléphoner quand je vis surgir devant moi un individu étrange... Avec une barbiche en collier, de longs cheveux, un costume surprenant... et, dans l'ensemble, une mine peu recommandable. Sans prononcer une parole, cet homme pénétra dans la chambre de la victime, malgré tous mes efforts pour l'en empêcher, et s'y enferma. J'eus beau tambouriner contre la porte, supplier, menacer il ne me donna plus signe de vie...

Ce langage provoqua quelqu'ébahissement; cependant M. Houglant entrevit la vérité :

— Cet individu n'avait-il pas une cravate lavallière et un grand chapeau ?

— C'est cela, oui, Monsieur.

— Alors ce ne peut être que mon Boubet...

Avec une joie mal dissimulée, il se tourna vers son compagnon.

— Ne vous avais-je pas dit qu'il fallait s'at-

tendre à tout de sa part ? Allons donc voir ce qu'il fait dans cette chambre.

La porte du 113 était fermée et il eut beau tourner le bouton, frapper, cogner, en prenant soin cependant de ne pas faire trop de bruit, personne ne répondit :

— Allons, Maurice, êtes-vous là ? Ouvrez donc, voyons...

Mais ses objurgations demeurèrent sans succès.

— C'est un peu fort, si je savais seulement pourquoi il s'est enfermé...

Légèrement dépité, l'administrateur se retourna vers le domestique :

— Etes-vous bien sûr de sa présence ici ? J'ai l'impression qu'il n'y a personne.

— Absolument certain.

— Le portrait correspond... Pourtant, il y a une chose que je ne m'explique pas : comment pouvait-il savoir où habitait M. Lazaroff ?

— Enfance de l'art...

Quelqu'un, derrière eux, tourna la clé dans la serrure en prononçant ces mots ; la porte obstinément close jusqu'ici s'ouvrit brusquement et dans l'encadrement apparut Boubet qui, salua les arrivants sidérés avec cordialité.

— Enfance de l'art, répéta-t-il, cela s'explique en deux mots...

— J'aimerais bien connaître...

— Simple comme tout. Ayant entendu dire au téléphone par M. Mercier que le joaillier était mort, sans être grand clerc, j'ai deviné qu'il s'agissait d'un crime. D'autre part, un homme aussi fortuné ne pouvait occuper qu'un des appartements dits de « luxe », et non une chambre au huitième. J'ai donc gravi tranquillement l'escalier, pensant bien que, malgré toutes les consignes de silence, il règnerait une certaine animation insolite aux alentours de la résidence de la victime. Prévision justifiée puisqu'au premier étage en effet je me suis trouvé devant ce brave homme (Il désigna l'employé dont les gestes nerveux et le visage hagard trahissaient une anxiété grandissante).

« J'ai pénétré alors sur les lieux du drame, et comme je n'aime pas être dérangé dans mes investigations, je me suis enfermé. Vous voyez que tout s'explique lumineusement. Et, maintenant, rien en vous empêche d'entrer à votre tour.

D'un ample geste du bras, il invita ses compagnons à le suivre ; ceux-ci, après une légère hésitation, bien compréhensible d'ailleurs car un cadavre n'a rien de très attirant, obéirent...

Devant la grande armoire à glace, M. Lazaroff gisait, replié sur lui-même; son bras gauche était pris sous sa tête, dont on ne distinguait que le profil perdu. Un mince filet de

sang à demi coagulé coulait d'une blessure à la tempe et tombant goutte à goutte sur le tapis, formait une tache brunâtre qui allait en s'élargissant.

Le mort portait une robe de chambre de duvetine bordeaux, ouverte sur un pyjama de popeline beige. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, de taille et de corpulence moyennes, au type slave : pommettes saillantes, visage maigre aux traits délicats, bien dessinés. Ses yeux révulsés et sa bouche crispée en un rictus affreux frappèrent d'horreur les arrivants...

— Le voilà, dit Boubet sur le ton détaché et indifférent qu'il aurait employé pour parler de la pluie ou du beau temps. Je me suis bien gardé de le déplacer et tout est resté dans l'ordre où je l'avais trouvé.

— Mon Dieu, quelle catastrophe ! balbutia M. Houglant dont le regard ne pouvait se détacher du cadavre. Mais, comment cela s'est-il passé ? Dupont, vous avez entendu du bruit ? un coup de feu ?

— Non, Monsieur, rien.

— Alors, qu'en dites-vous, Maurice ?

— Je ne me suis pas encore fait une opinion très nette ; cependant, je crois pouvoir vous expliquer dès à présent la façon dont le crime fut commis. Auparavant, permettez-moi de poser une question à votre employé :

C'est bien vous qui avez monté les bagages de M. Lazaroff, n'est-ce pas ?

— Oui, approuva le domestique, qui ne parvenait pas à comprendre comment son directeur et le monsieur si distingué qui l'accompagnait pouvaient s'entretenir aussi gravement avec cet individu mal vêtu.

— Bon, eh bien, regardez : il y a ici deux valises en peau de porc, une très grande, sorte de malle transatlantique, l'autre de taille moyenne. Etaient-ce là les seuls colis de votre client ?

— Non, Monsieur, en effet je me rappelle maintenant que celui-ci portait également une troisième mallette, toute petite...

— Très bien, ceci confirme mon hypothèse... Donc, nous venons d'entendre dire à l'instant même que le malheureux joaillier possédait une troisième valise ; or, je ne l'ai pas trouvée dans la pièce, malgré les recherches attentives... Que pouvait-elle contenir, sinon des bijoux ? Indubitablement, voilà le mobile du crime...

— Mais l'exécution du meurtre lui-même ? demanda M. Mercier, séduit par ces déductions logiques et dont les préventions contre l'étranger tombaient l'une après l'autre.

— Nous pouvons penser que la victime était couchée et dormait : la preuve, c'est qu'elle est encore en pyjama. Quelqu'un, sachant qu'il transportait avec lui des joyaux, repère

le numéro de sa chambre, et, croyant que le bijoutier est plongé dans un profond sommeil, pénètre dans le salon, où est restée la précieuse mallette. Fait-il trop de bruit, ou une circonstance fortuite quelconque tire-t-elle le dormeur de ses rêves, toujours est-il que ce dernier se lève, endosse rapidement sa robe de chambre et passe dans la pièce voisine. Se voyant surpris et craignant que le volé n'appelle au secours, le cambrioleur tire presque à bout portant et s'enfuit, oubliant dans sa précipitation de refermer la porte derrière lui. C'est d'ailleurs ce qui fit découvrir le crime si rapidement.

— Exact, approuva le garçon d'étage. Faisant ma ronde habituelle, je vis le battant ouvert et, intrigué, je frappai... N'obtenant pas de réponse, je me hasardai à entrer et aperçus le cadavre...

— Très bien, approuva l'administrateur, encore faut-il expliquer, mon précieux Sherlock Holmes, pourquoi personne n'a entendu le coup de feu ?

— On voit bien, cher ami, que, si vous êtes un industriel et un homme d'affaires que j'admire, vous ignorez tout des moyens dont disposent nos modernes malfaiteurs. Eh oui, MM. les bandits savent tirer parti des plus récentes découvertes de la science ; la technique progresse et le moins malin des criminels sait qu'à l'aide d'un silencieux placée sur l'auto-

matique, on peut tirer sans faire le moindre bruit.

Disposant d'un matériel perfectionné, l'armée des « mauvais garçons » a sur les défenseurs de l'ordre un avantage marqué. Et, particulièrement dans le cas qui nous occupe, j'ai bien peur que l'intervention de la police ne fasse qu'embrouiller les choses au lieu de les éclaircir...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je connais la lenteur des enquêtes officielles, les méthodes de travail un peu désuètes des représentants de la loi... Notez bien que je ne parle pas ainsi pour des basses raïsons de jalousie. Enfin, nous verrons si les évènements confirment mes prévisions...

L'actionnaire du palace à qui l'idée de faire venir les inspecteurs ne souriait guère, demanda en soupirant :

— J'ose exprimer l'espoir, Maurice, que vous prendrez malgré tout l'affaire en mains.

— Cela dépend...

— Comment dois-je le comprendre ? Est-ce une question matérielle ?

— Non, pas pour le moment tout au moins. Mais je voudrais vous demander une faveur...

— Vite, tout est accordé d'avance, à cette condition bien entendu de ne pas excéder le champ de mes possibilités.

— Certainement... Voici : j'aimerais assis-

ter à la fin de votre gala ; mes jambes sont un peu engourdies, et d'ailleurs, sans être un Serge Lifar je ne fais pas mauvaise figure sur une piste de danse. Il me plairait assez de prouver mes talents à vos convives.

M. Houglant se montra extrêmement surpris.

— Quoi, nous quitter maintenant ? Vous n'y songez pas alors que, encore bouleversés par ces deux drames successifs, nous nous perdons en conjectures sur l'identité du coupable ? Et dans cet accoutrement ? Je crois que vous déraisonnez...

— Du tout...

— C'est une plaisanterie, j'en suis sûr. Rendez-vous compte que nous recevons ici l'élite de la société parisienne, des gens du monde, des hommes d'affaires importants, voire des politiciens. Votre entrée ferait sensation, mais je ne tiens pas à ce que vous vous donniez ainsi en spectacle !...

— Bon, bon, ne vous fâchez pas... Je renonce à me mêler à une foule aussi élégante. Evidemment « l'élite de la société parisienne », cela sonne bien, mais souvenez-vous que tout ce qui brille n'est pas d'or ; vous savez très bien que sous l'apparence d'un « gentleman » se dissimule parfois la pire crapule. Mais tant pis... Après tout, j'ai bien mérité de regagner mon lit chaud et douillet. Au revoir, Messieurs.

Soulevant son large feutre, il s'éloigna en marmonnant des paroles auxquelles les autres ne comprirent rien.

Une demi-heure environ après ces événements, le chef de la réception vit arriver un homme de forte corpulence vêtu d'un costume de confection dont la couleur sombre tranchait sur une chemise blanche à col dur. Dans les coins cassés de ce carcan s'encadrait une bonne figure rougeaude agrémentée d'une moustache en crocs soigneusement cosmétiquée.

— Sorlin, de la police judiciaire.

Il fut immédiatement conduit auprès de M. Mercier que son chef, fatigué et estimant que l'affaire n'avait plus qu'à suivre son cours normal, ce qui rendait sa présence inutile, avait chargé de « faire tout le nécessaire ». Peu de temps auparavant, M. Houglant, accompagné de Vaudrillac et de Sir Percy, avait quitté l'hôtel.

L'inspecteur ayant exprimé le désir d'être conduit sans retard sur le lieu du crime, on le guida dans la chambre de la victime, ou bien entendu rien n'avait été déplacé.

Sorlin représentait dans sa perfection la plus absolue le type du fonctionnaire modèle, correct, ponctuel, plein de zèle et d'esprit de discipline, mais dont l'intelligence, pourtant réelle, n'apparaît pas comme absolument fulgurante.

Suivant en cela les instructions qui lui avaient été données, le directeur s'efforça d'attirer l'attention de son compagnon sur la nécessité de procéder à l'enquête avec toute la discrétion désirable. Le détective approuva, puis il se mit en devoir d'examiner le cadavre. Quand il se releva, sa mine allongée et soucieuse démontrait que cette étude n'avait pas donné tous les résultats qu'il en escomptait. Espérant être plus heureux en procédant aux interrogatoires, il commença à questionner le garçon d'étage : celui-ci ne semblait pas enchanté par la perspective de comparaître devant le représentant de la loi, non qu'il eût la moindre chose à se reprocher, mais la mine sévère de son vis-à-vis l'intimidait. Pourtant, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et respecta la consigne qui lui avait été donnée, à savoir celle de ne pas souffler mot de la présence de Boubet sur le lieu du drame.

M. Mercier, fatigué et mal remis de toutes ces émotions, ne désirait qu'une chose : réintégrer son foyer. Aussi, dans l'espoir que tout se terminât plus rapidement, fournit-il à son tour de bonne grâce les renseignements qu'on lui demandait.

— Quelles sont vos conclusions ? s'enquit-il avec curiosité quand les interrogatoires furent terminés.

L'autre fit une moue et maugréa :

— Je ne peux rien dire avant l'arrivée du médecin légiste.

— Ah ! il doit venir ?

— Je l'attends ; précisément... le voici...

La porte s'ouvrit en effet devant un homme grand et sec, qui portait dans la main droite une trouse de cuir marron. D'une brève inclinaison de tête, il répondit au salut courtois de l'inspecteur.

Le Dr Picard, d'une cinquantaine d'années environ, était bien connu dans les milieux judiciaires, où l'on n'appréciait guère son caractère assez difficile. Il n'aimait pas être dérangé en pleine nuit, et en effet il parut ce soir-là aux assistants d'une humeur massacrante. Intérieurement, il pestait contre son maudit métier qui l'obligeait à quitter un logis tiède et confortable à des heures indues pour venir « contempler des macchabées », selon son expression.

Les présentations furent rapidement faites et le médecin se mit tout de suite au travail, comme pressé d'en être débarrassé. L'examen dura moins longtemps que les témoins ne l'avaient supposé... Enlevant d'un geste que l'on devinait familier ses lunettes à large monture d'écaille foncée, qu'il rangea soigneusement dans leur étui, le praticien en tarda pas à formuler ses conclusions:

— Aucun doute, cet homme a été assassiné... La mort remonte à trois heures environ.

— Ce ne sont pas des nouveautés, pensa irrespectueusement M. Mercier.

Puis le docteur Picard disparut pour se laver les mains, et, revenant échangea quelques considérations sur les mobiles du crime, avec ses compagnons. Enfin, ils quittèrent tous quatre la pièce et l'inspecteur, après avoir soigneusement refermé la porte, apposa les scellés, tout en indiquant que le cadavre serait emporté dès le début de la matinée.

Le médecin et le policier prirent congé de leur hôte qui, heureux à la pensée de pouvoir regagner son domicile, les accompagna jusque dans le hall.

— Une telle nuit n'est pas près de sortir de ma mémoire, se dit-il à mi-voix en remontant chercher son manteau.

Quand il sortit de l'hôtel, où le gala était achevé depuis longtemps, la demie de cinq heures sonnait et le personnel s'apprêtait déjà à entreprendre le nettoyage matinal.

Dehors, le jour se levait et un soleil pâle et faible dissolvait insensiblement la brume dont tout était encore enveloppé. Il soufflait par rafales un vent assez aigre, mais le temps sec et froid faisait présager une belle journée. Cependant, des rues presques désertes se dégageait une triste impression de solitude.

M. Mercier frissonna, releva le col de son

pardessus et, enfonçant son feutre sur ses yeux, se dirigea à grandes enjambées, pour se réchauffer, vers l'avenue Matignon où il avait rangé sa voiture la veille au soir.

Il marchait à pas pressés, en se remémorant, les tragiques événements de la nuit quand on lui frappa sur l'épaule, tandis qu'une voix dont il reconnut immédiatement le timbre doux et un peu voilé murmurait à son oreille :

— Alors, que pense l'honorable M. Sorlin de tout ceci ?

Sous l'effet de la surprise l'interpellé eut un haut-le-corps :

— Quoi, vous ici M. Boubet ?

— Eh oui, moi...

— D'où venez-vous ?...

— Sans importance... Je suis là, c'est l'essentiel. Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Volontiers.

— Je suis curieux d'apprendre ce que l'enquêteur officiel a découvert ?

Tout en marchant à côté, les deux hommes étaient parvenus devant la limousine du directeur du *Royal Commodore*. Debouts sur le trottoir, ils poursuivirent leur conversation...

— Rien de bien sensationnel ; il n'a fait que répéter vos paroles ; il s'agit bel et bien d'un crime...

— Pas difficile à trouver...

— Possible, mais au fait, comment saviez-vous que Sorlin avait été désigné ?

— Je connais à peu près tous les as de la police et je me doutais que cette affaire lui serait confiée.

— Vraiment ?

— Alors, dites-vous, ce fin limier a constaté qu'il y avait eu crime ? Quelle intuition ! Malheureusement, il lui manque un précieux indice, que j'ai pu recueillir en passant avant lui.

— Tiens, tiens, et quoi donc ?

Pour toute réponse, Boubet sortit de sa poche un petit morceau de papier de soie, qu'il développa soigneusement.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le petit homme bizarre paraissait tenir entre le pouce et l'index quelque chose dont la tangibilité lui échappait complètement.

— Je ne vois absolument rien.

— C'est un cheveux assez long, de couleur blonde...

Il l'agita sous le nez de Mercier... Celui-ci restait stupéfait et admiratif.

— Qu'en déduisez-vous ? Le crime aurait été commis par une femme ?

— Erreur grossière, j'en tire exactement la conclusion opposée : le coupable est un homme.

IV

UNE HISTOIRE DE CHEVEUX

— J'ai légèrement l'impression, reprit M. Mercier un peu abasourdi, après quelques instants de silence, que hum... vous vous moquez de moi.

— Telle n'est nullement mon intention; au contraire, je veux tout vous expliquer... Mais ne restons pas ici, l'endroit est vraiment mal choisi ; il souffle un vent glacial... Si nous allions prendre un verre dans ce bar, en face, qui est encore éclairé à cette heure tardive, ou plutôt : déjà éclairé, car la nouvelle journée est commencée ?...

— C'est que... je suis bien fatigué.

Le directeur éprouvait une certaine répugnance à entrer s'attabler avec un compagnon aussi étrange, et qui ne pouvait passer nulle part inaperçu. Mais ce dernier, sans ménagements, lui prit le bras en lui disant d'un ton encourageant et prometteur :

— Venez, venez, vous ne le regretterez pas, soyez-en assuré.

Par une porte tournante, ils pénétrèrent dans la salle où régnait une atmosphère lourde, assez étouffante.

L'entrée des nouveaux venus avait fait circuler dans la pièce surchauffée un courant d'air frais, et dresser la tête aux consommateurs.

— Deux gin fizzes... commanda l'incorrigible assoiffé quand tous deux se furent hissés sur des tabourets.

Avec des gestes précis et méthodiques, le barman déboucha des fioles, dosa, mélangea, agita son shaker et versa dans les gobelets.

Boubet suivait tous ses mouvements, fort intéressé...

— Alors, demanda M. Mercier avec un peu d'impatience, maintenant que votre désir de rafraîchissement va être satisfait, voulez-vous me raconter l'histoire de ce cheveu ?

— Volontiers, mais goûtons d'abord ce nectar... A votre santé, M. le Directeur.

La tête renversée, il but une gorgée et, fermant les yeux, en savoura le haut goût.

— Dites-moi franchement si ce n'est pas une merveille ? demanda-t-il ensuite, avec un petit clappement de langue.

— Quoi donc, le cheveu ? interrogea son auditeur, bien éloigné de soupçonner qu'on pût dans un moment aussi grave parler d'autre chose que du mystérieux assassinat.

— Non, ce cocktail...

— Oh ! vous savez, je ne suis pas très connaisseur !

Peu habitué à boire de l'alcool, il avait avalé le sien en faisant une petite grimace qui n'avait pas échappé au regard perçant de son interlocuteur amusé.

Enfin, ce dernier, reposant son verre, se décida à lui fournir les explications qu'il attendait :

— Eh bien, voilà : une fois enfermé dans la chambre de M. Lazaroff, je me suis mis, comme je vous l'ai dit, à examiner le cadavre avec toute l'attention dont je suis capable. Tout d'abord cette étude ne m'apporta aucun éclaircissement et je commençais à penser que l'enquête s'avérait difficile quand, en promenant une dernière fois sur le corps la loupe qui ne me quitte jamais, j'aperçus dans la mains crispée de la victime deux cheveux, assez longs, blonds très clairs.

— Deux ?

— Oui, j'en pris un et laissai l'autre.

— Pourquoi cela ?

— Pour que M. Sorlin ait sa part du gâteau... Vous ne voudriez tout de même pas que je l'aie privé d'un indice aussi précieux. Entre « collègues », cela n'aurait pas été très chic...

— Peut-être, en effet, mais revenons à ces cheveux... Décidément, je n'y comprend rien; je n'ai, dans ma vie déjà longue, jamais été

très fort en déductions, mais il me semble évident que si vous les avez trouvés dans la main du joaillier, c'est que ce dernier les a arrachés à son meurtrier au cours d'une lutte et que le coupable appartient par conséquent au sexe féminin.

— Ainsi raisonneraient tous ceux qui n'ont aucune expérience des affaires criminelles, soit dit sans vous vexer, mon cher Directeur. Mais moi, je ne conclus pas comme vous, et voici pourquoi.

« Primo : quand on arrache un cheveu de la tête de quelqu'un, la racine est toujours enlevée en même temps ; ceci est très important... Or, ceux que j'ai trouvés sont privés de la leur. Donc ils n'ont pas été tirés au cours d'un combat, mais coupés ou procurés auparavant dans une intention préméditée, apportés et placés volontairement entre les doigts de la victime.

« Secundo : sans être très grand, M. Lazaroff paraissait vigoureux et, en tous cas, assez robuste pour sortir victorieux d'une lutte avec une femme. Evidemment, une fille d'Eve aurait pu le tuer par surprise d'un coup de revolver, mais alors pas de corps à corps, ainsi qu'on prétend nous le faire croire.

« Enfin, tertio, il est douteux qu'une représentante du sexe faible connaisse l'existence des silencieux et surtout sache s'en servir.

« Non, voyez-vous, tout cela a été mis en scène, avec une grande habileté, j'en conviens, quoiqu'un peu vite, ou tout au moins sans réflexion préalable suffisante.

— Vraiment ?

— Oui, le malfaiteur n'a pas pensé à cette question de la racine — peut-être n'en a-t-il pas eu le temps — mais c'est une faute grave, et elle provoquera sa perte, je l'espère.

M. Mercier fut obligé de reconnaître que les arguments de son compagnon ne manquaient pas de pertinence.

— Cependant, observa-t-il, il y a encore un point qui ne me paraît pas très clair. Vous me dites que l'assassin a eu le temps d'organiser une mise en scène...

— Parfaitement.

— Alors pourquoi a-t-il laissé la porte ouverte ?

— Deux raisons sont possibles : ou il a été dérangé par une circonstance quelconque : bruit de pas, sonnerie ou autre, et il s'est enfui précipitamment, sans avoir le temps de la refermer, ou, et je crois plutôt cette seconde hypothèse exacte : il a laissé volontairement le battant entrebâillé...

— Mais pourquoi ?

— Pour que le crime soit découvert presqu'immédiatement.

— Par exemple !

Le directeur comprenait de moins en moins.

— Mais oui... Voyons, le gala devait bien se terminer vers 5 heures du matin, n'est-ce pas?

— En effet...

— L'assassin, présumant que la police ne tarderait pas à arriver, espère que les inspecteurs découvriront l'indice qu'il a laissé sciemment ; et il suppose que, tirant de la présence de ces objets compromettants des conclusions analogues aux vôtre, ils effectueront sur-le-champ des recherches parmi les clients de la fête, où les femmes blondes ne manquaient certainement pas. Il ne devait même y avoir que l'embarras du choix...

Souriant des efforts que faisait visiblement M. Mercier pour suivre cette brève démonstration, il conclut tranquillement :

— En somme le meurtrier cherchait à aiguiller les enquêteurs sur une fausse piste, afin d'avoir le temps de se mettre en sûreté.

« Au surplus, vous pouvez m'en croire, ce n'est pas une femme qui a fait le coup, mais un homme et, bien mieux, du moment que le cheveu apporté est blond, nous pouvons en déduire presque avec certitude que le criminel possède une chevelure brune. C'est par un réflexe psychologique inconscient, mais facile à analyser, qu'il a précisément choisi la teinte opposée à la sienne, dans l'espoir informulé de détourner ainsi les soupçons.

— Quelle intuition, quelle logique ! Vous êtes merveilleux, je me rends à vos raisons...

Mais les compliments que lui décernait le directeur enthousiasmé paraissaient peu toucher le subtil détective amateur. Sans répondre, il appela le barman d'un signe et, probablement altéré par son discours, commanda :

— Même cocktail, s'il vous plaît.

— Pas pour moi, protesta son compagnon qui aurait donné tous les alcools de la maison pour son chocolat et ses croissants habituels.

Avec un soupir, il vida sa première consommation et reprit :

— Et pour l'avenir, avez-vous arrêté une ligne de conduite ?

— Oui et non...

— Certains de vos soupçons commenceraient-ils à prendre corps ?

— Non, aucun... Mais je me console en pensant que mon « rival », si j'ose m'exprimer ainsi, est encore moins avancé que moi sur le chemin de la vérité... Décidément, cette affaire m'intéresse, non seulement parce que j'aimerais démasquer personnellement le meurtrier, mais encore parce que je suis curieux de savoir comment et à quelles conclusions aboutira mon très estimé et brillant collègue de la police judiciaire, l'inspecteur Sorlin.

.....

Quand il se produit dans un grand hôtel un événement aussi grave que ceux dont le *Royal Commodore Palace* avait été le théâtre, il est évident que le principal souci de la direction est de faire l'impossible pour que l'affaire soit tenue secrète, la moindre indiscrétion pouvant avoir des conséquences redoutables pour l'avenir de la maison. Mais ce n'est pas chose facile.

M. Mercier en fit l'expérience. Pourtant il faut croire qu'il possédait de puissantes relations dans différentes sphères, puisque presque toute la presse conserva plus ou moins le silence...

Cependant, l'enquête officielle, conduite par l'inspecteur Sorlin se poursuivait à l'intérieur du Palace... Quant à Maurice Boubet il s'était complètement désintéressé de l'affaire. Sans donner un mot d'explication, il avait disparu. M. Mercier, qui avait pris plaisir à l'entendre développer ses raisonnements ingénieux et subtils, regrettait cette absence et jugait sévèrement une conduite aussi étrange ; il éprouvait une certaine sympathie pour ce garçon original et intelligent, mais il ne pouvait lui pardonner d'abandonner ainsi M. Houglant, après lui avoir promis d'effectuer des recherches personnelles.

.....

Quelques jours s'écoulèrent sans apporter de notables détails à l'état des faits. Hormis la

présence fort discrète du policier, connue seulement de quelques initiés, rien ne trahissait ce qui s'était produit peu de temps auparavant au *Royal Commodore Palace*.

Un après-midi, le directeur, désireux de demander au barman des renseignements d'ordre administratif, traversait la salle de danse à l'heure du thé. Jerry Woods et ses Swing boys se dépensaient avec leur ardeur habituelle. Il y avait un monde fou, mais la clientèle différait sensiblement de celle du gala. moins d'hommes d'un certain âge, sans doute occupés à leurs affaires, plus de femmes et de jeunes gens.

La plupart grignotaient des pâtisseries, en buvant de temps à autre une gorgée de thé ou autre boisson, néanmoins, les danseurs paraissaient fort nombreux ; ils se pressaient les uns contre les autres et s'écrasaient les orteils avec une satisfaction visible.

Blasé sur ce spectacle qui, d'ailleurs, ne lui déplaisait pas, M. Mercier, contournant la piste afin de ne pas troubler les ébats des occupants, approchait du bar, lorsqu'il aperçut, parmi les clients assis, un visage familier. Stupéfait et craignant de faire une méprise il observa plus attentivement celui qui avait retenu son attention : évidemment c'était bien la même barbe en collier, mais plus de tignasse, ni de lavallière, ni de houppelande. Au contraire, des cheveux bien lissés en ar-

rière, séparés par une raie minutieusement tracée, et, au lieu de la défroque bohême, un costume sombre, en tissu anglais à petits chevrons, parfaitement coupé. Un diamant piqué dans une cravate de prix et un mouchoir de soie dans la poche gauche du veston complétaient la tenue du personnage, qui s'avérait d'une correction et d'un chic indiscutables.

Le directeur ne pouvait en croire ses yeux; cependant, ne voulant pas rester dans l'incertitude, il préféra aborder l'objet de ses doutes. Celui-ci, qui avait suivi d'un œil narquois ses hésitations, reposait sur la table un verre de porto rouge dans lesquel il venait de tremper les lèvres.

— Je m'excuse de vous déranger, mais je crois vous reconnaître... N'êtes-vous pas M. Boubet ?

L'interpellé désigna une chaise voisine de la sienne.

— Je vous en prie, asseyez-vous, mais, de grâce, veuillez parler un peu moins fort...

— Pourquoi cela ?

— Ne voyez dans cette remarque aucune intention désagréable de ma part. J'ai simplement besoin que ma présence ici ne soit connue de personne.

— Est-ce que par hasard, vous continueriez vos recherches ?

— Mais certainement.

— J'en suis enchanté. Où étiez-vous donc passé ces jours-ci ? J'ai regretté de ne pas vous voir.

— Ici et là, un peu partout... Je me suis entraîné, notamment, à jouer le rôle du « parfait gentleman » Avouez que je n'ai pas trop mal réussi...

— Très bien, au contraire.

— Voici la raison de cette transformation : vous vous souvenez certainement que M. Houglant avait fait quelques objections quand j'ai manifesté l'autre jour le désir de descendre au gala ; il invoquait en particulier mon costume un peu... voyant. Il ne me restait donc qu'à adopter, si je voulais parvenir à mes fins, l'apparence et les allures d'un des habitués du Palace.

— Fort bien... Mais alors, votre présence ici est utile à l'enquête ?

— Peut-être...

— L'administrateur se réjouira en apprenant que vous avez repris l'affaire en mains, quoique votre concurrent s'y soit engagé à fond...

— Je sais, je sais... je n'ignore même pas qu'il est dans cette salle.

— Où donc ?

— Assis derrière moi ; j'observe, sans qu'il sans doute, tous ses mouvements.

— Comment faites-vous ?

grande partie de la valeur du bijou. Ce geste généreux n'a pas empêché notre cliente de déposer une plainte en bonne et due forme, ce qui nous cause bien des ennuis... Quant à Mme Knaggs, son séjour ici est encore pour moi une autre source d'inquiétude...

— Vraiment ?

— Vous ne pouvez imaginer le nombre et la beauté des joyaux de cette Américaine... Ils représentent une fortune... facile à voler, hélas ! car elle est d'une étourderie et d'une insouciance vraiment impardonnables. Une véritable tête de linotte... Je lui ai montré plusieurs fois le danger qu'il y avait à ne pas veiller sur ses biens plus attentivement... L'autre jour la femme de chambre a trouvé deux bracelets, des boucles d'oreilles et une barrette de brillants qui traînaient sur la coiffeuse... Le plus fort, c'est que Mme Knaggs ne ferme jamais la porte de son appartement. Ah ! quittons ce sujet de conversation, ajouta-t-il d'un air découragé; je ne cesse de penser à tout cela et j'en perds le sommeil...

Les traits tirés, le visage encore amaigri du pauvre homme soulignaient que ses inquiétudes n'étaient pas feintes et que, à tort ou à raison, il appréhendait de nouveaux incidents...

Grâce à cette minuscule glace de poche, placée d'une certaine façon.

— Excellente idée... Tout de même, vous ne prétendez pas que vous le surveillez, lui ?

— Pas le moins du monde... N'empêche qu'en ne le quittant pas des yeux, j'ai appris des choses fort intéressantes.

— Par exemple !

— Oui. J'ai remarqué que M. Sorlin s'occupe beaucoup de ce jeune homme élégant, beau garçon du reste, et sympathique, assis également derrière nous, en compagnie d'une femme d'âge mûr. Le connaissez-vous ?

— Bien sûr; c'est le marquis de Saint-Clair; vieille aristocratie...

— Bon, et elle ?

— Cette cliente vient d'Oklahoma, répondit le directeur avec une petite grimace douloureuse. Un peu extravagante, comme la plupart de ses compatriotes... Son nom est Knaggs et on dit qu'elle est propriétaire de puits de pétrole importants. Veuve d'un multi-millionnaire et immensément riche, elle jette l'argent par les fenêtres... Le marquis, lui, joue dans le monde un rôle un peu équivoque... Il paraissait lié avec la princesse Khogayri, qui nous a quittés, hélas, après le vol de son collier. Cependant le conseil d'administration du *Royal Commodore*, représenté d'ailleurs par M. Houglant, avait consenti un gros sacrifice, en lui remboursant la plus

V

UN PREMIER SUCCES ?...

— Les appartements de Son Excellence ont-ils été réservés ?

Le Chef de la réception, M. Legrand, se tenait debout, correct et digne, derrière la longue tablette en acajou massif, supportant le téléphone et divers registres, où il accueillait les clients à leur arrivée. Au tableau, étaient accrochées les clefs des chambres.

Avec empressement, il répondit à la question qui venait de lui être posée, par un léger salut.

— Nous avons retenu pour Son Excellence nos meilleures chambres ; je lui ai attribué celles qu'occupent habituellement les têtes couronnées lors de leur passage à Paris.

Devant lui se tenait un homme d'une quarantaine d'années environ, grand et droit, au port majestueux enveloppé dans un burnous blanc qui lui donnait grande allure. Son profil régulier, ses yeux noirs et profonds, son

teint bronzé et une courte barbe brune et frisée en révélaient l'origine sémitique.

Mais, malgré les paroles rassurantes du chef de la réception, l'étranger paraissait encore soucieux... C'est qu'Abd El Hodar, préoccupé du parfait confort de son maître, ne voulait négliger aucun détail...

Aussi se pencha-t-il sur le bureau d'un air confidentiel :

— Comme je suis responsable de la sécurité de Son Excellence, je voudrais être certain que vous avez bien pris toutes les précautions utiles, vous comprenez ?

M. Legrand ne saisit pas, tout d'abord, de quoi le nouveau venu voulait parler ; mais celui-ci lui jeta un regard significatif, qui l'éclaira soudain :

— Bien entendu, affirma-t-il avec énergie. L'hôtel possède un détective qui lui est spécialement attaché. En outre, il y a ici pour l'instant un inspecteur de la police judicaire.

— C'est que mon maître est en mission diplomatique et nous ne saurions trop veiller sur lui et sur les papiers officiels qu'il transporte... Aussi compterons-nous davantage sur les gardes du corps qui l'accompagnent que sur vos policiers.

— Parfaitement...

L'employé, tout en ne devinant pas très bien ce que le voyageur pouvait craindre, et pourquoi il convenait de déployer un tel luxe

de précautions, félicita son nouveau client de cette prudente mesure...

Une demi-heure plus tard, une somptueuse Cadillac, dirigée d'une main sûre par un chauffeur noir en livrée rutilante s'arrêtait devant l'hôtel. Le conducteur sauta tout de suite à terre et la casquette à la main ouvrit la portière. Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche en descendit, suivi de trois hommes en qui M. Legrand crut reconnaître les gardes du corps annoncés.

L'important personnage qui venait d'arriver était Ministre des Affaires Etrangères d'un lointain pays de l'Asie Mineure ; lequel? personne ne le sut jamais exactement...

M. Legrand essaya de questionner à ce sujet le fidèle secrétaire qu'était Abd El Hodar, mais celui-ci, habilement, éluda toutes les réponses précises. Il se borna à déclarer que le diplomate venait de Rome, et séjournerait quelques jours à Paris, avant de se rendre à Londres.

Les cinq nouveaux venus se ressemblaient étrangement, tout au moins le chef de la réception et le personnel de l'hôtel en jugèrent-ils ainsi. Les traits du ministre lui-même rappelaient d'une façon frappante ceux de son serviteur : même nez crochu, yeux perçants identiques ; peut-être le maître avait-il seulement une barbe plus abondante et le teint

plus foncé. D'ailleurs, un capuchon dissimulait presque complètement sa figure.

Pour un Européen, tous les Arabes donnent l'impression de posséder semblable physionomie.

M. Mercier, malade depuis quelques jours se trouvant absent, son remplaçant accompagna personnellement les arrivants dans les appartements princiers qui leur avaient été préparés. Les guidant d'abord dans l'ascenseur, ensuite dans les larges couloirs, il les conduisit à leur domicile, dont il leur fit rapidement les honneurs, en leur signalant, bien entendu, que le personnel était mis à leur entière disposition.

Puis, satisfait, il regagna son poste en se félicitant, pour la renommée du palace, d'héberger une clientèle aussi choisie. A son grand étonnement, le bras doit de Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche le rejoignit presqu'aussitôt à la réception.

— Le *Royal Commodore Palace* possède sans doute des coffres-forts ? demanda-t-il d'un air assez mystérieux.

— Certainement, Monsieur, mais pourquoi?

— Vous savez que mon maître doit passer quelques jours ici ?

— Oui, et alors ? quel rapport ?

— Voici...

Après avoir jeté un regard circulaire, afin de s'assurer qu'il n'était pas épié, l'autre sor-

tit de sous son manteau une serviette de maroquin fauve, qu'il posa avec précaution sur le bureau.

— Le contenu de ce portefeuille est fort précieux, et je ne veux pas insister sur les conséquences déplorables que pourrait avoir la disparition de pièces diplomatiques.

L'employé parut légèrement offensé, en constatant que l'on avait attaché si peu de prix à ses affirmations rassurantes.

— Je crois vos craintes un peu superflues, Monsieur, répondit-il d'un ton imperceptiblement pincé, nos coffres-forts sont absolument inviolables, et personne, sachez-le bien, n'a accès dans la salle où ils se trouvent. La renommée de notre maison est la meilleure garantie que je puisse vous donner.

.....

Quand l'honorable M. Sorlin était de méchante humeur, il valait mieux ne pas essayer d'entamer une conversation avec lui, car il présentait à ces instants une ressemblance étonnante avec un bull-dog sur le point de sauter à la gorge de son adversaire...

Ce jour-là, précisément, le policier donnait tous les signes d'une violente colère intérieure ; cela se traduisait par un tiraillement nerveux de ses moustaches, trois plis verticaux sur le front et surtout par un tapotement de la main droite sur la table.

Pendant quelques secondes, le représentant de la loi essaya de dominer la fureur qui l'étouffait, mais visiblement en vain... D'une voix de stentor, il appela le garçon...

— Monsieur désire ?

Sorlin lui jeta un regard courroucé :

— Voulez-vous me dire pourquoi diable cet homme à la barbe en collier ne me quitte pas des yeux ?

— Comment ? je ne comprends pas très bien ? Monsieur...

— Merci.

Le mot claqua, sec comme un coup de fouet.

Avec un geste de regret, le garçon s'éloigna et le détective, s'appuyant d'un mouvement brusque contre le dossier de son fauteuil reprit d'une main rageuse le journal qu'il avait l'intention de lire quand il était arrivé, un quart d'heure plus tôt.

Car cette conversation brève se tenait dans le fumoir du *Royal Commodore Palace*, où Sorlin, après une journée de travail bien remplie, quoique peu fructeuse, était venu dans l'intention de se délasser en parcourant les feuilles du soir, avant de regagner son domicile, où l'attendait un repos bien gagné.

Mais à peine avait-il trempé les lèvres dans le café chaud dont l'arôme lui chatouillait délicieusement les narines qu'il aperçut un homme dont la silhouette trop connue finissait par l'obséder. Et tout le plaisir qu'il se

promettait de cette paisible soirée en fut gâté.

Tout d'abord, la filature dont il était l'objet n'avait pas retenu son attention : il croyait à une simple coïncidence... Peu à peu, cependant, cette présence continuelle l'agaça... Il fit bien, pendant un temps, des efforts pour la supporter, mais il vint un moment où, excédé, il résolut d'en finir : l'accès au fumoir de celui qui l'espionnait se trouva être « la goutte qui fait déborder le vase », comme dit le proverbe, et l'inspecteur se leva...

Ajustant sa cravate d'un geste prompt, il jeta un coup d'œil dans une des grandes glaces qui recouvraient les murs, constata que sa tenue se révélait satisfaisante, et, toussotant pour s'éclaircir la voix, s'approcha d'une table où un homme de petite taille au nez énorme sirotait une liqueur, d'un air apparemment indifférent à tout ce qui l'entourait...

— Monsieur... commença-t-il d'une voix étranglée.

Mais il ne put en dire plus long, car la colère l'étouffait...

Avec une parfaite tranquillité, l'interpellé avait levé la tête :

— Plaît-il ?

— Je viens me plaindre auprès de vous...

— Ah ! ah ! et pour quelles raisons ?

— Vous me filez continuellement ; vous ne

me quittez pas du regard ; je vous demande l'explication de ces étranges façons d'agir.

Maurice Boubet, car c'était lui, éclata d'un rire joyeux.

— Quelle erreur ! Je n'ai pas le moins du monde l'intention de m'occuper de vous plus que des autres...

— Que voulez-vous insinuer par là ?

— Absolument rien.

— Je vous répète que votre surveillance incessante est pour moi une insulte, et il faudra que cela finisse...

Mais l'autre, peu ému, déclara paisiblement :

— Au lieu de faire un esclandre ici, ce qui serait, avouez-le, inopportun, un homme de votre valeur, M. Sorlin, devrait tout simplement prendre cette chaise, ou plutôt ce fauteuil qui lui tend les bras, et parler avec un peu plus de modération, comme il convient entre gens de bonne compagnie.

Abasourdi et subjugué, le policier obtempéra.

— Vous me connaissez donc ?

— J'ai cet honneur, en effet... Mais permettez-moi de me présenter : Maurice Boubet... Et maintenant rien en nous empêche plus de converser agréablement...

— D'abord...

— Oui, je sais ce que vous allez me dire ; tout cela m'est bien connu. Laissez-moi, au

préalable, vous donner mon avis sur ce qui vous préoccupe pour l'instant : non, quoiqu'elle possède une superbe chevelure blond platine, Miss Cora Barclay n'est pour rien dans le meurtre de M. Lazaroff. Je puis vous l'affirmer ; vous perdez votre temps en suivant cette piste. La charmante jeune fille en question a débarqué dans la capitale quelques heures seulement après l'assassinat du joaillier ; elle venait directement de Chicago... Ne suis-je pas bien renseigné ?

Sidéré, l'inspecteur resta bouche bée.

— Inouï... Comment avez-vous appris cela?

— C'est encore bien peu de chose, en vérité, en comparaison de ce que je voudrais savoir et que j'ignore... Mais ne croyez-vous pas, à présent que vous êtes devenu plus raisonnable, qu'un échange de vues nous serait fort utile, à l'un comme à l'autre ?

Sorlin paraissait avoir perdu l'usage de la parole...

— Peut-être préférez-vous que nous abordions un sujet différent ? reprit son malicieux vis-à-vis, en feignant de s'absorber dans la contemplation de son verre de « cherry »... Par exemple celui ayant trait à la serviette de Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche...

— Vous paraissez bien renseigné, Monsieur... Que prétendez-vous encore insinuer avec cette histoire de serviette ?

— Rien de bien intéressant... Je sais seule-

ment que Son Excellence transporte avec elle un portefeuille de maroquin, de couleur fauve, à fermeture éclair d'un modèle d'ailleurs inconnu dans nos magasins parisiens et qui a dû être payé un bon prix... Car il s'agit là d'un article de luxe...

Sorlin, exaspéré, cherchait quelle réponse spirituelle et cinglante il pourrait bien donner à ce persiflage, mais l'esprit de répartie lui avait toujours fait défaut.

— Vous l'avez donc vu ? se borna-t-il à demander, après avoir avalé péniblement sa salive.

— Oui, en passant...

D'un ton léger et détaché, Maurice Boubet poursuivit ses commentaires sur les serviettes habituellement en usage dans le monde diplomatique.

L'embarras de son auditeur allait croissant. Certes, ce dernier ne doutait plus des intentions mystificatrices de son compagnon, mais il ignorait jusqu'à quel point celui-ci était renseigné.

Il craignait, en se prêtant à ce bavardage, futile en apparence, de trop parler, et de dévoiler certains renseignements confidentiels. Aussi, en désespoir de cause, essaya-t-il de changer de sujet de conversation. Il pensa que la politique la plus habile consistait à répondre du tac-au-tac, c'est-à-dire avec ironie,

et il adopta le ton d'un parfait homme du monde.

— Pourriez-vous m'expliquer ce qui vous amène ici ? demanda-t-il brusquement avec une exquise urbanité et un sourire qui voulait paraître spirituel et n'était qu'un rictus amer.

— Comment ? mais vous le voyez bien : je lis mon journal et je déguste ce délicieux cherry... Quelle merveille ! seule la cave réputée d'un palace comme le *Royal Commodore* peut en fournir de cette qualité... Appréciez-vous, cher Monsieur, le plaisir de boire?...

Sorlin dissimulait de son mieux sa rancune sous un sourire mi-figue, mi-raisin, quand, Legrand, faisant irruption dans le fumoir, s'avança précipitamment vers eux.

— Navré de troubler votre conversation... Pourrais-je vous dire un mot, M. l'Inspecteur?

— Certainement.

Avec un salut dont la froideur en révélait long sur ses sentiments à l'égard du petit barbu, Sorlin se leva et se dirigea vers la sortie accompagné du chef de la réception qui lui parlait rapidement à voix basse.

Boubet, vit la stupeur, puis l'inquiétude se peindre sur la figure du détective.

Ce dernier échangea encore quelques mots pressés avec l'employé, puis quitta la pièce en toute hâte... M. Legrand se disposait à le suivre et tournait déjà le bouton de la porte quand il entendit une voix derrière son dos.

— Un moment, je vous prie...

Celui à qui ces mots s'adressaient, se retourna, un peu surpris.

— Plaît-il ?

Je sais que vous êtes pressé, continua Boubet et en voudrais pas vous faire perdre un temps précieux, mais j'aurais aimé avoir un court entretien avec vous...

— Tout à votre disposition...

— Voyons, vous me connaissez... je crois, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet je me rappelle maintenant M. Mercier m'a parlé de vous ; il m'a confié que vous êtes... hum... comment dirais-je une sorte de détective.

Le chef de la réception avait prononcé ces mots avec une imperceptible nuance de dédain. Boubet était trop fin pour ne pas la sentir, et il y répondit par un léger signe de tête dans lequel l'autre n'aperçut d'ailleurs aucune ironie.

— Vous me faites trop d'honneur... Je ne suis qu'un ignorant dans cette carrière... Mais puisque vous avez entendu parler de moi en termes si flatteurs et que mes qualités, d'ailleurs fort modestes, ne vous sont pas inconnues, peut-être pourrais-je me permettre de vous poser une question ?

— Comment donc !

— Je serais heureux de savoir ce que vous

avez annoncé tout à l'heure à mon brillant collègue de la police judiciaire ?

Legrand, quoique légèrement méfiant, n'osa pas refuser de répondre; le directeur lui avait trop vanté l'intelligence de Boubet lui avait crût devoir garder le silence.

— Eh bien, il vient d'arriver une catastrophe à une de nos clientes...

— Ah ! ah ! je m'en doutais un peu... Mais qu'y a-t-il ?

Le chef de la réception répondit avec effort, comme si les mots lui arrachaient les lèvres au passage.

— Je ne sais pas si vous connaissez Mme Knaggs ?...

— Si, vaguement... très vaguement même...

— Une grosse partie de ses bijoux a disparu...

Il s'attendait à entendre des paroles de commisération et de réconfort ; mais à sa grande surpirse son auditeur fut saisi d'une crise d'hilarité irrésistible. Vexé, Legrand le considéra un instant puis demanda d'une voix sévère :

— Cela vous amuse ?

— Beaucoup...

— Et pourquoi ?

— Ah ça, je l'ignore... Mais n'ai-je pas le droit de rire sans raison ? Vous savez bien que : « Le rire est le propre de l'homme » a écrit Rabelais... J'use de ce privilège conféré

aux humains sur les animaux par Dame Nature... Mais ne connaissez-vous pas, cher Monsieur, le livre qu'un des plus grands philosophes français contemporains, Bergson, a consacré à l'étude de ce sujet : « Le Rire » ? Bouquin très connu, je vous assure, mais dont je n'entreprendrai pas de vous développer les points...

Reprenant son sérieux, il poursuivit son discours d'un ton plus pondéré :

— Je plaisantais... quittez cette mine réprobatrice... Sachez seulement que je suis content, si content que je vous prie de bien vouloir me faire apporter une nouvelle bouteille de « Cherry » ; je veux la vider tout entière en signe de réjouissance.

Et pirouettant sur ses talons, l'original petit bonhomme se dirigea vers son fauteuil, clamant d'une voix où perçait un accent de triomphe :

— Je crains que vous ne m'ayez pas très bien compris. Peu importe... le vol des bijoux de Mme Knaggs me fournit la preuve éclatante que je marque tout de même un premier point...

VI

UNE FEMME PEU COMMODE

Mme Knaggs, dans ses appartements, s'abandonnait au plus violent désespoir...

— My rings, my bracelet... I am unhappy...

Dans un coin, debout et tremblante, la femme de chambre, une petite mulâtresse aux grands yeux apeurés, aux grosses lèvres mauves, à la chevelure noire touffue et frisée, gentille avec son tablier d'organdi blanc, la considérait d'un air craintif et apitoyé à la fois.

Une nouvelle crise de fureur succédait à la phase d'abattement et l'Américaine, se demandant avec rage pourquoi le sort l'avait choisie comme victime, elle plutôt qu'une autre, se lançait dans des imprécations dignes de celles de Camille dans « Horace », quand M. Sorlin, mandé en toute hâte, arriva...

— What do you want ? hurla l'Américaine.

— Inspecteur Sorlin, de la Police Judiciaire...

— Ah ! police, police... I don't care for poli-

cy... Je m'en moque, police est incapable, yes, incapable...

Puis, de nouveau, comme si la venue du policier l'avait ravivé, son désespoir la reprit :

— Oh ! Dear me... What a misfortune ; my jewels...

Elle se lamentait et des larmes non feintes roulaient sur ses joues fardées, entraînant son rimmel. La crème et la poudre, délayées, formaient un curieux mélange et le spectacle de cette femme mûre affichant un chagrin de petite fille était plus ridicule que touchant. Telle fut, tout au moins, l'opinion du visiteur.

— Calmez-vous, Madame, déclara-t-il d'un ton assez sec, quoique respectueux ; si vous voulez que j'essaie de venir à votre aide, veuillez me raconter les faits avec autant de clarté et de précision que possible.

Ces paroles fermes et sages parurent impressionner l'Américaine ; elle renifla un peu, se moucha, essuya ses yeux...

— Excuse me, but it is, c'est... compréhensible, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, Madame...

— Thanks... Je vous écoute...

— Voulez-vous répondre à mes questions ?

Du geste, elle lui indiqua un fauteuil et s'assit elle-même.

— Of course... parlez...

— Voyons... Pourriez-vous d'abord vous rappeler où vous aviez laissé vos bijoux ?

— Ici... sur... comment dit-on, Rébecca ?... yes... coiffeuse...

— C'était, en effet, un peu imprudent.. Mais que vous manque-t-il ?

— Two rings... deux bagues, one bracelet, withe diamonds et saphire...

A cette évocation, sa voix se brisa et ses larmes recommencèrent à couler... L'inspecteur inscrivait fièvreusement les renseignements sur un petit calepin.

— Bien, et quand ont-ils disparu ?

— Pendant le dîner... Lorsque je suis... remontée... ils n'étaient... plus là...

— Le vol à donc pu être accompli en quelques secondes seulement, puisque les bijoux étaient à portée de la main N'avez-vous aucun soupçon ?

Il jeta un coup d'œil significatif du côté de la soubrette...

— Rebecca?... Nonsense, s'écria Mme Knaggs. Elle est à mon service depuis dix ans.

L'inspecteur s'inclina légèrement, en signe d'approbation et d'excuse pour cette supposition injurieuse.

— Il me semble vous avoir aperçue au thé, cet après-midi ? reprit-il. Vous portiez, en effet, un magnifique bracelet...

— Yes, c'était celui-là...

— Vous dansiez, je crois, avec un... habitué du *Royal Commodore Palace* ?

— Oui, with a Marquis.

Elle prononça ce dernier mot avec une certaine emphase.

— Sans doute le connaissez-vous depuis longtemps ?

— No but c'est un « gentleman », très bien élevé, charming man... Et il aime les jewels...

— Tiens ?

— Yes, il est très... What is the word ?... amateur...

— Qu'entendez-vous par là ?

— I suppose... he like it very much... he is... « connaisseur »... But, wait a minute, please... s'écria-t-elle en se frappant le front. I rappelle... pendant Lambeth Walk, my bracelet of garnet... grenats... a disparu...

— Vraiment ?

— Yes, but it was... sans grande valeur... 200 dollars perhaps... So, I don't care for it.

— Il s'était peut-être détaché pendant que vous dansiez ?

— I dont't know : j'ai cherché et le Marquis aussi.

— Voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil ici ?

— O.K.

M. Sorlin, prenant une résolution subite, s'était levé et se livrait à de minutieuses investigations, commençant par la coiffeuse sus-

dite et examinant méthodiquement tous les meubles, dans l'espoir de trouver un indice quelconque... Hélas, tant d'efforts ne furent pas récompensés. Déconfit, il interrogea par acquit de conscience la femme de chambre, qui n'avait d'ailleurs rien vu, rien entendu.

Dans ces conditions, il ne lui restait plus qu'à prendre congé, ce qu'il fit, mortifié, sous les yeux ironiques de l'Américaine.

— Je avais dit... Police is...

Elle s'arrêta, ne voulant pas blesser l'autre par une réflexion désagréable, mais avec dédain, haussa les épaules.

— Enfin, cherchez, cherchez... Bye, Bye...

D'un petit geste désinvolte de la main, elle le congédia ; la soubrette ouvrit la porte et Sorlin se trouva dehors.

— Ouf ! dit-il à mi-voix en s'épongeant le front. Quelle vieille folle ! Mais il résulte de tout cela qu'il y a certainement un « rat d'hôtel » ici.

— Ne vous semble-t-il pas que le beau marquis joue un rôle un peu suspect dans cette affaire ? demanda une voix douce derrière son dos.

L'inspecteur sursauta et fit volte-face ; il se trouva nez-à-nez avec l'insupportable petit homme barbu, qui le considérait d'un air goguenard...

— Encore vous... Auriez-vous écouté ?

— Supposition saugrenue et... désobligeante, cher Monsieur.

Sorlin eut, pendant quelques secondes, la tentation de sauter à la gorge de l'imposteur... Il reprit d'une voix que la colère contenue faisait trembler :

— Monsieur !

— Je vous écoute, répondit l'autre, feignant de prêter l'oreille avec la plus grande attention...

— Un bon conseil, voulez-vous ?

— Pourquoi pas ? je les accepte quelquefois, quand ils sont vraiment judicieux...

C'en était trop ; la fureur de l'inspecteur éclata :

— Allez au diable...

Et, tournant les talons sous le regard narquois de Boubet, il s'en fut à grands pas...

VII

LOULOU ET SON JICKY

Le maître d'hôtel, tenant son calepin d'une main et son crayon de l'autre, s'approcha de sa cliente à pas feutrés et se pencha avec déférence vers elle.

D'une voix professionnellement neutre, il murmura sur un ton qui semblait presque confidentiel :

— Je me permettrais de recommander à Madame notre bisque d'écrevisse, spécialité de la maison, une merveille... à moins que Madame ne désire pas de potage, et préfère nos toasts de caviar de la Volga...

« Ensuite, la truite farcie Montgolfière...

« La poularde de Bresse truffée...

« Une petite salade mimosa...

« Comme dessert : les crêpes Suzette flambées au marasquin de Zara...

« Enfin, je proposerais comme vin : soit du champagne brut pendant tout le repas, soit un Château Yquem, puis un Pommard...

La jeune femme à laquelle il s'adressait

avait écouté avec une attention souriante l'énoncé des plats les plus réputés du *Royal Commodore Palace*. Mais quoiqu'ayant pris un vif plaisir à cette énumération prometteuse, elle ne ratifia pas le choix que le maître d'hôtel avait fait pour elle. D'une voix musicale, et dans un français excellent, agrémenté d'un léger accent étranger, elle répondit :

— Je ne doute pas que tout cela soit exquis, mais il est tard, je ne veux pas faire un dîner trop copieux. Dites qu'on m'apporte seulement le potage, une aile de poularde, un peu de salade et... des fruits.

— Parfait, Madame, vous allez être servie immédiatement...

Il notait rapidement sur son carnet la commande, et se disposait à la transmettre, quand la cliente le rappela du geste :

— Un instant, j'oubliais... Jicky n'a rien mangé de la journée ; veuillez faire servir pour lui dans mon appartement un peu de viande hachée très menu, mélangée à du riz bien cuit, avec un petit os, pas trop pointu s'il vous plaît, et une crème quelconque.

— Bien, Madame...

Malgré l'heure tardive, la salle à manger de l'hôtel, très vaste, brillamment éclairée, était comble ; une clientèle extrêmement élégante y dînait chaque soir... Ce jour-là, l'assemblée paraissait triée sur le volet... Et cependant les

conversations particulières restaient peu animées. C'est que, de toutes les tables, les regards convergeaient vers la jeune femme à la somptueuse chevelure rousse qui venait de commander le repas, et que des chuchotements, dont elle était l'objet, remplaçaient les sujets de bavardages habituels : littérature, théâtre, potins mondains.

Sa beauté rayonnante, d'ailleurs en partie artificielle, faisait battre le cœur des hommes et pâlir de jalousie leurs compagnes...

Loulou La Marr arrivait tout droit d'Hollywood, où elle venait d'achever, sous la direction du metteur en scène bien connu Wallace Crosby un film qui promettait d'être sensationnel et dont le titre, en tous cas avait été bien choisi pour attirer les foules : « My love »...

C'est à juste titre que la star provoquait l'admiration générale. Très mince, de lignes fines et gracieuses, elle semblait presque frêle ; son visage à l'ovale très pur, à la carnation délicatement rosée formait un contraste réussi avec la teinte fauve de ses cheveux milongs et soyeux, bouclés savamment.

Elle était vêtue d'un strict tailleurs noir, d'aspect fort simple, mais admirablement coupé, entr'ouvert sur une blouse de crêpe mat.

Les yeux baissés, la jeune femme évitait de croiser les regards curieux et ne dispensait

ses seules amabilités qu'au dénommé Jicky, un pékinois de pure race, petite boule de longs poils fauves posée sur une chaise voisine et dont le nez donnait l'impression d'avoir été aplati par un coup de pied lancé en plein museau...

Malgré son nom, son accent, et sa beauté très « star calofornienne » et quoiqu'elle le dissimulât soigneusement, Loulou La Marr était Parisienne, et quand elle naquit, dans un des plus misérables faubourgs de la capitale, personne ne se serait douté qu'un sort aussi brillant attendait la fille d'un simple tourneur, d'ailleurs ivrogne invétéré.

A cette époque, la splendide Loulou La Marr s'appelait plus simplement Lucienne Lemarrois, ce qui sonnait évidemment beaucoup moins bien. Ses premières années s'écoulèrent comme celles de tous les enfants de ces quartiers pauvres : elle reçut plus de taloches que de pain, fréquenta l'école communale, partagea dans les rues les jeux de gamins sales, dépenaillés et mal élevés.

Par bonheur, la petite fille, gracieuse et serviable, sut entrer dans les bonnes grâces d'une voisine, personne sans famille, charitable et douce, qui s'occupa un peu d'elle, essayant de combler les énormes lacunes de son éducation, puis plus tard de lui faire apprendre un métier. C'est ainsi que, devenue sténo-dactylo, Lucienne alla travailler dans un bureau mor-

ne et gris, où le soleil ne pénétrait jamais... Mais loin de trouver dans cette atmosphère déprimante un sujet d'accablement et de tristesse, la jeune fille y puisa au contraire une nouvelle force pour lutter et tenter de s'évader de ce milieu, car elle ne voulait qu'une chose : monter toujours plus haut...

Elle se savait jolie, d'une beauté racée, distinguée, qui pouvait donner le change sur ses origines, et, calme, confiante, sûre d'elle, attendait pour commencer son ascension une conjoncture favorable. Comme le chasseur qui guette sa proie, elle guettait sa destinée...

Une volonté si ardente de réussir ne pouvait manquer d'être récompensée et en effet l'occasion propice ne tarda pas à surgir...

Un beau jour, une grève des services publics priva Lucienne, comme tant d'autres, de moyens de transport... Assez embarrassée elle hésitait, aux côtés d'une amie, à entreprendre à pied la longue route du retour quand un jeune homme sympathique, au volant d'une puissante voiture, remarquant la détresse des deux petites employées, leur offrit de les reconduire à leurs domiciles. Elles acceptèrent, enchantées, et cette promenade imprévue fut le point de départ d'un amour passionné et sincère chez le jeune homme, aussi ardent, mais simulé, de la part de la sténotypiste. Elle fit bien, d'ailleurs, de ne pas engager son cœur dans cette aventure, car la

liaison dura peu : le père du soupirant, gros banquier, mit un terme rapide à ce roman, sous la menace de couper les vivres à son rejeton. Celui-ci dut se soumettre à la volonté paternelle mais, avant de quitter sa maîtresse, il la présenta à un de ses amis, pourvu de nombreuses relations dans le monde du théâtre.

Le théâtre ! Quelle jeune fille n'a jamais rêvé d'acquérir la gloire et la fortune en montant sur les planches ?

C'est ainsi que Lucienne débuta dans de petits rôles, où elle remporta quelques succès... Travailleuse acharnée, elle gravit un par un les échelons et finit par obtenir, après beaucoup de peines et d'efforts, la vedette dans une pièce qui tint longtemps l'affiche sur une scène des boulevards, et par contre-coup la lança.

Remarquée par un cinéaste alors qu'elle interprétait cette comédie, elle commença à tourner dans un grand film où elle fit merveille. Abandonnant le théâtre, elle se consacra désormais exclusivement à l'écran où elle réussit brillamment ; ce fut la célébrité. Enfin, Hollywood la réclama et là, bien conseillée, mieux maquillée, elle obtint un triomphe lors de sa première production outre-atlantique, et signa un contrat royal avec une grosse firme. C'était la fortune et la gloire mondiale.

Indifférente aux hommages que sa séduc-

tions suscitait, elle n'avait contracté aucun de ces mariages éphémères dont ses camarades abusaient, et d'autre part, n'affichait pas de liaison : on ne pouvait lui attribuer ni amant, ni flirt. Elle entretenait avec ses partenaires masculins des relations cordiales mais absolument dépourvues, de son côté tout au moins, d'arrière-pensée.

Mais tant de vertu avait une raison...

Loulou La Marr voulait une consécration définitive à sa glorieuse ascension en faisant un brillant mariage dans l'aristocratie française ou anglaise, non seulement pour le plaisir de porter un titre nobiliaire, mais encore pour voir s'ouvrir devant elle les portes d'un monde dont l'accès lui demeurait interdit.

Pour l'instant Loulou réfléchissait vaguement aux moyens de remporter cette dernière victoire tout en dégustant, avec des gestes nonchalants et étudiés, les fruits au sirop.

Le dîner terminé, elle prit Jicky dans ses bras, quitta la salle à manger à longs pas souples, suivie par un murmure flatteur et par des yeux qui, cette fois, la détaillaient sans retenue.

Une fois dans l'ascenseur, à l'abri des regards indiscrets, elle n'essaya plus de réagir contre la fatigue qui l'envahissait ; la journée avait été accablante ; les reporters, les photographes, les cinéastes, les admirateurs l'avaient harcelée...

Un peu lasse, elle traversa le palier, et pénétra dans son luxueux appartement, où avait été servi, suivant ses ordres, le dîner du pékinois. Assise sur le tapis, comme une petite fille, elle le fit manger, puis passant dans la salle de bains se déshabilla rapidement et, ayant revêtu un pyjama de soie bleue, elle se glissa avec délices dans les draps frais.

Elle s'étira, allongea les bras, heureuse de pouvoir enfin goûtér un repos bien gagné, puis, après un dernier coup d'œil affectueux à Jicky qui, repu, roulé en boule, le museau entre les pattes, reposait déjà, elle tourna le commutateur et s'abandonna au sommeil qui la gagnait.

La jeune femme dormait toujours la fenêtre entr'ouverte et une brise légère agitait les double-rideaux de soie... Par instants, le bruit des voitures circulant dans la rue faisait trembler les vitres, mais la jolie vedette, perdue dans ses rêves ne l'entendait pas.

Il devait y avoir longtemps qu'elle n'avait plus conscience du réel et voguait dans le monde imaginaire des songes, quand un courant d'air frais, la frappant brusquement au visage, l'éveilla... Elle se redressa, les yeux écarquillés, et tout à coup, il lui sembla que son cœur cessait de battre, tandis qu'un cri rauque s'échappait de sa gorge serrée : sur le rebord de la fenêtre, enjambant la barre d'appui, une silhouette qui se confondait avec

la nuit se disposait à pénétrer dans la chambre...

Frappée de stupeur et d'épouvante, la jeune femme n'osait bouger ; elle se disait bien qu'elle aurait dû allumer l'électricité, appeler au secours, mais la peur la paralysait ; ses membres engourdis lui semblaient lourds comme du plomb et, la gorge sèche, les pupilles dilatées, la bouche ouverte, elle ne pouvait détacher ses regards de l'inquiétante apparition...

Par bonheur, Jicky, réveillé à son tour aperçut lui aussi l'ombre menaçante, et se mit à aboyer furieusement... La voix de son cher pékinois provoqua-t-elle chez Loulou une réaction qui la fit sortir de sa léthargie ? Toujours est-il qu'elle reprit un peu son sang-froid et put questionner, d'une voix tremblante :

— Qui est là ?

Bien entendu, cette question ne reçut pas de réponse, mais le cambrioleur, après une seconde d'hésitaiton, enjamba de nouveau la balustrade, dans l'autre sens, cette fois, comme s'il avait l'intention de battre en retraite par le même chemin.

Soudain, il s'arrêta net : sans doute un obstacle infranchissable se dressait-il du côté opposé, car, changeant de direction, il descendit dans la chambre et la traversa en deux bonds. Pendant une demi-seconde le faisceau

lumineux d'une lampe éclaira la porte, et vivement l'indésirable visiteur ouvrit et sortit...

Tout cela avait été si rapide et si étrange que la vedette hésita d'abord à en croire ses yeux. Ne venait-elle pas plutôt d'être victime d'une hallucination provoquée par une fatigue excessive ?

Mais Loulou était trop bien équilibrée pour s'arrêter longtemps à cette hypothèse ; voulant en avoir le cœur net, elle alluma, se leva, enfila prestement un déshabillé et des mules et à pas de loup s'approcha de la porte.

Dans le couloir, tous les diables de l'Enfer semblaient déchaînés ; des coups sourds pleuvaient, accompagnés d'exclamations étouffées qui sortaient de gorges contractées. A n'en pas douter, une lutte violente se déroulait en cet instant. Soudain frissonnante d'effroi elle entendit un bruit mat comme celui provenant de la chute d'un corps, puis plus rien...

Loulou imagina qu'un horrible assasinat se perpétrait à côté d'elle et, pendant quelques secondes, elle demeura indécise ; mais elle n'aurait pas été femme si la curiosité n'avait pas constitué un de ses principaux défauts. D'ailleurs son bon cœur lui suggérait qu'un malheureux, dans le couloir, avait peut-être besoin de secours.

Avec des précautions infinies, elle tourna la clé dans la serrure, entr'ouvrit et jeta un coup d'œil ; ses craintes étaient justifiées : allongé

sur le tapis, un homme reposait, les yeux fermés, paraissant respirer avec difficulté. Penché sur lui, un bizarre individu au nez énorme et rougeoyant, à la barbiche en collier, essayait de la ranimer...

— Pour l'amour du ciel, que se passe-t-il ? demanda-t-elle en haletant. Faut-il téléphoner pour appeler un médecin ?

— Nullement nécessaire, Madame, répliqua l'étrange petit homme, en se redressant et en jetant un coup d'œil curieux et intéressé sur la jolie femme en tenue légère...

Elle s'en aperçut et, d'un geste un peu offensé, referma le peignoir que dans sa précipitation, elle n'avait enfilé qu'à moitié. Son interlocuteur réprima un sourire.

— Les jours de ce Monsieur ne sont pas en danger, dit-il, et si je peux me permettre de vous donner un conseil, laissez-moi vous engager à rentrer chez vous. Les nuits sont fraîches et vous risquez de prendre froid.

— Cependant...

— Puisque je vous affirme que ce n'est rien...

— Mais vous ignorez, Monsieur, que moi-même j'ai failli être attaquée tout à l'heure et que...

— Je sais, je sais tout cela. Rentrez, je vous le répète, c'est votre intérêt.

Sans ménagement, il la poussa dans sa chambre qu'il referma.

— Quel ballot ! rugit Loulou, oubliant qu'elle était devenue une femme distinguée...

Mécontente, la jeune artiste arpenta la pièce un moment, cherchant ce qu'elle devait faire, car elle ne s'avouait pas si facilement battue. Après tout, elle venait d'être victime d'une tentative d'agression et avait bien le droit de savoir la vérité ; cet homme bizarre ne l'empêcherait pas d'agir à sa guise... D'un mouvement décidé, elle posa sa main longue et fine, aux ongles carminés, sur le téléphone, afin d'avertir la direction...

.....

— Où suis-je ?

Sorlin essaya de remuer la tête, mais ce simple mouvement lui causa une douleur si vive qu'un gémissement s'échappa de ses lèvres. Il lui semblait que les murs tournoyaient autour de lui comme entraînés dans un ouragan, tandis que les objets dansaient une sarabande infernale...

Peu à peu, cependant, il reprenait conscience...

Quand il eut retrouvé une vision assez nette des choses ce qui le frappa en premier lieu, ce fut un nez, un énorme nez en pomme de terre, qui s'étalait au milieu d'une figure clownesque...

— Où suis-je ? répéta-t-il en geignant.

— Dans mon appartement privé...

— ??

— Oui, je me suis permis de vous transporter ici, car je craignais qu'on ne vous aperçut ce qui, étant donné l'état dans lequel vous vous trouviez, eût été désastreux...

— Vous habitez donc ce même hôtel ?

— Eh oui, j'ai ce plaisir...

— Que m'est-il arrivé ?

— Je l'ignore complètement... Mais il est indubitable que vous avez été fort maltraité, car je vous ai trouvé sans connaissance sur le palier.

Machinalement Sorlin porta la main à son crâne et y découvrit une énorme bosse, molle et gonflée qui, au seul contact de ses doigts, se révéla horriblement douloureuse.

— Bigre... Je me souviens à présent...

— Ah ! Ah ? Très bien... Si vous voulez me raconter votre odyssée, je vous jure que vous n'aurez jamais eu d'auditeur plus attentif que moi.

— Hum... c'est que... hum...

L'inspecteur avait retrouvé toute sa lucidité, mais, chose étrange, une sorte de gêne le faisait hésiter à relater son aventure...

Cependant après quelques secondes de silence, il se mit à parler :

— Voilà; je faisais ma ronde habituelle et j'arrivais au deuxième étage quand j'entendis le cri d'une femme, suivi d'un furieux aboiement. Et presque tout de suite, je vis

sortir d'une chambre, celle occupée par la vedette de cinéma, un individu masqué, revêtu d'un maillot noir collant comme en portent les « rats d'hôtel ». Je sautai sur lui et...

— A ce moment il vous frappa avec une matraque ?

— Exactement. Mais vous-même, que faisiez-vous donc dans le couloir à cette heure-là ?

— Oh moi, vous savez, j'ai de terribles insomnies, et je descendais dans l'intention de fumer un cigare dans le hall, quand en passant sur le palier je vis un monsieur étendu de tout son long sur le tapis. Je m'approchai, vous reconnus et, comme je tenais à vous éviter un esclandre et des bavardages ultérieurs, je vous ai transporté dans l'ascenseur, puis ici...

— Merci, murmura Sorlin, du bout des lèvres.

Il paraissait de plus en plus embarrassé et ses yeux mécontents démentaient ses paroles de gratitude.

— Le voleur a pu s'enfuir, déclara-t-il avec regret; mais, malgré cet échec, je ne considère pas la partie comme perdue... Je continuerai...

— Fort bien, approuva son interlocuteur, en le considérant non sans une légère ironie.

Puis jouant négligemment avec sa chaîne

de montre, Boubet ajouta d'une voix douce et insinuante:

— A votre place, je regarderais ce qui peut bien gonfler ainsi mes poches... C'est curieux comme elles semblent remplies, et lourdes... Que transportez-vous donc là ?

— Quoi ? que voulez-vous insinuer ?

— Voyez vous-même...

L'inspecteur enfonça sa main dans son veston, puis la retira immédiatement, comme s'il y avait rencontré des charbons ardents.

Mais son compagnon bondit et, plongeant à son tour l'avant-bras dans l'ouverture béante, sortit une poignée de joyaux rutilants...

— Tiens, tiens, tiens, s'exclama-t-il en faisant jouer aux lumières les feux des magnifiques pierres précieuses, avec un air extrêmement satisfait. Est-ce assez bizarre : on dirait que ces bijoux ressemblent étonnamment à ceux de l'extravagante Mme Knaggs...

VIII

L'INDISPOSITION DU PÉKINOIS

La foudre tombant aux pieds de l'inspecteur n'aurait pas suscité chez lui une réaction différente de celle que provoqua l'apparition des joyaux extraits par Boubet de sa poche...

Le cou tendu les mains tremblantes, il semblait cloué au sol. Une expression invraisemblable d'ahurissement se peignit sur sa figure.

— Co... Comment, d'où cela vient-il ?

— Vous l'avez bien vu : de votre poche...

L'effarement reparut sur le visage de Sorlin ; il passa la main sur son front, comme pour chasser un mauvais rêve.

— De ma po... poche ?

— Puisque je vous le dis...

« Et si l'on voulait raisonner logiquement... Etant donné que tout cela a été trouvé sur vous... vous seriez forcément le voleur...

— Monsieur !

— Ne vous fâchez pas, je n'ai nullement l'intention de vous accuser... Je répondais simplement à votre question...

Et comme le policier, brisé par toutes ces émotions devenait de plus en plus pâle il conclut :

— Il me semble qu'un petit cordial ne vous ferait pas de mal, hein ?... Je vais déboucher une bouteille de Cherry-Brandy, dont j'ai toujours un flacon en réserve au fond de mes valises...

Affalé dans un fauteuil, l'autre ne répondit même pas. Mais Boubet, pensant : « Qui ne dit mot consent », considéra ce silence comme un acquiescement et, d'autorité, mit dans la main de son concurrent un verre plein de la liqueur annoncée. Sorlin le porta à ses lèvres et but machinalement.

Il parut ensuite un peu réconforté... Redevenu lucide, il toussota, lissa ses moustaches et déclara d'une voix raffermie :

— Assez de plaisanterie ! Essayons maintenant d'envisager les choses sous un jour un peu plus sérieux... Que pensez-vous de cette histoire ?

— Eh ! que sais-je?... Donnez-moi le temps de réfléchir... Voyons : un premier point est acquis : c'est bien le cambrioleur, le « vrai de vrai » que vous avez vu... Surpris par vous, il vous a donné un coup de matraque sur le crâne et s'est enfui...

— Mais les bijoux...

— Il les transportait certainement sur lui,

et il s'en est débarrassé en les glissant dans votre poche...

— Ah ! Ah ! on voit bien que vous n'appartenez pas à la police, pour raisonner ainsi : je viens de vous dire que le rat d'hôtel sortait de la chambre d'une vedette de cinéma ; il ne s'agissait pas de celle de Mme Knaggs...

— Peu importe ; cela n'empêche pas que ce filou pouvait transporter les joyaux de cette dernière...

— Mais il aurait été fou de les abandonner ainsi...

— Pourquoi ? S'il redoutait une perquisition et craignait de n'avoir pas le temps de les faire disparaître. Peut-être, conserve-t-il l'espoir de les récupérer...

A ces propos, Sorlin frissonna légèrement.

— En tout cas, reprit Boubet, à mon sens, ceci appartient bien à Mme Knaggs.

— Que faisait alors le cambrioleur dans l'appartement de la star ?

— Sans doute avait-il l'intention de la voler, mais je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait eu le temps de dérober grand chose, car il a été surpris par les aboiements du pékinois.

— Quoi qu'il en soit, l'essentiel est que cette nouvelle affaire ne s'ébruite pas.

Sur ces sages paroles, il vida le verre de liqueur qu'il s'était versé également, sans

doute afin de ne pas laisser son vis-à-vis boire seul...

— A votre place, reprit-il, je ne conserverais pas en mains un dépôt aussi dangereux ; je m'empresserais de reporter les biens à leur légitime propriétaire...

— Vous avez raison, mais je suis bien obligé pour cela d'attendre, jusqu'à demain matin.

— En effet: eh bien, déposez-les donc dans le coffre de l'hôtel ; ils y seront beaucoup plus en sécurité ; on ne sait jamais...

Le détective approuva et se leva pour prendre congé. D'ailleurs, la conversation s'était déjà suffisamment prolongée... Il était vexé d'avoir joué un rôle aussi ridicule et surtout de devoir quelque reconnaissance à cet individu grotesque... Il commençait en outre à trouver un peu étrange de rencontrer sans cesse, ce dernier sur son chemin. Au début, celui-ci l'avait intéressé par ses déductions ingénieuses, mais à la longue cette présence obsédante l'inquiétait un peu... Bien entendu, il n'allait pas jusqu'à la soupçonner d'avoir joué un rôle dans cette série de drames, mais enfin, sa conduite lui paraissait bizarre.

Tout en descendant dans le hall, afin de demander au gardien de nuit l'ouverture du coffre-fort, Sorlin voyait défiler, dans son cerveau fatigué, les péripéties de toutes sortes dont il avait été le témoin et quelquefois la

victime indirecte, depuis le jour où il s'était vu appeler d'urgence au *Royal Commodore Palace*...

Evidemment, Sorlin pensait bien qu'en questionnant Loulou La Marr, il pourrait obtenir quelques renseignements intéressants, mais il ne pouvait procéder à cet interrogatoire avant le jour. Or, rester dans le doute lui semblait insupportable et ce qui l'agaçait par dessus tout, c'est la pensée que la « tête de singe » (ainsi nommai-t-il Boubet dans son for intérieur), se révélait beaucoup plus au courant que lui des faits et gestes de tierces personnes...

Cependant, il reconnaissait que le conseil de ranger les bijoux était judicieux ; quelle responsabilité en effet, que de conserver une semblable fortune entre les mains ! Et quel risque cela pouvait faire courir...

Quand le détective arriva dans le hall, le brillant éclairage du soir était remplacé par une seule ampoule, mise en veilleuse, qui répandait une lumière douce et reposante. Le calme et le silence régnaient absolument... Derrière le bureau de réception, un employé nommé Duval, les coudes posés sur la tablette et la tête entre les mains, somnolait...

Il sortit de son assoupissement en entendant arriver Sorlin, et réprima un bâillement avec difficulté.

— Je voudrais déposer quelque chose dans le coffre-fort, pria l'inspecteur.

— Bien, Monsieur, voulez-vous me dire le numéro de votre chambre et votre nom, s'il vous plaît.

— Inspecteur Sorlin, n° 715.

— Parfait... Veuillez me suivre.

En gravissant les quelques marches qui séparaient le hall du bureau directorial, Duval, dont la curiosité n'était pas un des moindres défaut, ne put résister au désir d'en savoir davantage.

— Vous comptez laisser ce dépôt longtemps, demanda-t-il.

— Jusqu'à demain matin...

Trois heures sonnaient comme les deux hommes pénétraient dans le cabinet de M. Mercier. L'énorme masse métallique du coffre-fort, luisant doucement dans l'ombre, se dressait dans un coin. Les double-rideaux des fenêtres n'avaient pas été fermés et « l'obscure clarté qui tombe des étoiles » donnait à tous les meubles une apparence assez fantasmagorique...

L'employé fit rapidement jouer la combinaison du coffre et ouvrit les portes :

— Voici, Monsieur.

— Merci.

Son compagnon sortit les précieux objets un à un en inscrivit minutieusement la désignation sur son calepin, puis les rangea

avec soin dans le rayon que l'autre lui avait indiqué. Duval suivait tous ces mouvements avec intérêt ; l'envie de demander à qui appartenait les joyaux le tenaillait, mais la froideur du policier l'intimidait. Quand tout fut mis en place, il referma soigneusement toutes les portes et, tendit à Sorlin la clé de son coffre pérsonnel.

Le détective le remercia d'une brève inclinaison de tête et tous deux sortirent.

Ils arrivèrent dans le hall au moment où l'ascenseur s'y arrêtait. De la cabine, sortit en trombe un homme enveloppé d'un long burnous à demi-défait qui gesticulait en vociférant des mots sans suite.

Stupéfaits, les deux témoins de cette scène étrange reconnurent Abd El Hodar, secrétaire particulier de Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche. Il se trouvait en proie à une violente surexcitation et s'écroula dans un club !

— Un malheur, un terrible malheur...

Duval se précipita vers lui.

— Quoi, que s'est-il passé ?

— La serviette... la serviette de Son Excellence que j'étais venu chercher dans l'après-midi...

— Oui, en effet... mon collègue du service de jour m'en avait parlé...

— Eh bien, elle vient de disparaître... On l'a sûrement volée...

A ces mots Sorlin sursauta : encore un nouvel ennui... Pendant quelques instants, il hésita sur la conduite qu'il devait adopter. Son devoir ne lui commandait-il pas de s'occuper de cette affaire ? Il n'outrepasserait ses droits en aucune facon s'il interrogeait le secrétaire de Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche.

Aussi, s'approcha-t-il du fauteuil dans lequel l'Arabe, effondré, s'abandonnait à un chagrin bruyant.

Surpris, l'interpellé considéra pendant deux ou trois secondes celui qui venait de lui adresser la parole. Puis hochant la tête en signe d'approbation, il répondit :

— C'est exact...

— Quand vous êtes-vous aperçu du vol ?

— A la suite du coup de téléphone...

— Que voulez-vous dire ?

— Mon maître vénéré — qu'Allah le prenne sous sa protection et l'aide en cette épreuve terrible, clama l'Oriental en faisant de grands gestes désolés, mon maître vénéré a reçu tout à l'heure une communication téléphonique. J'ignore quel en était le sujet... Mais Son Excellence me demanda ensuite de lui apporter le portefeuille. Je passai alors dans le salon pour satisfaire à ce désir, mais hélas... je constatai avec stupeur et désespoir qu'il n'y était plus...

Et levant les bras au ciel, il recommença à se lamenter...

Mais l'inspecteur restait froid devant ce bruyant étalage de prières, d'invocations et de jérémiades.

— Où la serviette en question était-elle déposée ?

— Qu'Allah me punisse à l'instant si je mens... Sur la table d'acajou du salon...

— Est-ce Son Excellence elle-même qui l'avait placée à cet endroit ?

— Sans doute...

Ces mots furent suivis d'un assez long silence pendant lequel chacun envisagea mentalement les hypothèses possibles... Le premier, Sorlin prit la parole :

— A votre arrivée, ce portefeuille avait bien été rangé dans le coffre-fort de l'hôtel, si je ne me trompe ?

— Oui... Mais j'étais allé le reprendre moi-même... Sur l'ordre de mon maître... dans le courant de l'après-midi. Ah, par la barbe du prophète...

— Pourriez-vous me dire ce qu'elle contenait ? interrompit sans ménagements le policier.

Etait-ce une illusion, ou cela correspondait-il à la réalité ? Il sembla à Sorlin que son interlocuteur pâlissait, et qu'une angoisse inattendue et incompréhensible se lisait sur le visage de celui-ci. Ab El Hodar avait

cessé ses lamentations et paraissait chercher, avec difficulté, ce qu'il allait répliquer.

Enfin, retrouvant un peu de son sang-froid il essaya de sourire, mais ne parvint qu'à grimacer, en répondant

— Allah seul le sait... Sans doute des papiers importants et dont la disparition aura les graves conséquences...

Tout en affectant de ne suivre la scène qu'avec un intérêt poli, le détective avait observé son vis-à-vis très attentivement. Ses manières lui semblaient un peu suspectes.

— Je comprends, en effet, déclara-t-il d'un ton bref, que ce vol vous inquiète ; mais il faudrait que je visite les lieux où le larcin a été commis. Peut-être trouverai-je un indice qui me mettra sur la piste.

A ces mots, l'embarras du secrétaire devint extrême... Ne sachant plus comment faire pour le dissimuler, et pensant couper court à un entretien qui lui déplaisait fort, il se leva pour prendre congé, et salua profondément, à la mode orientale en portant la main à sa bouche, puis à son front... Mais l'inspecteur ne l'entendait pas ainsi ; sans se troubler, il déjoua la manœuvre :

— Attendez-moi, s'il vous plait, je désire vous accompagner.

L'autre, qui avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner, se retourna et feignit la surprise :

— M'accompagner, mais où ?

— Chez Son Excellence ; j'aimerais échanger quelques mots avec Elle...

Très contrarié, l'Arabe comprit néanmoins qu'il lui était impossible, sans éveiller les soupçons, de ne pas déférer au souhait de son interlocuteur. Aussi se borna-t-il à hausser légèrement les épaules, en invitant l'inspecteur à le suivre.

Dans l'escalier qui conduisait à l'appartement du ministre, les deux hommes n'échangèrent pas une seule parole. Sorlin préparait mentalement les questions qu'il comptait poser au diplomate ; quant au serviteur, sans doute cherchait-il le moyen d'éconduire poliment ce policier gênant...

Parvenu devant la porte le secrétaire se retourna :

— Veuillez attendre un instant, s'il vous plait ; je tiens à avertir mon maître de votre venue.

Il disparut aussitôt. Resté sur le palier, le détective se mit à faire les cent pas dans le couloir tout en réfléchissant... Pourquoi ces tergiversations, cette attitude réticente, cette gêne étrange ? Il ne cherchait qu'à venir en aide aux victimes du vol en accomplissant son devoir... Or, son intervention dans l'affaire semblait plutôt mal accueillie...

Ces pensées furent interrompues par Abd

El Hodar qui entrebaillait le battant et déclarait d'une voix pleine de regrets :

— Son Excellence est désolée, mais elle ne peut vous recevoir en ce moment... Elle doit partir, ainsi que sa suite, pour Londres, demain matin ; une conférence urgente, et d'une extrême importance l'attend...

Surpris de cette fâcheuse coïncidence, Sorlin tenta de demander des explications complémentaires, mais l'autre ne lui laissa pas le temps de parler.

— Bien entendu, poursuivit-il, nous reviendrons très prochainement à Paris; peut-être même serons-nous là après-demain... A son retour, mon maître se fera un plaisir de vous accorder un entretien.

Et, rapidement, il referma la porte...

Dans ces conditions, il ne restait au policier qu'à rebrousser chemin... Mécontent, il commença par exhaler sa mauvaise humeur. Puis, faisant volte-face, il grimpa d'un pas allègre les marches qui le conduisaient à sa chambre, modestement située sous les toits...

.....

Le soleil, filtrant à travers les stores tirés dessinait sur le tapis des arabesques pleines de fantaisie... Un rayon doré, qui frappait obliquement une commode, en faisait luire le bois vernis, tandis que, traversant plus

loin une coupe de cristal, il se transformait en mille paillettes frisées... La chaleur, quoiqu'on ne fût qu'au début du printemps, était déjà sensible, et cette radieuse matinée promettait une journée magnifique, tiède et lumineuse, où il ferait bon flâner... Un moucheron vint se poser sur le nez de Sorlin que ce chatouillement éveilla... L'inspecteur entr'ouvrit un œil, puis deux, s'aperçut qu'il faisait grand jour et d'un mouvement brusque se dressa sur son séant...

— Quelle heure peut-il être ? mon Dieu ! murmura-t-il en passant la main dans sa chevelure emmêlée...

Il jeta un regard sur la pendule et constata qu'onze heures allaient bientôt sonner...

— Sapristi... Et toutes ces affaires urgentes qui l'attendaient...

Sautant de son lit, il alla ouvrir la fenêtre toute grande et respira à pleins poumons... L'air frais acheva de le réveiller. Dans le ciel pur, d'un bleu léger, flottaient, de ci, de là, quelques petits nuages floconneux. Baissant les yeux vers le sol, il eut un petit frisson et se cramponna à la barre d'appui : réflexe normal, il habitait au 8e étage et se sentait saisi de vertige en regardant en bas. De sa fenêtre, les voitures semblaient de minuscules jouets d'enfants, les arbres se réduisaient presque aux proportions de plantes d'appartement, et les passants affairés

rappelaient vaguement les industrieuses fourmis...

Le spectacle de cette activité donna du courage à l'enragé dormeur de tout à l'heure qui, un peu honteux d'avoir ainsi fait la grasse matinée, procéda rapidement à ses ablutions, revêtit son correct costume sombre et, après avoir jeté un dernier regard vers son miroir, descendit, tout en se remémorant ce qu'il avait à faire : tout d'abord remettre les bijoux à Mme Knaggs, ensuite interroger Loulou La Marr.

Malheureusement, la première était sortie, quand il se présenta chez elle. Un peu dépité par ce mauvais début, il se dirigea vers l'appartement de la star...

La jolie vedette, très fatiguée par ses courses de la veille et par les émotions de la nuit, n'avait pas encore quitté sa chambre. D'ailleurs, comme presque toutes les femmes, tout au moins celles à qui leurs loisirs et leur fortune le permettent, elle aimait, en vacances, à se lever tard, à flâner dans son lit, à y prendre son petit déjeuner, et à rêvasser, en cherchant comment elle emploierait sa journée.

Par esprit d'avarice, elle n'avait pas de femme de chambre la suivant dans ses déplacements à l'étranger. Aussi quand Sorlin frappa à sa porte, vint-elle ouvrir elle-même.

Elle parut à l'inspecteur d'une extrême

nervosité et le digne détective, que la seule idée de se trouver devant cette femme ravissante et célèbre embarrassait déjà, acheva de perdre tout son sang-froid en constatant qu'elle était encore en déshabillé... Pendant une seconde, il se demanda s'il n'allait pas s'excuser en quelques mots et disparaître, remettant son enquête à plus tard.

Mais elle ne lui laissa pas le temps de mettre son projet à exécution : le saisissant par le bras, elle l'attira impétueusement au centre de la pièce en s'exclamant avec une chaleureuse conviction :

— Enfin !... vous ! comme je suis heureuse que vous arriviez...

— Je m'en doutais, pensa Sorlin charmé de cet accueil agréable.

Et il répondit tout haut :

— Vous avez dû être bien effrayée cette nuit...

— Oh ! à qui le dites-vous ? j'ai vécu des minutes effroyables... Aidez-moi... Je suis folle d'inquiétude.

— Je suis venu précisément pour cela, Madame, etc...

Elle lui coupa la parole.

— Si vous saviez, je crains le pire ; et j'ignore ce qu'il a, c'est affreux... Il est terriblement malade, il vomit sans cesse...

— Pardon, interrompit l'inspecteur...

— Vite, vite, enlevez votre manteau et venez voir...

— Mais, Madame, je vous en prie... A qui croyez-vous donc avoir affaire ?

La star sembla tomber des nues...

— Comment ? vous n'êtes pas le vétérinaire ? dit-elle avec surprise.

Elle paraissait extrêmement déçue et jeta à l'arrivant un regard dépourvu d'aménité...

— Inspecteur Sorlin, de la police judiciaire. Je venais vous interroger au sujet du rat d'hôtel de cette nuit.

— Et dire que je vous avais pris pour le sauveur de mon Jicky ! murmura-t-elle désolée... J'attendais un vétérinaire à qui j'ai fait téléphoner... Mais, enfin, comme il tarde... Il ne se doute pas de mon angoisse...

Des larmes non feintes roulaient sur ses joues ; elle, qui avait tant de fois joué, et avec quel brio ! le désespoir dans ses films, manifestait maintenant une peine réelle.

Triste spectacle ! Mais le policier y demeurait insensible. Tant d'amour pour un animal dépassait son entendement et, au surplus, il lui tardait d'en arriver à l'objet même de sa visite. Cependant pour ne pas mécontenter la vedette, il murmura d'une voix compatissante quelques mots de réconfort, puis se hâta d'ajouter :

— Permettez-moi de vous rappeler, Ma-

dame, que je suis venu pour enquêter au sujet de la tentative de cambriolage...

Mais il parlait en vain. Loulou était trop préoccupée par la santé de son cher pékinois pour prêter la moindre attention à ses objurgations. Navré, Sorlin comprit qu'il n'obtiendrait aucun renseignement utile en ce moment, et se leva pour prendre congé.

A cet instant, un coup discret fut frappé à la porte. L'artiste, d'un bond, fut sur pied.

— Entrez...

Un petit monsieur bedonnant, au crâne chauve, à la barbiche en pointe, et dont la ressemblance avec un personnage caricatural célèbre, dû à la plume d'un dessinateur humoristique, était vraiment frappante, apparut et salua.

— Dr Tixier, diplômé de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort.

Les présentations faites, il posa sa trousse sur la table, et en enlevant ses gants, demanda poliment des nouvelles du « malade » d'une voix professionnellement calme, où perçait une pointe d'intérêt et d'inquiétude à flatter les clients.,

— J'espère qu'il n'y a rien de grave ?

Les yeux rougis de la star constituaient une réponse éloquente.

— Ne vous inquiétez pas trop à l'avance, Madame, nous allons voir cela tout de suite.

En quelques gestes rapides, il se débar-

rassa de son pardessus et de son veston et sortit plusieurs petits instruments nickelés de sa mallette.

— Voyons, où est-il ce toutou ? C'est un pékinois, m'a-t-on dit ?

— Oui, Docteur... Tenez... par ici, dans la salle de bains...

Tous deux passèrent dans la pièce voisine, où, allongé sur un coussin, les yeux éteints et larmoyants, Jicky reposait sans mouvements, agité seulement par instants, de soubresauts convulisfs... Il leva à peine la tête à l'entrée de sa maîtresse et du vétérinaire.

Le Dr Tixier tapota amicalement le poil soyeux de la petite bête, puis il saisit la gueule dans sa main gauche, l'ouvrit, assujettit ses lorgnons et regarda attentivement...

Il se redressa en hochant la tête... Le diagnostic semblait difficile... Tout en essuyant ses verres, avec son mouchoir, comme si ce geste devait en même temps lui éclaircir les idées, il réfléchissait... Loulou, haletante, immobile devant lui, le regardait fixement... elle vivait des minutes anxieuses...

— Ce n'est rien, dit enfin le petit homme à barbiche... Votre chien a dû avaler un corps étranger qui, bien entendu, ne passe pas... Mais une petite purge mettra bon ordre à tout cela...

Il fouilla dans sa trousse, à la recherche du flacon contenant la drogue en question.

— J'aurais besoin d'un aide pour tenir le pékinois pendant que je lui ferai ingurgiter le remède...

Se tournant vers Sorlin :

— Vous, Monsieur, peut-être pourriez-vous me rendre ce service ?

L'inspecteur qui, n'osant se dérober, avait assisté à toute la scène en contenant mal son impatience, sentit la colère le saisir. Mais il craignit de fâcher vivement la capricieuse vedette en refusant et, avec une visible mauvaise grâce pour remplir l'office dont on l'avait chargé, se jugeant parfaitement ridicule...

— Nom de nom ! hurla-t-il soudain, en secouant sa main droite.

L'animal, qui avait peut-être flairé en lui un ennemi, l'avait cruellement mordu...

— Regardez, Madame, balbutia-t-il furieux en frottant la morsure avec son mouchoir, regardez ce que votre sale cabot m'a fait...

La femme pâlit et rougit tour à tour sous cette insulte.

— Sale cabot... Comment ? Monsieur, vous osez traiter ainsi Jicky comme un vulgaire chien des rues...

La querelle menaçait de mal tourner; heureusement le Dr Tixier intervint à propos pour prier l'artiste de maintenir son péki-

nois, tandis que Sorlin lavait sa blessure tout en maugréant...

En quelques secondes, avec des gestes précis et méthodiques, qui révélaient une longue habitude, le vétérinaire ouvrit la gueule de la bête malade et y versa délicatement le contenu d'un flacon.

— Il faut attendre maintenant que le produit agisse, dit-il en sortant de son gousset une montre énorme, à remontoir, vraisemblablement héritée de son arrière grand-père... Je vous demanderai de bien vouloir me laisser seul pendant un petit quart d'heure avec Jicky, Madame.

La jeune femme obéit et passa dans sa chambre, suivie de l'inspecteur ; ce dernier pensa que le moment était peut-être bien choisi pour tenter une ultime démarche auprès d'elle, en attirant son attention sur le sujet qui lui tenait au cœur... Mais Loulou La Marr, malgré les affirmations rassurantes du praticien, était encore trop inquiète pour se prêter à cet interrogatoire. Elle le lui donna à entendre par quelques mots peu aimables, et tous deux restèrent donc face à face, attendant dans un morne silence l'issue de la médication employée par le Dr Tixier...

Enfin, la porte s'ouvrit et la figure joviale du vétérinaire, sur laquelle se lisait clairement la satisfaction de la réussite, apparut

dans l'encadrement. Loulou bondit vivement vers lui.

— Eh bien, demanda-t-elle avec angoisse.

— Tout va très bien.

— C'est-à-dire ?

— Voici le corps étranger qui lui avait fait tant de mal...

Le Dr Tixier tendit sa main droite, sur la paume de laquelle brillait un objet, que l'inspecteur et la vedette contemplèrent pendant quelques secondes, le souffle coupé, ébahis...

Ils avaient reconnus une bague de femme, magnifique brillant monté sur platine...

Enfin le détective retrouva l'usage de la parole.

— Est-elle à vous ? demanda-t-il en prenant le bijou et en le faisant tourner entre ses doigts.

— Mais non...

Un silence écrasant tomba sur ces derniers mots.

Sorlin fit entendre un petit sifflement, que personne, en cette circonstance, ne jugea déplacé.

— Eh bien, déclara-t-il gravement, je crois en connaître la propriétaire... Ce ne peut être que Mme Knaggs... Mais une question plus grave, et plus difficile à résoudre, se pose à présent... Comment cette bague a-t-elle échoué dans l'estomac de votre chien ?

IX

LES DÉPLACEMENTS DE SON EXCELLENCE

— Mme Knaggs est-elle dans ses appartements ?

— Un instant, Monsieur... je vais m'en informer tout de suite...

L'employé décrocha l'appareil téléphonique et demanda la communication...

— Qui devrai-je annoncer, s'il vous plaît? interrogea-t-il quand celle-ci fut établie.

— Inspecteur Sorlin... Ou plutôt non... Passez-moi le récepteur...

La voix nasillarde et chantante de l'Américaine se fit entendre à l'autre bout du fil. Le détective se présenta, puis, avec une hâte joyeuse, posa la question qui lui tenait au cœur :

— Puis-je monter vous voir?

— Yes... Why ?

— Il s'agit de vos bijoux...

— O.K. Come along...

Elle raccrocha, et son interlocuteur, d'un pas alerte, se dirigea vers M. Mercier, qui,

remis de son malaise, avait repris son poste; il lui exprima son désir d'enlever les joyaux rangés dans le coffre-fort directorial.

Il n'était pas loin de midi et une extrême activité régnait dans le hall...

Mais le détective était trop familiarisé avec le spectacle pour y prêter grande attention. D'ailleurs, ce jour-là il ne songeait qu'à la mission qu'il allait remplir; mission agréable... Cependant, une petite appréhension, dont il ne pouvait se défendre, tout en la jugeant ridicule, lui serrait un peu le cœur : si les bijoux avaient encore disparu ? De la part de cet audacieux filou, tout était possible...

C'est donc avec une légère anxiété qu'il suivit le chef de la réception et ouvrit ensuite lui-même la petite porte de son rayon personnel. Il poussa un soupir de soulagement en constatant que les précieux objets reposaient toujours là, bien rangés, dans l'ordre où il les avait laissés.

Ses inquiétudes dissipées, il se gourmanda de ses craintes puériles, fallait-il que tous ces événements aient surmené ses nerfs, cependant solides ! Voyons, le coffre était inviolable...

A l'aide de la nomenclature inscrite sur son calepin, il contrôla méthodiquement que rien ne manquait, puis remercia le directeur, et grimpa allègrement l'escalier qui

conduisait chez Mme Knaggs, se réjouissant par anticipation du bonheur qu'elle éprouverait bien certainement.

...Enveloppée dans un peignoir de satin bleu qui moulait ses formes généreuses, un long fume-cigarette entre les lèvres, bien coiffée et fardée à souhait, la multimillionnaire ne rappelait en rien la « tigresse déchaînée » qu'il avait affrontée, cependant si peu de temps auparavant.

Mme Knaggs reçut le visiteur avec un gracieux sourire.

— You retrouver... jewels ? Well... Well... It is wonderful... I am very happy... But, you know, I shall reward you, je vous récompenserai.

— ! ! ! !

— Yes... 1.000 dollars...

Sorlin eut un éblouissement et sentit ses jambes flageoler; heureusement, un fauteuil, derrière lui, tendait les bras pour le recevoir. Sans attendre qu'on l'y invita, il se laissa tomber sur ce siège... 1.000 dollars ! une fortune pour lui !... Il n'aurait jamais cru cette femme capable d'une telle générosité.

— Hé oui, dit-il, avec un sourire qu'il voulait modeste mais où perçait la joie de la réussite, nous avons retrouvé, ou plutôt j'ai retrouvé vos joyaux.

— Magnifique... but... where ?

— Dans ma poche... Non... sur un rat d'hôtel... mais ils étaient dans ma poche tout de même... c'est-à-dire que c'est lui qui les y avait mis... Sauf une bague que le chien avait avalé.

L'expression de Mme Knaggs indiquait clairement qu'elle craignait pour la raison de son interlocuteur...

— What ? What ? In your pocket ? And « rat d'hôtel » What is this ? I don't understand...

— Ça ne fait rien, répondit Sorlin, en sortant les trésors miraculeusement retrouvés... Il serait trop long de vous expliquer... Veuillez avoir l'obligeance de contrôler que tout est bien au complet...

A la vue de ses biens reconquis, la riche veuve exulta ; se précipitant elle saisit les joyaux, qu'elle contempla avec ravissement; puis battant des mains, sauta sur ses pieds comme une enfant gâtée. Elle poussait des exclamations et de petits cris inarticulés, balbutiait des mots sans suite :

— Oh... my rings, my diamonds... So happy...

Et dans son jargon mi-français, mi-anglais, elle remerciait chaleureusement le détective. Mais elle avait complètement oublié, dans l'excès de sa joie, la promesse faite au début de leur entretien. Jouissant silencieusement de l'effet produit par sa trouvaille,

il attendait avec patience la réalisation de son rêve.

Elle comprit tout à coup pourquoi il restait là, au lieu de prendre congé :

— Oh ! excuse me... Je... oubliais... Rebecca, please, give me my...

Mais déjà, la fidèle soubrette, qui avait deviné les intentions de sa maîtresse, lui apportait son carnet de chèques et un stylographe. Mme Knaggs installa confortablement sa corpulente personne dans un fauteuil, devant la table du salon, et commença à écrire le chiffre de la récompense annoncée...

Mais était-ce le manque d'encre, ou la pointe d'or qui ne marchait pas ? Toujours est-il que l'Américaine s'évertuait en vain à inscrire de nouveaux chiffres à la suite du «UN» qu'elle avait seul réussi à tracer nettement... L'autre la regardait non sans quelque anxiété...

Dépitée, elle posa la plume avec une impatience et fit signe à la femme de chambre de lui en apporter une seconde. Tout en attendant, elle jeta un dernier regard satisfait sur les bijoux retrouvés... Mais Sorlin la vit brusquement pâlir, tandis qu'elle se dressait, comme mue par un ressort :

— You... You... moquez de moi, dit-elle d'une voix perçante, dont les éclats déchiraient le tympan.

Elle s'efforçait cependant de conserver un

calme que démentait le tremblement convulsif de ses lèvres.

— Comment, Madame, je ne me permettrai pas...

Abasourdi, l'inspecteur cherchait vainement la cause de ce revirement inattendu.

— Voyons, qu'y a-t-il ?

Des mots précipités, prononcés en anglais pur, sortirent en flot désordonné de la bouche de l'irascible cliente. Par bonheur, leur sens échappa complètement au policier, qui, s'il l'avait compris, eût été peu flatté. Navré, il saisissait cependant bien que la prime espérée s'envolait... et, la mort dans l'âme, il disait adieu à tous ses projets mirifiques...

Mais sa compagne, pendant ce temps, passait succesivement par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : elle était devenue rouge et tournait maintenant au cramoisi; sa respiration haletante, ses yeux exorbités sa voix sifflante, décelaient qu'elle se trouvait à la limite de la crise de nerfs... La soubrette, à qui ces accès de fureur devenaient familiers, disparut dans la salle de bains à la recherche de sels et de vinaigre.

Enfin, l'Américaine éclata :

— Vous êtes... swindler... escroc... thief, voleur, bandit...

Elle pointait vers Sorlin médusé un index vengeur.

Cependant la colère commençait à gagner

celui qu'elle accusait, chez qui la déconvenue de voir échapper l'argent convoité s'ajoutait à la rage d'être traité de la sorte.

— Enfin, expliquez-vous Madame, cria-t-il d'une voix aussi aigüe que celle de sa partenaire.

— My bijoux...

— Oui, eh bien ?

— False... archifaux.. It is glass, verre taillé... yes... Oh Dear me... Dear me...

Il crut qu'elle allait s'abandonner au désespoir, mais cette défaillance fut de courte durée. Réagissant brusquement, Mme Knaggs se redressa, attrapa le premier objet qui lui tomba sous la main et le lança à toute volée.

L'autre esquiva adroitement... Pourtant le projectile lui frôla l'oreille, avant d'aller renverser, derrière lui, un vase de chine. Au passage, il reconnut une pantoufle...

Mais le malheureux, s'il avait vaillamment tenu tête à la première offensive, ne se sentit pas le courage d'affronter le second bombardement qui se préparait... Eperdu, courbé en deux pour éviter de nouveaux chocs, il marcha à reculons jusqu'à la porte, faillit recevoir un cendrier en pleine figure, enfin réussit à ouvrir et referma avec la vitesse de l'éclair...

— Hé là ! pas si vite... Vous vous hâtez comme si vous aviez le diable à vos trousses, ou comme si le feu prenait quelque part dans

l'hôtel... Où allez-vous donc, de ce pas léger ?

Sorlin ralentit son allure, qui était en effet fort vive, et, sans s'immobiliser tout à fait, jeta un regard derrière lui.

— Tiens, c'est encore vous ?

Une lueur ironique s'alluma dans les prunelles malicieuses de Boubet :

— Eh oui, c'est moi, toujours moi, et à mon sens nous ne nous rencontrons même pas assez souvent, cher Inspecteur... Mais avez-vous remarqué que le hasard nous met précisément en présence chaque fois qu'il vient de se produire un fait nouveau ? Et comme rien n'échappe à mon œil de lynx, je devine à votre mine effarée que vous allez avoir quelque chose de neuf et de passionnant à me raconter...

— Mais non absolument rien...

— Soit... Comme vous voudrez... Cependant, écoutez : il fait beau, il doit être agréable de paresser à ce doux soleil printanier... Allons donc prendre un « drink » à la terrasse du café attenant au *Royal Commodore*.

— Non, merci, cela ne me tente pas.

Il disait vrai ; mal remis physiquement et moralement de son dernier mécompte, il n'éprouvait aucun plaisir particulier à la pensée d'ingurgiter un alcool quelconque avant le déjeuner... Cependant, il se trouvait dans un de ces moments de lassitude et de découragement, qui suivent en général les violentes dé-

sillusions, où l'on éprouve le besoin de sentir à ses côtés n'importe quelle présence compréhensive...

Aussi, après avoir émis, pour la forme, quelques protestations, Sorlin se laissa-t-il entraîner par Boubet. Il n'y avait qu'à traverser le hall pour pénétrer, par une large porte vitrée, située en face de l'entrée de l'hôtel dans ce grand café qui faisait à juste titre l'orgueil de la Direction du célèbre palace dont il était une annexe.

Sa façade donnait sur l'avenue des Champs-Elysées dont le trottoir se trouvait envahi, à la belle saison, par ses tables et ses guéridons.

La salle, cependant très vaste, apparaissait à certaines heures absolument comble ; c'est que l'élite avait décrété que le bon ton ordonnait d'y aller boire un verre chaque jour, avant le déjeuner, ou bien le soir.

Quand Sorlin et son compagnon arrivèrent, il y avait un monde fou ; après beaucoup d'efforts, ils parvinrent à repérer une table libre en bordure de l'Avenue et s'y installèrent...

Au garçon accouru, Boubet chuchota le nom de sa « trouvaille » sans doute voulait-il éviter de la faire connaître aux alentours. Puis, s'appuyant confortablement contre son dossier, il sortit de sa poche une pipe d'écume jaunie, de taille démesurée, la bourra minutieusement et l'alluma avec une visible sa-

tisfaction. De temps à autre, il regardait à la dérobée son voisin qui, pâle et voûté, paraissait perdu dans de sombres méditations.

Charitablement, il feignait de ne pas s'apercevoir de cette attitude morne et abattue, et volontairement, laissa passer quelques secondes afin de donner à son vis-à-vis le temps de se ressaisir et l'envie de se confier...

Ce calcul se révéla heureux, car bientôt l'inspecteur, cessant de tambouriner sur le guéridon, éprouva le besoin de soulager son cœur.

— Ah ! soupira-t-il en tournant vers son compagnon un visage désolé et cependant déjà empreint d'une certaine résignation, il se passe des choses bien étranges dans cet hôtel ! Si vous saviez... Tenez il y a une heure à peine, on me prenait pour un vétérinaire, ni plus, ni moins... Quant aux bijoux, vous vous rappelez, ces fameux bijoux que vous aviez vous-même découverts sur moi et qui appartenaient soi-disant à Mme Knaggs ? Eh bien ! ils étaient faux...

S'il croyait surprendre son interlocuteur par l'annonce de cette extraordinaire nouvelle, il fut bien déçu ; l'homme barbu, en effet, ne marqua pas le moindre étonnement: pas un muscle de son visage ne tressaillit.

— Je m'en doutais un peu... mais je crois que le plus étrange, vous l'ignorez encore...

— Ah ! Vraiment ? Et quoi donc ?

— Attendez... Tenez : tout à l'heure, je suis descendu dans le hall, afin de bavarder un peu avec le directeur... Et bien, j'ai vu passer Son Excellence Mohamed Ben Bachabouche et son fidèle secrétaire... Ils quittaient l'hôtel...

— Ce n'est pas nouveau, répliqua dédaigneusement Sorlin, il y a longtemps que je le savais ; ils devaient se rendre à Londres.

— Pas tout à fait... figurez-vous... Bien au contraire, je peux vous affirmer qu'ils sont restés à Paris... Simple changement de « Palace », mais ils ont dû élire domicile, si je ne m'abuse, dans un quartier moins élégant...

— Pas possible ! Inutile, vous savez, d'essayez de vous payer ma tête !

— Décidément, c'est une idée fixe... Je vous assure, encore une fois, que je parle sérieusement. Vous ne me croyez pas ? Bon... Eh bien ! Soyez édifié : je viens d'acheter *Paris-Matin*.: Il sort tout frais des presses...

Tout en parlant, il avait déplié un journal:

— Voulez-vous que je vous lise un petit passage qui retiendra votre attention, j'en suis persuadé ?

Sans attendre la réponse, il toussota pour s'éclaircir la voix et commença la lecture d'un entrefilet qui figurait en 3e page, sous un titre en caractères gras assez important.

« *La brigade spéciale du commissaire Bayard a fait ce matin une prise intéressante.*

Après une longue filature elle est parvenue à mettre la main sur deux redoutables trafiquants de « neige ». Ces individus, bien connus dans certains milieux spéciaux de Montmartre, étaient descendus sous le masque de diplomates étrangers dans un des plus grands hôtels de la capitale. Ils espéraient échapper ainsi aux recherches serrées de la police ; cependant, sentant que le terrain brûlait sous leurs pieds, il s'apprêtaient à prendre la fuite au moment où on les a arrêtés.

Ces deux hommes, d'origine algérienne, Joseph Ben Gabriel et Mohamed Lallouk, sont de dangereux repris de justice, déjà passibles de multiples condamnations ; le chef de la bande. Lallouk, se faisait passer pour son Excellence Mohamed Ben Bachabouche, Ministre des Affaires étrangères d'un obscur pays, qu'on chercherait vainement, bien entendu, sur la carte.

Ce beau coup de filet a pu réussir grâce à l'intervention heureuse d'un brillant détective-amateur, Maurice Boubet, qui a d'ailleurs déjà rendu de signalés services, à maintes reprises, à la police, et dont le dernier exploit confirme l'incontestable talent et les éclatantes qualités.

Les trafiquants et leurs complices ont été envoyés au dépôt !

— Hein ? Que pensez-vous de cet article ? demanda le héros de l'aventure en prenant

un petit air faussement modeste, tout en enfouissant le journal dans sa poche.

Effondré, Sorlin demeurait anéanti et sans voix. Ç'en était plus qu'il ne pouvait supporter, et ce déboire supplémentaire augmentait encore s'il était possible, son découragement; par surcroît, il ne pouvait se défendre d'éprouver un vif sentiment de jalousie contre son heureux « concurrent ».

— Impossible... parvint-il enfin à articuler, en avalant péniblement sa salive, c'est une mystification, une plaisanterie de mauvais goût d'un journaliste en mal de copie... Non, décidément, je ne peux pas croire ce canard...

— Soit... Pourtant les preuves abondent... Auriez-vous oublié par hasard la serviette de « Son Excellence », sur laquelle j'avais déjà eu l'honneur d'attirer votre attention ?

— J'y pense bien... Mais puisqu'elle a été volée...

L'homme au nez en pomme de terre eut un rire qui en disait long :

— D'accord... volée... seulement... Il faut que j'ajoute : volée par mes propres soins.

X

LE DEUXIÈME TROMPETTE

— Mais oui, reprit Boubet, c'est moi le voleur... Et puis, après tout pourquoi ne pas vous faire connaître immédiatement l'entière vérité ?

Un voile obscurcit le regard de Sorlin ; il ferma les yeux avec une grimace douloureuse, comme si les paroles qui venaient d'être dites l'atteignaient en plein cœur. Raidi, tassé au bord de son fauteuil, il attendait la révélation sensationnelle de son « infernal » voisin.

— Comme vous commencez peut-être à vous en douter, reprit tranquillement ce dernier en considérant avec le plus vif intérêt la pointe vernie de ses chaussures, le portefeuille dérobé ne contenait pas de documents diplomatiques... Mais bel et bien deux kilogs d'héroïne, plus deux ou trois autres sortes de stupéfiants... Je me suis empressé, bien entendu, de le remettre entre les mains de ces messieurs de la brigade spéciale...

L'inspecteur posa son verre sur la table si

violemment qu'il en brisa le pied ; le liquide se répandit, mais il n'y prit pas garde.

— C'est inimaginable, balbutia-t-il d'une voix étranglée, vous osez prétendre...

— Je ne prétends rien... mais me borne à vous faire connaître les faits tels qu'ils se sont passés. D'ailleurs votre ébahissement est tout à fait naturel et, si vous le voulez bien, je vous résumerai brièvement la suite des événements... Apprenez d'abord que les soupçons naquirent dans mon esprit dès l'arrivée de Mohamed Ben Bachabouche et de ses serviteurs. Cette mise en scène théâtrale : voiture magnifique, chauffeur nègre en livrée somptueuse, gardes du corps, me parut un peu insolite. D'autre part, il me semblait avoir déjà rencontré, mais je n'aurais su dire où et quand, le visage de cet Abd El Hodar ; enfin le soin que le ministre prenait de dissimuler sa figure sous son grand capuchon attira également mon attention. « Maurice, me disais-je, ouvre l'œil... ». Ce qui m'étonna, ensuite, ce furent les diverses manœuvres opérées avec la fameuse serviette... Habituellement un diplomate ne se sépare jamais des documents qui lui sont confiés et sur la nature et la teneur desquels le secret le plus absolu est toujours conservé. Cependant, il n'y avait, au fond, rien d'absolument extraordinaire à ce que Ben Bachabouche désirât mettre le précieux portefeuille à l'abri dans le

coffre-fort de l'hôtel. Mais alors, pourquoi le faire rechercher dès le lendemain et négliger de le replacer ensuite en lieu sûr ? Tout cela me paraissait assez louche... et je résolus d'en avoir le cœur net.

« Je me rappelai fort à propos que je connaissais intimement un fonctionnaire haut placé du Quai d'Orsay, j'allai le trouver et lui demandai des renseignements sur le ministre des Affaires Etrangères de ce lointain pays... Malheureusement les indications données par mon ami furent assez vagues... La nation que représentait soi-disant notre Arabe est dans un état de perpétuelle agitation politique et les partis opposés se succèdent au pouvoir à un rythme accéléré ; dans ces conditions il semblait assez difficile de contrôler la véracité des affirmations du supposé diplomate...

« Ne me tenant pas pour battu ; je pensai que ce pays devait avoir à Paris un Consulat. En trouver l'adresse dans un Bottin, sauter dans un taxi et m'y faire conduire fut l'affaire de quelques instants... Le Consul était parti depuis plusieurs jours et ce départ renforça mes soupçons ; est-il plausible qu'un fonctionnaire s'absente au moment précis où arrive son chef hiérarchique ?

« Donc, je ne me trouvai guère plus avancé après ces démarches qu'avant... Persuadé cependant que j'était dans la bonne voie et dédaignant les autorités officielles indifférentes

ou hostiles, je décidai de ne compter que sur moi seul... Il me fallait maintenant recourir aux grands moyens, même s'ils paraissaient peu conformes aux procédés traditionnels.

« Je voulais, en effet, m'emparer de la précieuse serviette pensant, avec raison d'ailleurs (puisque les événements l'ont confirmé), qu'elle contenait les preuves capables de confondre les imposteurs.

« Avec l'approbation et l'aide de M. Mercier, à qui je fis part de mes projets, je combinai un plan pour m'introduire chez les coupables présumés, au moment proprice...

« Du reste, le hasard, complaisant, vint à mon secours... Les clients qui occupaient le logement voisin de celui de notre diplomate, rappelés inopinément, quittèrent l'hôtel dans la soirée... M. Mercier me le fit savoir immédiatement. J'avais choisi, comme étant le moment le plus propice pour « perpétrer mon forfait », la nuit, cette nuit même où vous vous faisiez assommer par un rat d'hôtel...

« Dans l'appartement devenu libre si opportunément, je constatai avec plaisir que la fenêtre de ma chambre qui ouvrait sur l'Avenue Victor-Emmanuel formait un angle droit avec une des croisées éclairant les pièces réservées à Mohamed Lallouk ; rendons lui son nom exact, car les titres ronflants qu'il s'était attribués m'écorchent les lèvres. Toujours est-il qu'une distance de moins d'un mètre sépa-

rait nos balconnets. Passer de l'un sur l'autre représentait un jeu pour moi...

« Quant tout me sembla à peu près endormi, j'exécutai donc cette petite escalade, puis, par la fenêtre entr'ouverte, me glissai dans la salle de bains. A pas de loup, je la traversai et ouvrant la porte aussi silencieusement que possible, j'entrai dans le salon... Par une chance extraordinaire, dont je bénis le ciel, la serviette désirée avait été laissée sur la table... Imprudence fatale pour nos trafiquants...

« Quelques secondes plus tard, redescendu dans le bureau directorial, je dépliais en présence de M. Mercier l'objet de mon larcin. Le contenu, vous le connaissez... Il ne nous restait qu'à avertir la police...

— Pourquoi pas moi ? gémit douloureusement Sorlin.

— Cette idée m'est bien venue. Je savais que vous seriez heureux de mettre vous-même la main au collet des délinquants, et, comme, bon prince, j'aime à faire plaisir, je suis monté jusqu'à votre chambre, dans l'intention de vous révéler ma découverte... Hélas ! j'étais à peine arrivé sur le palier qu'un ronflement sonore, perçant murs et cloisons, me frappait les oreilles... Il aurait fallu avoir un cœur de pierre pour vous éveiller ; vous aviez si bien mérité votre repos après toutes vos émotions nocturnes... Et voilà, cher Monsieur, pour-

quoi vous avez été privé du plaisir de procéder en personne à l'arrestation de ces indésirables individus...

La mine du policier reflétait de nombreux sentiments contradictoires ; lui-même d'ailleurs ne se retrouvait plus très bien dans le labyrinthe de ses pensées. Evidemment, il reconnaissait que dans tout cela Boubet s'était loyalement conduit ; mais lui, Sorlin, avait perdu cette nuit, sans le vouloir, une occasion de se mettre en vedette, d'ajouter un brillant fleuron à la couronne de ses « prises » sensationnelles... Cela par la faute de son voisin... et ce dernier ne se moquait-il pas un peu de lui, en racontant qu'il n'avait pas osé déranger son sommeil ?

L'incorrigible buveur, à cent lieues de se douter qu'il occupait à ce point la pensée de son « concurrent », semblait très absorbé par la contemplation de la bouteille posée sur sa table, à laquelle il faisait les yeux doux...

Au bout de quelques minutes pourtant, il jeta un regard sur la terrasse... Un sourire vint tout à coup éclairer son visage, et il se pencha vers son compagnon.

— Vous ignorez une nouvelle incroyable, déclara-t-il avec son air mystérieux. Je me dois de vous l'apprendre...

Sorlin fronça les sourcils.

— Quelle surprise me réservez-vous encore ? grommela-t-il, avec l'amabilité d'un porc-

épic. Je vous en dois déjà quelques-unes...

— En effet ; pour une fois, votre perspicacité n'est pas en défaut... Tenez, regardez cet homme qui se dispose à entrer au *Royal Commodore*. Vous le connaissez certainement...

— N'est-ce pas Jerry Woods ?

— Oui. Beau garçon, hein ? ce fameux chef d'orchestre ! Visage agréable, et quelle allure, quelle prestance ! Bon, eh bien apprêtez-vous à ouïr l'annonce d'un événement extraordinaire... Oui, j'ai trouvé, à partir de ce soir, une utilisation supplémentaire de mes talents...

— ? ? ?

— Parfaitement... Je suis engagé comme deuxième trompette parmi les Swing Boys.

— Deuxième trompette... ? Qu'est-ce que vous me racontez-là ?

— Eh oui ! Il y a déjà très longtemps, voyez-vous, que je désirais satisfaire le vif penchant que j'éprouve pour la musique...

La musique ! n'oubliez pas qu'elle représente un des plus parfaits moyens d'expression des sentiments humains... au même titre que la peinture, la sculpture ou la poésie...

— Avez-vous donc déjà joué ?

— En amateur seulement...

Boubet levait son verre, dans l'intention de le vider quand son regard tomba sur un pas-

sant, qui, sortant de l'hôtel, remontait l'Avenue et longeait la façade du café.

— C'est Johny Brown ! Oh ! il faut absolument que je lui parle.

Du doigt, il désigna discrètement à l'inspecteur un homme de taille herculéenne, bien pris dans un costume de bonne coupe, en épais tissu anglais ; mais le personnage en question venait de tourner le coin de la rue la plus proche et le détective n'entrevit que son dos... Johny, expliqua rapidement le futur trompette, tout en se levant et en s'apprêtant à partir, est un « coloured gentleman », le grand virtuose de la batterie. Il possède, en outre, une voix de basse magnifique, moelleuse et chaude, au timbre velouté ; à mon sens, il surpasse Paul Robeson...

— Qu'attendez-vous de lui ?

— Quelques renseignements, à titre de « collègue »...

« A bientôt donc, conclut-il en tendant la main à son interlocuteur...

Ce dernier protesta :

— Hé ! vous oubliez l'addition...

— Très juste ; mais, autant qu'il m'en souvienne, c'est à votre tour de la régler. Je ne voudrais pas vous priver de ce plaisir. A tout à l'heure... Bye, Bye...

XI

MYNHERR VAN GOOBERTS EST RUINE

Tel qu'il était assis dans son fauteuil, Mynherr Hendrick van Gooberts évoquait assez exactement l'idée d'une grosse boule de graisse, avec son crâne chauve, les bourrelets étagés de son menton et de sa nuque et son nez minuscule enfoui entre deux grosses joues gonflées.

Immobile, les yeux mi-clos, somnolent, ses doigts boudinés croisés sur son énorme ventre, il rappelait aussi, si l'on préfère cette comparaison, un Bouddha vivant...

Sur sa table, posé dans un cendrier, se consumait un long cigare qu'il saisissait de temps à autre pour en tirer nonchalamment une bouffée. Il avait lu jusqu'à la dernière ligne son journal hollandais, et cette lecture, jointe à la digestion d'un copieux dîner, l'incitait au sommeil... Dans une vague rêverie, il voyait défiler sous ses paupières baissées son pays, avec ses moulins, les immenses champs de tulipes, les ports... les canaux, les paysannes en

sabots claquants... sa femme, la douce et fidèle Hanna, et ses cinq enfants, qui, à cette heure avancée de la nuit, devaient déjà être endormis dans le luxueux appartement que toute la famille occupait dans le quartier le plus élégant de Rotterdam.

Car Hendrick van Gooberts était un grand joaillier. Il avait su s'attacher une grosse clientèle, extrêmement riche, et jouissait, outre sa fortune, de la considération générale. Ses affaires très florissantes l'obligeaient souvent — trop souvent, au gré de son épouse — à quitter sa résidence pour se rendre à l'étranger, et, notamment à Paris. Ces voyages étaient toujours fructueux, car le digne bijoutier, très malin, cachait sous une apparence débonnaire et placide un sens aigu du commerce.

Mais le désir d'arrondir son capital, pourtant déjà considérable, ne constituait pas le seul mobile de ses déplacements. En effet, Paris l'attirait. Cette capitale brillante et merveilleuse avait pour lui un charme irrésistible et il disait couramment que s'il n'était pas né en Hollande, il aurait désiré être Français et surtout Parisien.

Ce soir-là le riche Hollandais trouvait l'existence extrêmement agréable : les affaires de la journée se révélaient très brillantes : d'importantes commandes avaient été passées par de grosses maisons de la rue de

la Paix et de la Place Vendôme. Mais une cause d'une nature toute différente le plongeait surtout dans cette douce euphorie... Il avait entrepris, et, semblait-il, avec un certain succès, la conquête de la belle... Et quelle belle !

Notre joaillier n'aspirait à rien moins qu'à obtenir les faveurs de la jolie Loulou La Marr... La rencontre de cette femme éblouissante avait été pour lui une révélation...

La première tentative fut un échec complet ; la jeune artiste se montra inaccessible... Mais, au cours de sa carrière amoureuse, le Hollandais avait appris qu'il faut être patient avec les femmes, et qu'elles apprécient les efforts qu'on déploie pour leur plaire. Aussi, nullement découragé, poursuivit-il sa conquête. Cette persévérance devait être récompensée : peu à peu la vedette abandonna sa froideur et son impassibilité lointaine et condescendit à échanger quelques mots avec lui. Il redoubla alors d'attentions et de « soins » (comme on disait au Grand Siècle) et eut le plaisir de constater que la jolie star commençait à s'apprivoiser; quelques menus cadeaux, faits à propos, lui apportèrent une aide non négligeable.

Enfin, il réussit à lui arracher la promesse de souper ce soir-là en sa compagnie... Non au *Royal Commodore*, bien entendu, où tous deux étaient trop connus, et où cette invita-

tion aurait pu faire jaser, mais dans un « night-club » réputé.

Mollement enfoncé dans un des pullmann du hall, il l'attendait donc, ému et impatient...

...Un parfum suave, très pénétrant tout en restant extrêmement distingué, lui fit redresser brusquement la tête : en « tailleur de minuit », les épaules couvertes d'une cape de renards argentés, souriante et gracieuse, la jeune femme se tenait debout devant lui.

Il rougit, se leva, le cœur battant, et, avec empressement lui baisa respectueusement la main. Puis il s'effaça pour la laisser passer et l'aida à prendre place dans le fauteuil voisin du sien. La gorge serrée, les tempes bourdonnantes, ébloui, il la considérait avec ravissement...

Après l'échange des banalités polies d'usage, Mynherr van Gooberts appela un des chasseurs et lui demanda d'aller chercher un taxi. Quelques secondes plus tard, l'employé l'avisait que la voiture l'attendait. Bavardant amicalement, la belle vedette et son chevalier servant sortirent par la porte tournante de l'hôtel.

A peine avaient-ils quitté l'hôtel qu'un monsieur assis à deux ou trois tables plus loin qui, dissimulé derrière les pages d'un journal largement déplié, paraissait s'intéresser

prodigieusement aux nouvelles, se leva, replia en hâte la feuille qu'il tenait et sortit à son tour..

Après sa série d'échecs plus retentissants les uns que les autres, Sorlin avait adopté une nouvelle méthode de travail, méthode qui à son avis, s'avérait déjà judicieuse et efficace.

Tout d'abord, il avait apporté tous ses soins à se concilier les bonnes grâces de M. Legrand; quelques flatteries habiles, des cigares offerts avec à-propos, deux ou trois invitations à boire un apéritif, et le rusé inspecteur restait persuadé que la sympathie du chef de réception lui était acquise... Bien entendu, cette générosité inhabituelle n'était pas désintéressée : le policier poursuivait un but précis.

En effet la fonction de M. Legrand obligeait ce dernier à connaître tous les clients ; par lui, l'enquêteur espérait être renseigné sur la catégorie qui l'intéressait particulièrement, à savoir celle des propriétaires de bijoux de prix, car il supposait et avec raison, que le rat d'hôtel, encouragé par ses précédents succès, poursuivrait ses méfaits...

Or Mynherr van Gooberts se montrait une proie tout indiquée pour l'audacieux voleur. Aussi Sorlin, énergiquement résolu à triompher, cette fois du bandit, s'attachait-il aux

pas du riche Hollandais qu'il suivait partout comme son ombre...

Tout à l'heure, retranché derrière son journal, il avait assisté à toute la scène, vu arriver Loulou La Marr, et constaté l'émoi joyeux de son soupirant... Se félicitant de sa perspicacité, un sourire satisfait aux lèvres, il s'était donc empressé de les prendre en filature.

Devant la porte de l'hôtel, un taxi se tenait toujours à sa disposition. Le chauffeur, en attendant les événements, somnolait... Mais qui n'en aurait fait autant par cette belle soirée tiède de printemps?

Ouvrant la portière précipitamment, le détective jeta de brèves indications au conducteur et s'engouffra dans la voiture qui démarra aussitôt.

A la suite l'une de l'autre, les deux automobiles filèrent à travers des rues sombres ou illuminées, larges ou étroites, tantôt prenant de la vitesse, tantôt stoppant brusquement, et s'immobilisant pendant quelques secondes aux passages cloutés. A ces instants, le policier, crispé sur la banquette arrière, ne quittait pas des yeux le véhicule qui emportait le négociant et sa conquête...

...Enfin, ce fut Montmartre et la rue Fontaine, jalonnée d'établissements de nuit, dont les enseignes au néon répandaient une lumière rouge et aveuglante.

Le premier taxi s'arrêta devant un immeu-

ble d'aspect neuf situé presque à l'angle de la place Blanche. En étincelantes lettres de feu s'inscrivait sur la façade le nom d'une «boîte» récemment ouverte, et qui jouissait déjà d'une vogue extraordinaire : Le « Sourire Viennois ».

Quand Sorlin pénétra dans la salle, après avoir recommandé à son chauffeur de l'attendre, celle-ci était pleine à craquer, et il commença à errer à la recherche d'une place, se frayant difficilement un passage au milieu de la foule. Enfin un maître d'hôtel l'installa tant bien que mal dans un petit coin, et après avoir enregistré sa commande l'abandonna au milieu de voisins élégants.

L'inspecteur, qui avait rarement mis les pieds dans un établissement de ce genre se sentit tout d'abord un peu intimidé; d'un air gêné, il jeta un coup d'œil sur les clients puis considéra avec un étonnement admiratif la somptueuse décoration.

Mais le souvenir du devoir qu'il avait à remplir l'arracha rapidement à cette distraction et d'un regard redevenu professionnellement incisif, il chercha, parmi les gens attablés son protégé et sa compagne...

Tout à coup, il tressaillit : ce garçon au visage régulier et un peu efféminé, à l'attitude nonchalante ne s'avérait-il pas comme l'aristocratique danseur de l'imposante Mme Knaggs ?... Mais si...

Prenant une résolution soudaine, il se leva, traversa la salle, bousculant les clients qui occupaient la piste, et s'approcha de la table qu'occupait le jeune homme.

— N'est-ce pas au marquis de Saint-Clair que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il d'une voix polie, mais ferme.

L'interpellé qui, les yeux baissés, secouait les cendres de sa cigarette anglaise dans une soucoupe de cristal, leva brusquement la tête.

— Oui... en effet... mais...

— Veuillez me permettre de m'asseoir?

Le détective crut que le silence qui suivit sa question était approbatif, et s'installa avec vivacité en face de l'autre.

Sorlin exultait ; certainement il était sur une bonne piste... Ce jeune aristocrate avait une attitude un peu suspecte et, au surplus, chaque fois qu'un vol avait été commis au *Royal Commodore*, il se trouvait en relations plus ou moins étroites avec la victime... Peut-être l'insupportable Boubet avait-il raison en insinuant que le marquis et le rat d'hôtel ne faisaient qu'un seul et même personnage ?

Du reste, on allait en avoir le cœur net tout de suite.

— J'ai déjà eu le plaisir d'admirer vos talents de danseur, Monsieur, déclara-t-il d'une voix doucereuse... Vous accompagniez, me semble-t-il, le jour où je vous ai vu pour la première fois, Mme Knaggs... Mais, à ce qu'on

prétend, la princesse Khogayri avait apprécié avant elle votre souplesse et votre compétence chorégraphiques..

— Permettez... interrompit le marquis de plus en plus étonné.

— Je vous en prie, laissez-moi vous faire connaître tout le bien qu'on pense de vous à l'hôtel... On y chuchote même que vous appréciez surtout les charmes des femmes déjà un peu... hum... mûres, plantureuses et... arborant des joyaux de valeur...

M. de Saint-Clair sursauta et pâlit.

— Que signifie, Monsieur ? dit-il violemment...

— Pourquoi vous énerver ?... poursuivit Sorlin avec la mine d'un brave curé de campagne morigénant paternellement ses ouailles... Il n'y a aucune raison... Je me borne à vous rapporter les bruits qui courent sur votre compte, et ne vois guère ce que vous leur trouvez de fâcheux. Cependant, si vous voulez bien me permettre de parler en toute franchise, j'oserai vous avouer que votre attitude peut donner lieu à des interprétations désobligeantes. Depuis longtemps, j'aurais voulu échanger quelques propos avec vous à ce sujet, mais les occasions ont toujours manqué...

— Voyez-vous, certains esprits mal intentionnés pourraient trouver bizarre, et résultant vraiment d'une coïncidence trop singu-

lière, le fait que vous ayez été lié successivement...

— Assez, coupa le jeune homme d'une voix de stentor. Vos insinuations sont infâmes... Ignorez-vous à qui vous parlez ? Serait-ce un interrogatoire ?...

— Pas tout à fait, reconnut le policier qui, croyant voir son interlocuteur s'enferrer de plus en plus, se sentait fort content. Je connais parfaitement votre qualité, Monsieur, mais il me souvient que je ne me suis pas présenté. Permettez-moi de réparer cet oubli : je suis inspecteur de police et m'appelle...

— Sorlin, acheva pour lui le marquis excédé.

L'autre écarquilla les yeux.

— Par exemple ! Vous me connaissez donc ?

— Pas précisément, mais je vous attendais...

— Comment ? reprit le détective qui ne comprenait plus rien à cette aventure. Mais c'est une mauvaise plaisanterie... car personne ne pouvait savoir que je viendrais ici.

— Erreur, je crois. En effet, un petit monsieur à la barbe en collier à qui je me plaignais cet après-midi de mon désœuvrement, m'a conseillé de me rendre en ce lieu, pour passer une soirée amusante. Il m'a dit que j'aurai le plaisir de bavarder avec un hom-

me remarquablement intelligent, et qu'au surplus, je verrai la police officielle dans ses fonctions. Or, tout ce qui touche de près ou de loin à la police m'a toujours énormément intéressé...

— Mais ce monsieur, geignit l'enquêteur d'une voix lamentable, comment se nomme-t-il ?

— Bouret, il me semble, ou Boubet... Mais, qu'y a-t-il ? ajouta vivement M. de Saint-Clair en considérant son vis-à-vis avec inquiétude.

Pâle, les lèvres tremblantes, Sorlin balançait la tête de droite à gauche, tout en caressant d'un geste machinal les pointes de ses moustaches et répétait à mi-voix :

— Ah ! c'est trop fort, c'est trop fort...

Une fois de plus, et toujours par la faute de son agaçant rival, ses mirifiques projets et les succès qui devaient en résulter s'écroulaient comme un château de cartes...

A quels mobiles la « tête de singe » avait-il obéi en agissant de la sorte ?

Quoi qu'il en soit, il fallait commencer par essayer de se tirer aussi élégamment que possible de la situation épineuse dans laquelle il s'était placé à l'égard du marquis.

— Mais enfin, cher Monsieur, que vous a dit exactement ce... Boubet, pour vous décider à venir ici ce soir ?

— Que vous vous ennuieriez étant tout

seul, et qu'au contraire, en unissant nos deux solitudes, nous passerions une fort agréable soirée.

— Quel individu exaspérant ! pensa l'inspecteur...

Mais l'orchestre attaquait une valse et M. de Saint-Clair, d'un air hautain et pour couper court à un entretien qui lui déplaisait, se leva... Sans un mot d'excuse, il se dirigea vers une jeune femme qu'il invita à danser.

Resté seul, l'inspecteur se mordit les lèvres, comprenant qu'il avait mérité cette petite leçon, par sa hâte maladroite. Le mieux semblait pour l'instant d'en revenir à sa première mission, c'est-à-dire de veiller sur le Hollandais et sa compagne.

Mais diantre ! Que s'était-il passé ?... L'attitude antérieurement aimable et gracieuse de la star paraissait disparue et, aux relations amicales et souriantes, déjà presque nuancées, apparemment tout au moins, d'une vive sympathie, avait succédé un silence hostile, coupé seulement de brefs monosyllabes, et des mines renfrognées.

La bonne entente ne régnait plus... Loulou La Marr, maussade et dédaigneuse, tapotait nerveusement sur la table et le joaillier, sur le visage duquel se lisait une surprise chagrine et une légère inquiétude, n'osait même plus lui adresser la parole, craignant de nouvelles rebuffades.

Tout à coup, la jeune femme se leva, et d'un air décidé, jeta sur ses épaules sa cape de renards argentés. Ses traits contractés dénotaient une violente colère intérieure; un sourire crispé sur les lèvres, droite et fière, elle traversa la salle d'un pas rapide et se dirigea vers la porte. Rouge, mécontent, son compagnon ne put faire autrement que de la suivre.

Sans l'attendre, elle sortit et monta dans un taxi en station. Il eut à peine le temps d'enfiler son manteau au vestiaire et de la rejoindre, essoufflé et furieux.

Tout cela avait été si inopiné et si rapide que Sorlin lui-même eut toutes les peines du monde à ne pas perdre la trace de son protégé.

— Ouf ! constata-t-il en se laissant tomber sur la banquette arrière et en épongeant son front ruisselant de sueur, tandis que le taxi reprenait la filature, ouf ! Mais je crois que cela ne va pas comme l'aurait espéré l'honorable Mynlierr van Gooberts !

Tout en philosophant, il remarqua que les véhicules avaient pris, mais en sens inverse, le même chemin qu'à l'aller...

La première voiture stoppa en effet devant le *Royal Commodore*, Loulou, les traits durcis, le visage fermé fonça dans la porte tournante, alla vivement au bureau de réception et demanda la clé de sa chambre.

Son ex-chevalier servant, qui paraissait ne rien comprendre à cette humeur exécrable la suivit et, à son tour, se disposa à regagner son appartement.

Au moment où il s'approchait de l'ascenseur, dans l'intention de monter avec elle, la star lui jeta un tel regard qu'il n'osa lui imposer plus longtemps sa présence. Navré et déçu, il se dirigea vers l'escalier, tellement accablé par sa malchance qu'il ne s'aperçut pas de la filature dont il était l'objet.

Sorlin, craignant de finir par attirer l'attention de son protégé, empruntait déjà un autre ascenseur.

Du palier du deuxième étage, le détective vit le bijoutier gagner sa chambre à pas lents, tout en balançant sa clé au bout de ses doigts, d'un air absent et mélancolique...

Perdu dans une vague rêverie, le soupirant désillusionné ouvrit, entra et referma à clé.

— Ce n'est toujours pas aujourd'hui qu'il sera attaqué et dévalisé, pensa l'inspecteur avec satisfaction. Ma tâche est donc terminée ; je n'ai plus qu'à aller me coucher, « la conscience tranquille »... Rendons-nous compte tout de même s'il ne s'est rien passé d'anormal et si mon joaillier peut goûter en paix le repos auquel ses malheurs lui donnent droit...

Là-dessus, il s'approcha à pas de loup de

la porte, se baissa et colla on oreille contre le battant.

...Mais il se releva brusquement, extrêmement pâle, et balbutia :

— Juste ciel !

Horrifié, il se rendait compte qu'un drame se jouait dans la pièce. Le bruit sourd d'une lutte acharnée lui parvenait ; retenant son souffle, il demeurait indécis.

Pourtant il se ressaisit rapidement et secouant la poignée, essaya d'ouvrir. Hélas ! le malheureux joaillier s'était cadenassé lui-même...

Soudain, un râle atroce, comme celui d'un homme qu'on étrangle le glaça jusqu'aux moelles...

En un éclair, Sorlin entrevit que la vie du bijoutier n'était plus suspendue qu'à un fil...

N'hésitant plus, après avoir reculé de quelques pas pour prendre de l'élan et donner au choc plus d'efficacité, il se jeta contre le battant qui gémit, mais ne céda point... A la troisième reprise seulement, la porte vola en éclats et le policier roula au sol. A ce moment une ombre masquée, au corps moulé dans un tricot noir bondit sur lui...

Le rat d'hôtel !

Le détective essaya de l'agripper de se cramponner à lui pour l'empêcher de fuir, tout en se protégeant tant bien que mal contre les coups qui pleuvaient sur son crâne et

sur sa figure. Mais son adveraire réussit à se dégager et d'un « uppercut » magnifique l'allongea complètement par terre, étourdi...

Cependant, ramassant ses dernières forces, Sorlin parvint à attraper le cambrioleur par les pieds et remporta enfin son premier succès ; une chaussure lui restait entre les mains, chaussure de petite taille du reste, et appartenant sans aucun doute à une femme.

Stupéfié par cette découverte, il se précipita à la poursuite du fugitif espérant reconnaître le mystérieux voleur.

Le couloir était vide ; seul s'y trouvait un garçon d'étage qui apercevant l'inspecteur, vint à sa rencontre...

— Vous l'avez vu ? jeta-t-il, haletant.

— Qui ?

— Le rat... le cambrioleur ?

L'interpellé secoua négativement la tête un peu inquiet... Les recherches entreprises ne donnèrent aucun résultat et, soucieux, le policier se décida à regagner la chambre du Hollandais. Il retrouva le joaillier dans la position même où il l'avait laissé, étendu sur le tapis, à côté de la table, le front baignant dans une mare de sang.

Sorlin redouta que la victime n'eût cessé de vivre; mais en lui soulevant doucement les épaules, il remarqua que la seule blessure était une plaie à l'occiput, semblant provenir d'un heurt contre un coin du meu-

ble. Bien vite, il comprit que l'étranger, en tombant, avait durement cogné l'angle de la table.

Par téléphone, il alerta immédiatement le directeur, et demanda qu'un médecin soit appelé d'urgence. Quelques instants plus tard, M. Mercier et le chef de la réception le rejoignaient dans l'appartement du blessé.

— Le docteur sera là d'un moment à l'autre, annonça M. Legrand.

Unissant leurs efforts, car la victime était terriblement lourde, les trois hommes installèrent le joaillier sur son lit, lavèrent le sang qui maculait son cou et son visage, et lui frictionnèrent les tempes à l'eau de Cologne. Au bout de quelques minutes, ces soins furent couronnés de succès ; Mynherr van Gooberts ouvrit les yeux et regarda autour de lui d'un air hébété. Peu à peu, cependant, la conscience lui revenait. Il porta une main tremblante à son crâne et une grimace douloureuse déforma ses traits...

— Ce n'est rien, dit le directeur, d'un ton rassurant qui ne correspondait pas tout à fait à ses sentiments profonds. Ne touchez pas à votre blessure ; un médecin va venir et vous pansera... Mais pourrait-on vous demander de nous raconter comment cette agression s'est produite ?

Le joaillier semblait avoir toutes les peines du monde à réunir ses idées incohéren-

tes. Après quelques instants de recueillement, il prit pourtant la parole, d'une voix hachée.

— En rentrant ici, je refermai la porte, comme à l'habitude. J'allongeais le bras pour tourner le commutateur, quand deux mains se nouèrent autour de mon cou et se mirent à serrer... serrer... Sans aucun doute, le malfaiteur voulait m'étrangler... Saisi à l'improviste, je ne pouvais lutter à armes égales avec mon adversaire qui eut rapidement raison de moi. Suffoqué, je perdis connaissance...

Accablé par ce récit dramatique, que ses auditeurs avaient écouté dans un profond silence, il se laissa retomber sur l'oreiller, mais, presqu'aussitôt, se redressa, violemment ému : une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Mes bijoux !

De ses doigts tremblants, il déboutonna son veston et son gilet que la lutte avait déchiré et, entrebaillant sa chemise, fouilla fiévreusement... Le précieux sac où il conservait ses pierres précieuses et qu'il portait toujours lui était là, mais vide...

— Ruiné ! gémit-il, je suis ruiné... On m'a volé pour 10 millions de bijoux... C'est affreux... Quelle catastrophe...

XII

CATCH AS CATCH CAN

De grosses larmes inondaient maintenant les joues rebondies du Hollandais : touchant, pitoyable, un peu ridicule, il ne prenait pas la peine de les essuyer et elles tombaient une à une sur le sac vide qu'il tenait entre ses doigts.

Sorlin essaya de le réconforter.

— Voyons, voyons, dit-il avec compassion. Ne désespérez pas; cela s'arrangera certainement... J'appartiens à la police ; et, tenez, nous avons même déjà un indice précieux. A propos, permettez-moi de vous dire Mynherr van Gooberts, que votre agresseur est une femme...

Avec la fierté que justifiait son exploit, il sortit de sa poche le soulier compromettant et le mit sous les yeux des assistants étonnés, non sans fournir orgueilleusement de multiples explications.

Mais qu'il eût été la victime d'une femme

ou d'un homme importait peu au riche joaillier.

— Quel malheur ! répétait celui-ci... Et je ne suis pas assuré...

A la vérité, il n'était pas du tout ruiné, comme il le prétendait, l'intégralité de sa fortune n'étant pas contenue dans le sac dévalisé ; mais l'exemple de la plupart des heureux de ce monde, à qui rien ne manque, hormis quelquefois la sympathie d'autrui, il aimait exagérer ses ennuis, afin de se faire plaindre et d'exciter la pitié...

L'arrivée du médecin interrompit ses lamentations. Après un examen rapide, ce dernier déclara que la blessure était superficielle et la vie du malade absolument hors de danger ; il fit immédiatement un habile pansement qui transforma la grosse tête de son client en une énorme boule de neige.

Rassurés sur le sort du client, M. Mercier et le chef de la réception, accompagnés du policier, avaient déjà quitté la pièce, après avoir solennellement affirmé à la victime que l'impossible serait tenté pour la faire rentrer en possession de ses biens aussi vite que possible.

Tout en regagnant ensuite sa chambre, Sorlin, retournait dans son cerveau fatigué toutes les données du problème et se perdait en conjectures sur l'identité de la voleuse... Evidemment, il possédait maintenant une certi-

tude, celle d'avoir affaire à une femme ; et, de plus, la chaussure abandonnée entre ses mains constituaient un élément d'enquête fort appréciable...

Pourtant que de difficultés encore à surmonter ! Il avait beau envisager la question sous toutes ses faces, le mystère loin de s'éclaircir, s'épaississait toujours... Jamais encore sa tâche ne lui avait semblé si lourde et il se sentait las et découragé à la fois.

Mais où était donc le petit homme barbu qui avait montré parfois tant de perspicacité ?

L'inspecteur se rappela soudain que la « tête de singe » débutait cette nuit-là dans l'orchestre de Jerry Woods.

— Allons contempler cet animal dans ses nouvelles fonctions se dit-il en se frottant les mains. Ça doit être un spectacle inoubliable.

A peine avait-il soulevé les lourds rideaux de velours qui séparaient la salle du hall qu'un charivari assourdissant l'enveloppa. Cherchant son rival parmi les musiciens il l'aperçut et demeura cloué au sol, paralysé par la surprise.

Debout à côté de Johny Brown qui tapait comme un sourd sur la batterie, Boubet sa trompette entre les lèvres, les bras levés en « aile de pigeon », gesticulait. Il faisait à lui seul un tapage invraisemblable... Cet exer-

cice lui donnait chaud et sur son visage en feu retombaient en désordre ses cheveux défaits. Il se démenait un peu comme un gorille au cœur de la forêt vierge. Le plus surprenant, c'est qu'il semblait absolument dans son élément au milieu des Swing Boys...

Sorlin, abasourdi, s'attendait à chaque instant à entendre le public protester et réclamer l'expulsion de ce « musicien » peu banal, mais bien au contraire, à peine le «slaw» fut-il achevé et les couples immobilisés sur la piste qu'une rafale d'applaudissements prouva que les danseurs avaient hautement apprécié le brio et la fantaisie du nouveau deuxième trompette.

Sur un geste de Jerry Woods, enchanté, le morceau reprit et le détective, résigné, alla s'installer à une table, afin d'attendre patiemment que son « concurrent » fût délivré de ses obligations musicales.

... Quelques minutes plus tard, Pizaronni et son orchestre de tangos remplacèrent le jazz et déjà Boubet qui, avait découvert son auditeur parmi la foule, se dirigeait vers lui.

Un sourire de triomphe se jouait sur ses lèvres moqueuses et il marchait fièrement, redressant sa petite taille, bombant le torse, comme un général au soir d'une grande victoire...

— Bonjour, cher inspecteur, s'écria-t-il joyeusement, rejetant en arrière ses cheveux

rebelles d'un mouvement de tête décidé. Quel ovation, hein ? Vous avez entendu ?

— Heu... oui...

— Alors ?

— Mes oreilles n'ont jamais eu à supporter un pareil charivari...

— Allons, allons, protesta le musicien improvisé en riant, c'est que vous ne comprenez rien au « hot ». Permettez-moi donc de vous donner quelques explications rapides, et qui ne seront pas, me semble-t-il, superflues, sur cet art nouveau.

— Assez, assez, supplia son interlocuteur, en esquissant le geste de se boucher les oreilles... Je ne suis nullement désireux d'approfondir mes connaissances en cette matière... Mais dites-moi donc plutôt pourquoi vous m'avez envoyé le Marquis de Saint-Clair au « Sourire Viennois » ?

— J'ai envoyé le marquis de Saint-Clair au « Sourire Viennois » ? répéta l'autre... Ah ! c'est juste... parfaitement. Eh bien, par pure bonté d'âme... Mais oui, il m'a semblé qu'une filature étant chose bien monotone, vous ne pourriez qu'avec plaisir voir arriver un commensal intelligent et distingué... En confidences, j'ajouterais que le jeune homme en question me paraissait légèrement suspect et je comptais sur votre flair et sur votre science pour lui soutirer quelques « tuyaux » intéressants.

— Vraiment ? Et comment saviez-vous que je filais le Hollandais ?

Un éclair malicieux s'alluma dans les yeux pétillants de Boubet...

— Chut... Secret professionnel ! répliqua-t-il à mi-voix ; ou, plutôt, admettez, si vous refusez d'accepter cette dérobade, que je suis doué d'une intuition merveilleuse qui me permet de déchiffrer les pensées d'autrui. Ainsi, tenez, je devine pour l'instant qu'un fait nouveau vous préoccupe. N'est-ce pas exact ?

— Taratata, ne me parlez donc pas comme à un bébé ; j'en ai passé l'âge...

— Certes, mais avouez que vous grillez d'envie de me raconter votre dernière aventure...

— Heu...

Du geste il appela un garçon et se fit servir un whisky. Puis :

— J'attends avec la plus vive impatience votre récit qui ne saurait manquer d'être passionnant.

L'inspecteur ne voulut pas se faire prier plus longtemps et, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui afin de contrôler que personne n'écoutait, il se pencha au-dessus de la table et commença à chuchoter.

— En effet, j'ai une nouvelle à vous annoncer... Mynherr van Gooberts a été attaqué tout à l'heure en rentrant dans sa chambre et

délesté de tous les bijoux qu'il transportait sur lui...

— Bigre...

— Le plus fort, c'est que j'ai vu le rat d'hôtel... Mais il a pu s'enfuir, malheureusement.

— Bigre de bigre...

L'orateur paraissait ravi du succès de son récit.

— Attendez, continua-t-il triomphalement; le rat est une rate : c'est une femme qui nous donne tout ce fil à retordre.

— Tiens ! par exemple ! Bravo, bravo... vous devenez de plus en plus fort. Une femme, dites-vous ? Et sur quoi fondez-vous cette supposition ?

Avec la mine modeste de l'acteur qui s'apprête à faire ce qu'on appelle en jargon théâtral un « effet », Sorlin exhiba la fameuse chaussure...

— Et je n'ai pas encore fini... A mon sens cette femme est celle dont le cheveu se trouvait dans la main de Lazaroff... Vous vous rappelez certainement cette trouvaille ?

— Extraordinaire ! Phénoménal ! Pyramidal !... s'extasia Boubet.

Puis changeant brusquement de ton, il ajouta froidement :

— Je croyais vous avoir indiqué, que le cheveu avait été posé là intentionnellement ; au contraire je suis persuadé, moi, que la véritable voleuse n'est pas blonde, mais bru-

ne... Enfin, tout cela à peu d'importance et je ne veux pas entrer en conflit avec vous sur la question de la couleur des cheveux de notre cambrioleuse. Nous ne pouvons, ni l'un, ni l'autre, apporter la preuve de ce que nous avançons... Restons donc chacun sur nos positions... Mais vous vous êtes montré si gentil, si confiant en m'honorant de vos confidences que je veux, à mon tour, vous être agréable... Accompagnez-moi donc cette nuit aux Halles et je vous assure que vous ne le regretterez pas. Vous ferez la connaissance d'Emile; c'est un type épatant, un véritable « costaud » et il mérite qu'on se dérange pour l'admirer.

— Emile ?

Sorlin avait vu et entendu tant de choses depuis quelque temps qu'il ne s'étonnait plus de rien ; néanmoins la dernière proposition qui venait de lui être faite dépassait les bornes et, protestant avec vigueur il refusa catégoriquement.

— Aller au Halles ? Après le vol des bijoux ? La tentative de meurtre contre le Hollandais ? Et la disparition mystérieuse du « rat » ? Vraiment, vous déraisonnez... Avez-vous bien tout votre bon sens pour m'offrir cette promenade saugrenue en un pareil moment ?

— Calmez-vous, calmez-vous, je vous en prie... Mais non, je n'ai pas oublié tous ces événements affligeants... Seulement je sup-

pose que le malfaiteur est très rusé et que vos efforts, encore une fois, seront inutiles...

« D'ailleurs je crois fermement qu'après quelques heures de distraction votre esprit sera beaucoup plus clair, et que des trouvailles « géniales » vous permettront de poursuivre fructueusement votre enquête... Enfin, je vous le répète, Emile est un gaillard intéressant à connaître.

— Pourquoi diable aller là-bas ?

— Pour assister à un match... Mais il faut que je vous explique la raison de ce combat : mon partenaire Johny Brown n'est pas seulement un virtuose de la batterie, c'est aussi un champion amateur de catch as catch can. Mais je crois fermement qu'Emile est imbattable... L'autre jour, j'ai parié avec le nègre dans une lutte entre lui et Emile, le vainqueur serait certainement ce dernier. Le combat doit se disputer aujourd'hui ; il sera palpitant. ... Excusez-moi, mais j'entends que le tango tire à sa fin et il va falloir que je regagne mon poste parmi le Swing Boys ; nous n'avons plus que deux ou trois danses à jouer. Johny et moi viendrons vous rejoindre ensuite et nous vous emmènerons.

.....

Au milieu des plaisanteries gaillardes, camionneurs et déchargeurs, s'affairent, déployant une activité prodigieuse, et minutieusement réglée... Car la confusion qui règne

aux Halles Centrales n'est qu'apparente. En réalité, chacun des travailleurs nocturnes y joue un rôle bien déterminé et contribue pour sa modeste part à cette tâche formidable que représente le ravitaillement alimentaire de Paris et de sa banlieue.

...La demie de trois heures sonnait à l'église Saint-Eustache quand le taxi transportant Boubet et ses compagnons arriva aux Halles. Leur véhicule stoppa dans la rue du Louvre et les trois hommes, à pied, s'engagèrent à l'intérieur du « Ventre de Paris ».

Après avoir bien marché et copieusement sali leurs chaussures et le bas de leur pantalon, et non sans que l'inspecteur n'ait plusieurs fois manqué de faire une chute malencontreuse, ils parvinrent à proximité des pavillons de la boucherie.

Le brillant deuxième trompette, avisant un homme en casquette qui, prenant un temps de repos, lisait son journal assis sur une caisse à claire-voie, tout en tirant sur sa pipe et en crachant souvent sur le sol, lui demanda poliment où se trouvait « Emile ». Sans bouger et sans parler, l'autre, du pouce et par dessus son épaule indiqua une direction et les visiteurs poursuivirent leur chemin.

Emile paraît fort connu, en effet, pensa le policier plus intrigué et plus intéressé qu'il ne voulait se l'avouer.

Tout à coup, le petit homme barbu poussa

une exclamation joyeuse et tendit le bras vers un individu qui, debout à côté d'un camion de transport à l'arrière béant, déchargeait des quartiers de viande...

Large comme une armoire, haut de 1 m. 85 au moins, ce « fort à la viande » donnait un peu l'impression, avec son cou énorme et enfoncé dans les épaules, d'un taureau, mais d'un taureau calme. Un tablier bleu à bavette recouvrait une blouse à manches courtes sans col, qui lui tombait à mi-mollets, laissant apparaître le bas d'un pantalon tirebouchonné. Dans son visage rougeaud brillaient deux yeux vifs et perçants.

S'arrêtant un moment pour souffler, il souleva son calot de grosse laine à visière, s'essuya le front et roula une cigarette.

— Hello, Emile.

Le porteur se retourna :

— Tiens, Maurice, comment va, vieux...

— Bien, merci, et toi-même ?... Permets-moi de te présenter M. Sorlin, et Johny Brown, dont je t'ai parlé, brillant hot jazzer et catcheur redoutable et redouté...

Il y eut un échange de poignées de main chaleureuses. Les deux futurs adversaires essayaient d'évaluer du regard leurs forces respectives et de peser leurs chances de victoire. Quant à Sorlin, il se sentait bien chétif à côté de ces deux poids lourds.

— Alors, ça tient toujours, ce combat ? de-

manda Boubet avec cordialité. Quand pourra-t-il avoir lieu ?

— Pas tout de suite, répondit Emile, en attirant à lui hors de la camionnette un demi-bœuf sanguignolent ; j'ai encore du boulot... Allez donc chez « Auguste », là, à gauche... prenez une bonne « gratinée » ; elle est fameuse...

Il eut un petit claquement de langue.

« J'en ai pour une demi-heure à peine ; je vous y rejoindrai et tu verras, Maurice, que ton copain est toujours « un peu là »...

Et tranquillement avec une aisance apparente qui prouvait son étonnante vigueur, Emile chargea la pièce de bœuf sur ses épaules puis, d'un pas alerte et assuré, comme s'il ne sentait pas la lourde masse qui pesait sur lui, il s'éloigna en sifflotant...

XIII

QUELQUES APERÇUS SOCIOLOGIQUES

... « Chez Auguste ». L'enseigne bien connue des travailleurs des Halles s'étalait en lettres émaillées sur la porte du petit bistro. La façade paraissait étroite, dix mètres tout au plus, mais, une fois le seuil de l'établissement franchi, on s'apercevait que la pièce s'étendait en profondeur, et pouvait contenir de nombreux amateurs.

Quand les trois nouveaux clients y firent leur apparition, la salle était pleine et retentissait de cris, des appels et des plaisanteries entrecroisées des consommateurs en casquette. Une fumée épaisse, provenant de nombreuses pipes et de cigarettes multiples rendait l'atmosphère presqu'irrespirable...

Suffoqués à demi par cette tabagie, distinguant mal à travers ce brouillard les clients qui s'agitaient à leurs côtés, Sorlin et Johny Brown demeurèrent tout d'abord hésitants, sur le seuil de la porte.

Mais leur cicerone, qui paraissait bien con-

nu également dans cet établissement, et dont la venue avait été accueillie par de bruyantes exclamations, eut tôt fait de découvrir une table et de les y installer, tout en distribuant à la ronde de vigoureux « shake-hands » et en prodiguant des démonstrations d'amitié...

Auguste s'approcha, échangea une poignée de main avec le petit barbu, salua les deux autres d'une inclinaison de tête, puis, essuyant la table d'un coup de torchon professionnel, demanda « ce qu'il fallait apporter à ces messieurs ».

— Quelle question! répliqua gaiement Boubet... La gratinée, voyons et un bon demi...

La soupe à l'oignon fut servie rapidement et les trois hommes la dégustèrent avec une visible satisfaction.

Peu de temps après, la porte s'ouvrait devant Emile...

— Alors, fini le boulot ? demanda l'instigateur du combat.

— Pas tout à fait, mais je dispose d'une bonne demi-heure.

Le patron informé au préalable par les soins de Maurice, s'avança au milieu de la pièce et levant les bras réclama le silence. Le public se tut immédiatement, et c'est dans un calme presque absolu que le propriétaire du restaurant put débiter sa petite annonce, qu'il avait d'ailleurs soigneusement préparée, peu confiant dans ses capacités d'improvisation.

« Mesdames, Messieurs...

Il n'y avait aucune femme dans la salle, mais Auguste avait jugé que ce préambule sonnait bien.

« ... Vous allez avoir la chance exceptionnelle d'assister ce soir à un grand match... Voici, à ma gauche: Emile, le «fort des forts» bien connu, à ma droite : Johny Brown célèbre champion amateur américain.

Un tonnerre de bravos et de cris accueillit cette déclaration. Flatté, l'orateur salua, autant toutefois que le lui permettait son cou puissant et très court. Puis il continua :

« Ce sera un combat comme vous n'en avez jamais vu, même au Palais des Sports... Cette bonne surprise est réservée à ma distinguée clientèle.

La « distinguée clientèle », enchantée, poussa de nouvelles exclamations...

« ...Cependant, comme il est inutile que des gens trop curieux viennent fourrer leur nez ici, et que, d'autre part, qui sait ? on me réclamerait peut-être ensuite le montant de la taxe sur les spectacles, prenons nos précautions.

Il appela un des garçons et tous deux allèrent baisser le rideau de fer, tandis qu'un autre serveur apportait une natte qu'il étendit au milieu de la salle.

Les consommateurs avaient repoussé ta-

bles et chaises et formaient autour du ring improvisé un cercle curieux et attentif...

Les deux champions qui avaient disparu quelques instants auparavant, afin de se mettre en tenue de combat, venaient de réapparaître et les clients ne savaient trop qui préférer, du « fort à la viande », plus court, plus trapu, plus robuste aussi, semblait-il, ou du musicien, plus grand et plus élégant de formes et de lignes.

Auguste vieil habitué de tous les combats de ce genre, s'était attribué d'autorité le rôle d'arbitre. Frappant sur un plateau d'étain promu à l'office de gong, il annonça le début du match.

Le public, haletant, osait à peine respirer...

... Pendant quelques minutes, il n'y eut qu'un enchevêtrement de bras, de pieds et de jambes dont il semblait difficile de discerner les propriétaires respectifs... Tantôt le nègre, tantôt le porteur prenait le dessus.

Cependant Brown ne tarda pas à se fatiguer et, comprenant qu'il ne viendrait pas à bout de son adversaire, un peu énervé, il tenta de boxer, au lieu de respecter scrupuleusement les règles du catch, ce qui souleva un concert de protestations furieuses.

Enfin, Emile, sur une bonne prise, put saisir et maîtriser son adversaire, qu'il éleva au-dessus de sa tête et fit tournoyer en l'air avant de la laisser choir brutalement sur le tapis.

Une manchette habile et l'infortuné hot-jazzer toucha des épaules pendant quelques secondes...

Sous les bravos frénétiques de l'assistance, Auguste proclama le poulain de Boubet vainqueur.

Pâle de rage contenue, bredouillant dans sa langue natale des protestations furieuses, Johny ne voulut rien entendre des consolations que lui prodiguait le pseudo-manager, et il disparut dans la « toilette » pour revêtir son costume de ville, se sentant profondément humilié de sa cuisante défaite et n'ayant qu'un désir : quitter au plus vite l'endroit où lui avait été infligé cet affront.

Aussi prit-il rapidement congé de ses compagnons. Sa sortie précipitée fut saluée de quelques huées émanant de clients très sportifs qui lui gardaient rancune des coups défendus qu'il avait assénés à son adversaire, ainsi que de sa tentative pour transformer la lutte en combat de boxe.

Rester plus longtemps chez « Auguste » aurait été pour Sorlin aussi superflu que dépourvu d'intérêt. Il exprima donc le désir de se retirer et son compagnon que rien, apparemment, ne retenait plus au « bistro » s'apprêta à le suivre.

Boubet proposa d'effectuer le chemin de retour à pied : il faisait un beau temps sec et

froid, et rien en semblait plus agréable que de se promener dans Paris à cette heure-là.

— Nous pourrons ainsi bavarder utilement et en toute tranquillité.

Tous deux arpentèrent donc côte à côte et sans parler les rues désertes de la capitale encore endormie.

...Le premier, Sorlin rompit le silence.

— Pourquoi avez-vous organisé cette séance ? Vous aviez certainement une intention précise en la mettant au programme ?

— Bien entendu... Et mes prévisions ont été confirmées au delà de toute espérance... Tenez, je puis même vous avouer que ce match constitue le dernier maillon d'une chaîne bien construite...

— Allons donc... Vous semblez toujours bien renseigné ; on pourrait croire que vous êtes au courant de tout, et que les événements se déroulent suivant un plan agencé par vos propres soins...

— Eh ! Eh ! ceci n'est peut-être pas si loin de la vérité que vous ne le croyez. Et je vais vous donner la preuve que je ne joue pas les « esprits forts » sans raisons sérieuses : voyons, quel jour sommes-nous ?... Mercredi... Eh bien samedi, vous connaîtrez le nom du coupable...

Suffoqué, l'inspecteur estima que son compagnon dépassait les limites des plaisanteries

permises et s'arrêtant en plein milieu du trottoir, il protesta vigoureusement :

— Encore une de vos affirmations paradoxales...

— Du tout... Je vous affirme que je parle tout à fait sérieusement, et je ne cherche pas le moins du monde à vous étonner par de brillantes démonstrations ne reposant sur aucun fait réel ; mes assertions sont fondées sur une certitude. D'ailleurs, puisque vous restez incrédule, je vous prouverai ma loyauté et mon excellent esprit de camaraderie à votre égard en vous présentant le malfaiteur.

— A moi, et pourquoi ?

— Pour que vous lui mettiez la main au collet, pardi, n'est-ce pas un de vos plus chers désirs ...

Ces paroles plongèrent le détective dans un abîme d'incertitude.

Avec effort, il essayait d'ordonner ses réflexions; évidemment, le premier point à élucider était celui de savoir si Boubet se moquait ou non de lui.

Oui, mais à supposer même qu'il n'eut aucune arrière-pensée moqueuse, jusqu'à quel point pouvait-on ajouter foi à ses paroles? Le policier-amateur ne se vantait-il pas un peu? Rien ne prouvait qu'il fût sur la bonne piste...

D'autre part, s'il avait vraiment découvert le coupable et s'il le livrait personnellement à la police, quel affront pour lui, Sorlin! Quel

ridicule rejaillirait sur sa personne ! Et combien son rôle dans toute l'affaire semblerait peu glorieux sa carrière pouvait s'en trouver compromise...

Ne valait-il donc pas mieux courir le risque d'être victime d'une nouvelle mystification et, en contrepartie, avoir la joie, même incertaine, d'arrêter le coupable ?

Inattentif à ce pénible débat intérieur, que l'on aurait pu qualifier avec pertinence de « Tempête sous un crâne », Maurice, devenu silencieux, paraissait s'intéresser prodigieusement au spectacle de la rue. En fait, il savait très bien que ses affirmations avaient violemment ému son interlocuteur, et s'amusait sous cape de la mine soucieuse de ce dernier.

Pourtant, il ne tarda pas à reprendre la parole mais le sens de son discours, une fois de plus, resta pour Sorlin aussi obscur que pouvaient l'être pour les non-initiés, les oracles des Pythies antiques...

— Voyez-vous, Monsieur l'Inspecteur, ce qui vous empêche d'arriver aux mêmes résultats que moi, c'est que vous demeurez trop sensible aux impressions initiales. Vous attachez trop d'importance à ce que voient vos yeux... Moi, en revanche, je fais surtout travailler mes cellules grises, et j'essaye de résoudre mathématiquement les données que me fournissent les faits...

— Que voulez-vous dire par là ? interro-

gea l'autre qui ne saisissait absolument rien à ce langage.

— Simplement que le match d'aujourd'hui était fort intéressant répliqua Boubet sur un petit ton léger et désinvolte, et qu'il faut jouer le « fair play », c'est-à-dire accorder une revanche à ce pauvre bougre de Johny, qui n'a pas eu de chance cette nuit...

— Alors, si je comprends bien, nous assisterons à une répétition du combat de ce soir ?

— Exactement... D'ici peu, mon collègue du jazz pourra prouver qu'il était digne d'être opposé à Emile et que sa réputation de brillant catcheur n'est pas usurpée.

Lorsqu'ils arrivèrent au *Royal Commodore Palace*, ils furent surpris de voir arrêtée devant l'hôtel une magnifique voiture noire, d'une marque très connue et fort chère, au capot allongé, resplendissante comme un bijou...

Un grand jeune homme élégant, en chapeau haut de forme, le monocle à l'œil, le cou enveloppé dans un foulard de soie blanche, en descendit, et se retournant vers l'intérieur de la limousine, s'inclina respectueusement en se découvrant...

Les arrivants reconnurent M. de Saint-Clair...

Du fond de la limousine un bras se tendit vers ce dernier qui baisa longuement une

main fine aux doigts chargés de bagues ; le mince poignet supportait de lourds bracelets de brillants étagés presque jusqu'au coude...

Malheureusement la voiture démarra ensuite immédiatement, et les deux détectives, l'amateur et le professionnel, ne purent distinguer l'identité de la dernière conquête du marquis.

— Peste ! encore lui ! chuchota Sorlin.

Il était sur le point de l'interpeller quand son compagnon l'arrêta...

— N'allez pas troubler les rêves joyeux de ce garçon ! Ne voyez-vous donc pas son sourire d'orgueil... Sa joie est légitime, d'ailleurs car la « belle » semble fort élégante et... très riche.

— Oui, reprit le policier, l'air songeur, après quelques secondes de silence, il y a tout de même là un ensemble de coïncidences... étonnantes.

— Tiens ! tiens ! vous rallieriez-vous, par hasard, à mon point de vue ?

Sans attendre la réponse, Boubet pénétra à son tour dans l'hôtel et alla chercher au bureau de réception, de son pas vif et sautillant, la clé de sa chambre et celle de son « collègue ».

— L'ascenseur est occupé par notre Don Juan, remarqua-t-il. Prenons ensemble l'escalier, voulez-vous ?

— Volontiers.

A pas lents et tout en devisant, ils commencèrent côte à côte l'ascension de leurs huit étages.

Comme ils atteignaient le palier du troisième, une femme encore jeune, belle, mais modestement vêtue, s'arrêta pour les laisser passer et salua d'une inclinaison de tête.

— Bonjour, Mademoiselle, répondit-il aimablement. Alors, le service est terminé ?

— Oui, Monsieur.

— Rentrez vite vous reposer, il est tard.

— Qui est-ce ? interrogea Sorlin, à qui cette conversation avec une subalterne semblait inutile et déplacée.

— Comment, vous ne connaissez pas Félicia ?

— Félicia ? Quel joli nom ; cela signifie quelque chose comme « heureuse », n'est-ce pas ?

— Je crois; mais il ne lui convient guère; la pauvre fille tient l'emploi de femme d'étage, et elle ne me semble pas jouir d'une réelle félicité.

Il se tut pendant quelques instants, comme perdu dans des réflexions d'un caractère sérieux, puis arborant son sourire le plus gracieux, il souhaita le bonsoir à son « collègue ».

XIV

LA REVANCHE ET CE QUI S'ENSUIVIT

Comme trois jours peuvent parfois sembler longs, interminables... En fait, Sorlin n'avait guère à patienter que quarante huit heures puisque la révélation sensationnelle devait lui être apportée dans le courant du troisième jour, mais cette attente le plongeait dans un état fébrile tout à fait anormal...

Il se sentait d'une extrême nervosité, et se fâchait pour les contrariétés les plus futiles; tantôt en proie au doute le plus affreux, il croyait acquérir la certitude que Boubet, une fois de plus, le mystifiait ; tantôt étreint par un immense espoir, il s'imaginait déjà mettant la main au collet du coupable, et recevant, tout glorieux, les félicitations de ses chefs...

Enfin arriva la veille de cette journée tant attendue ! Son déjeuner achevé, l'inspecteur alla s'installer au fumoir, et alluma un cigare avant de déplier son journal favori. Etait-ce le vin généreux dont il avait arrosé son repas

qui lui versait au cœur un soudain optimisme, il entrevoyait brusquement l'existence sous des couleurs un peu plus favorables...

Soupirant, le détective tourna mollement la page de son journal ; il ne le lisait pas, mais cette feuille lui donnait une contenance. Tout à coup, il aperçut Boubet, qui se dirigeait hâtivement vers lui...

— Ce soir, 8 heures, dans ma chambre, je vous réserve trois surprises...

— Mais...

A demi-soulevé dans son fauteuil, l'inspecteur restait la bouche ouverte de saisissement.

— Au revoir, soyez ponctuel...

A grandes enjambées, sans fournir un mot d'explication, le petit homme repartit comme il était venu.

L'autre sentit la colère le gagner ; cet être de plus en plus insupportable, n'aurait-il pas pu lui raconter tout de suite ce qu'il y avait de nouveau, au lieu de le laisser ainsi dans le doute et dans l'angoisse ? Quel désir de ménager ses effets ! Trois surprises ! Encore, et toujours des surprises !

Pourtant, à huit heures précises, il frappait à la porte de la chambre de Boubet. Celui-ci, revêtu d'une somptueuse robe d'intérieur, l'accueillit fort aimablement. Mais quel changement s'était opéré en lui ! L'inspecteur refusait d'en croire ses yeux.

Parfumé avec discrétion, les cheveux légè-

rement ondulés, les ongles polis, fraîchement rasé, c'était un Boubet tout à fait différent qui faisait à présent les honneurs de son appartement. Seul vestige de son ancienne personnalité subsistait la fameuse barbe en collier à laquelle son propriétaire semblait tenir comme à un de ses attributs les plus essentiels.

— Comment allez-vous depuis midi ? demanda-t-il en invitant du geste le policier à s'asseoir. Une cigarette ?...

— Merci... j'aurais aimé...

— Chut... Je sais ce que vous allez me dire... Vous ne saurez rien pour l'instant... J'attends deux messieurs que vous connaissez : Johny et Emile...

— Quoi ? encore ?

— Oui, c'est pour le match-revanche dont je vous avais parlé... Il va avoir lieu ici-même.

— Passez-moi l'expression, mais est-ce que vous ne « travaillez pas un peu du chapeau » ?

L'idée d'organiser une rencontre de catch dans une chambre d'hôtel semblait à Sorlin le comble de la déraison.

— Nullement... J'ai même eu beaucoup de peine à arranger ce nouveau combat. Je vois que vous n'avez pas du tout l'esprit sportif...

— Mon Dieu... Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— On frappe... Excusez-moi une seconde.

Du geste, l'autre lui imposa silence.

Il alla ouvrir et introduisit Emile, en costume flambant neuf. Le brave porteur paraissait gêné dans ce luxueux hôtel, et osait à peine lever les yeux. Gauchement, il salua, puis tournant sa casquette entre ses doigts et se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Tu sais que je dispose de très peu de temps... fit-il en s'adressant à Boubet...

— Ton adversaire n'est pas encore là, mon cher Emile, mais il ne va pas tarder à arriver, et le match pourra commencer immédiatement.

En effet, on frappait de nouveau, et à son tour, le titulaire de la batterie fit son apparition. Très à l'aise, il semblait fort décidé à remporter ce soir la victoire qui lui avait échappé lors de la rencontre précédente.

Après l'échange des politesses habituelles, le manager de ce singulier combat déclara de sa voix tranquille :

— Je viens de parier 10.000 francs avec mon ami Johny qu'Emile triomphera encore cette fois-ci...

D'un geste négligent, il sortit une liasse de billets de banque de sa poche et la jeta sur la table.

Puis il se tourna vers les deux champions.

— A vous, Messieurs...

La lutte promettait d'être passionnante, et,

en dépit de son peu de sympathie pour le sport, Sorlin se sentit intéressé, et s'installa confortablement sur son divan, afin de la suivre dans les meilleures conditions possibles.

Pendant ce temps, Boubet, enlevant son veston et retroussant ses manches de chemise, se mettait en devoir d'arbitrer...

Cependant les deux adversaires s'étaient mis en tenue et le match commença...

Dès l'entrée, le musicien attaqua furieusement... On sentait que la volonté de vaincre décuplait ses forces ; et pendant quelques minutes on eut l'impression que son adversaire, dominé, était débordé... A plusieurs reprises, Emile, malgré une défense courageuse fut plaqué contre le sol...

— Boum... A chaque chute, les murs tremblaient et le parquet gémissait sous le poids d'un des lutteurs.

La lutte devenait de plus plus en plus ardente et les deux antagonistes, congestionnés, les dents serrées, farouches, combattaient avec une énergie désespérée.

Peu à peu cependant, le fort aux Halles, ayant sans doute plus d'endurance que son adversaire, reprenait le dessus. Ce fut le tour de Johny Brown d'aller au tapis. Mais il se redressait promptement chaque fois, et l'issue de la rencontre demeurait incertaine.

Pourtant, il faiblissait, et sur une dernière

prise magistrale d'Emile, il mordit pour de bon la poussière, après avoir rudement cogné de la tête contre le sol. Le choc avait été si violent que Sorlin, crut entendre les os craquer...

La boîte crânienne du nègre, fort solide paraît-il, avait résisté en Amérique à de dangereux traumatismes... Cependant, cette fois, le titulaire de la batterie, victime d'un étourdissement, resta pendant quelques secondes allongé sur le tapis, sans conscience...

Ce court laps de temps fut suffisant pour que Boubet, qui guettait sans aucun doute cet instant depuis de longues minutes, bondisse sur lui... Vif comme l'éclair, il fit un geste... Un déclic...

Frappé de stupeur, la gorge serrée par une émotion compréhensible, l'inspecteur vit qu'un bracelet de menottes enserrait les énormes poignets du hot-jazzer...

Mais à ce moment l'autre reprenait connaissance... Constatant qu'il était prisonnier, il devint fou de rage et, l'écume aux lèvres, roulant furieusement des yeux dont on ne voyait plus que le blanc, il se débattit, essayant de se redresser et jetant les jambes en tous sens, dans un effort surhumain.

Malgré sa force, Emile, qui tentait de le maîtriser, ne put l'empêcher de se remettre sur pieds... Le nègre emporté par une colère folle allait bondir sur lui, tête baissée, quand

il s'arrêta net, comme s'il avait vu un serpent venimeux se dresser devant lui, et un tremblement convulsif le secoua...

— Regardez cette petite merveille, murmurait une voix calme et tranquille qu'il connaissait bien.

Boubet, tout en souriant aimablement, dirigeait vers sa poitrine le canon d'un automatique...

« C'est une arme de précision ; elle contient sept balles et je suis un excellent tireur... Tenez-le vous pour dit. C'est un conseil amical...

Puis, sans quitter des yeux le dangereux boxeur, il se tourna à demi vers le détective ébahi et dont les doigts se crispaient sur les conssins du divan :

— Permettez-moi de vous présenter John Wills, alias Johny Brown, brillant musicien, virtuose du jazz, catcheur redoutable et, last but not least... non moins fameux rat d'hôtel...

Comme Sorlin demeurait muet et sans réactions, l'autre lui désigna du doigt le téléphone.

— Voulez-vous avoir l'amabilité de prier les « Messieurs » qui sont dans le hall de monter ?

Tandis que l'inspecteur, avec des gestes automatiques de somnambule, exécutait cet ordre, le barbu, attentif, maintenait toujours

en respect le dangereux criminel. Mais tout à coup celui-ci, comprenant que sa situation devenait presque sans issue, tenta dans un dernier sursaut de se dégager, il y serait peut-être parvenu si à cet instant même les agents n'étaient apparus, anéantissant les projets de Johny. Cette fois il était pris, et bien.

Wills se trouvant toujours dans le costume plutôt sommaire avec lequel il avait disputé le match, on dut l'habiller de force. Ce ne fut pas chose facile... Il fallut demander l'aide du fort des Halles pour y réussir.

Pendant ce temps, Boubet et Sorlin demeurés dans la pièce voisine, avaient un court entretien.

— Emmenez-le au quai des Orfèvres, conseilla le premier. Faites un rapport à vos chefs pour expliquer comment vous l'avez arrêté, ceci bien entendu sans souffler mot de moi... Ensuite, revenez vite ici, où vous attendra une seconde surprise digne de la première.

— Mais, balbutia le détective que la succession rapide des événements déroutait complètement ; je n'ai pas la moindre preuve contre lui ! Comment voulez-vous justifier cette arrestation ? C'est tout à fait illégal... Vous savez très bien que: « Nul citoyen ne peut être arrêté ni détenu que selon... »

L'autre interrompit net l'étalage de cette érudition :

— Ne vous inquiétez pas, je vous fournirai tous les renseignements nécessaires en temps voulu... D'ailleurs, il ne niera pas et même s'il le faisait, comme tous les bandits agissent de cette façon, cela aurait peu d'importance aux yeux du Commissaire.

L'inspecteur finit par convenir que le conseil était bon, et, sur son ordre, les agents entraînèrent le malfaiteur. Un chapeau avait été placé sur les mains liées du prisonnier, afin d'empêcher tout esclandre intempestif ; seul, le léger désordre de la toilette du prévenu aurait pu révéler à des yeux attentifs que des événements anormaux se déroulaient. D'ailleurs l'étrange cortège, en tête duquel marchait fièrement Sorlin, croisa peu de curieux sur le parcours, et le coupable fut rapidement poussé dans un taxi, hélé en hâte par un chasseur.

...Les formalités qu'exige une arrestation sont si longues et si compliquées qu'il était fort tard quand Sorlin quitta le quai des Orfèvres. Un peu inquiet, craignant que Boubet n'ait pas eu la patience de l'attendre, il se hâta de regagner l'hôtel. Mais la « tête de singe », allongé dans un fauteuil, les pieds sur la table, fumait son énorme pipe avec la béatitude d'un monsieur qu'aucun souci ne tracasse...

— Alors, tout a bien marché ? demanda-t-il quand l'autre, essoufflé, se fut laissé choir sur une chaise en face de lui.

— Oui, mais j'ai eu chaud, vous savez ; il n'est pas commode votre musicien. Et quelle vigueur ; son combat ne semblait pas l'avoir fatigué. Enfin, tout est terminé. Cependant, je ne suis pas très rassuré; car s'il n'était pas coupable, dans quels draps me serais-je fourré ? Et par votre faute... Il faut vraiment que j'ai une rude confiance en vous. Est-elle bien justifiée ?

L'étrange petit homme éclata d'un rire joyeux.

— Quel froussard vous faites, soyez tranquille, vous ne risquez rien. Mais quittez donc votre manteau... Ce n'est pas fini.

— Hé, je m'en doute bien. Vous m'avez parlé de trois surprises ; en voici une; si les deux autres sont en rapport, je pourrai estimer que vous m'avez servi à souhait.

Il poussa un soupir et reprit, avec une intonation suppliante : « Peut-être pourriez-vous me fournir quelques petits renseignements prélables ?

— Non, non, impossible. Mais, soyez donc assez gentil, s'il vous plait, pour sonner la femme d'étage... Je suis si « confortable » dans ce fauteuil que cela m'ennuie de me déranger. Et j'ai une soif... Toutes ces aventures m'ont desséché la gorge.

Acquiesçant à ce désir Sorlin appuya sur le bouton d'appel.

— Tout ce que je puis vous dire, poursuivit Boubet, c'est qu'il y a encore un complice à prendre au piège... Ne soyez pas impatient, vous allez bientôt en savoir beaucoup plus long.

Renversant la tête en arrière, il s'enveloppa d'un nuage de fumée bleue.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis on frappa ; la femme d'étage apparut : c'était Félicia, modeste et déférente comme les serviteurs bien stylés.

— Monsieur désire ?

— Apportez-moi un porto, je vous prie. Et pour vous, cher Monsieur, ce sera ?

— Un porto aussi...

L'inspecteur pensa que ce vin généreux lui donnerait des forces pour tenir brillamment le rôle que son compagnon lui destinait au cours du second épisode.

— Bien Monsieur.

Félicia allait se retirer, mais s'arrêta, sur un signe de son client barbu.

— J'ai été très maladroit tout à l'heure, déclara celui-ci. En faisant un geste désordonné, j'ai renversé la lampe de ma table de chevet et l'abat-jour s'est brisé en mille morceaux; voyez, là-bas, dans ce coin... Voulez-vous remettre tout cela en ordre ?

La gouvernante d'étage obéissante se di-

rigea vers le meuble, qui se trouvait au fond de la pièce.

Soudain, Boubet, qui s'était silencieusement approché de la porte donna un tour de clé. Le bruit de la serrure fit sursauter la femme qui, en une brusque volte-face se retourna...

— Finie la comédie, déclara paisiblement la « tête de singe » en jouant avec son browning, qu'il venait de sortir de sa poche. Vous me comprenez, n'est-ce pas, Félicia ?

— Que signifie ? demanda-t-elle d'une voix sourde mais qui ne tremblait pas.

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire, répliqua-t-il sèchement en s'approchant d'elle.

Et d'un geste rapide, avant qu'elle ait eu le temps d'esquisser un mouvement de défense, il lui arracha sa perruque.

Sous le postiche noir, se dissimulaient des cheveux blonds en désordre.

— Voilà la deuxième surprise, ricana Boubet, sans cesser cependant de surveiller l'emplogée du regard. J'ai l'honneur de vous présenter, Monsieur l'Inspecteur, Louise Guérin, alias Félicia Lafitte, femme d'étage et voleuse de bijoux... Bref la complice de John Wills, la rate d'hôtel fantôme, à qui vous êtes redevable de votre fameuse bosse.

XV

LA DÉCOUVERTE DU TRÉSOR

La stupeur d'avoir été démasquée si inopinément fut tellement violente pour Félicia qu'elle chancela, prête à s'évanouir ; pâle, les narines pincées, un cercle noir cernant ses yeux, elle serait tombée si Boubet ne l'avait presque portée sur une chaise où elle se laissa aller, les jambes flageolantes. Les paupières fermées, la tête penchée sur le côté, elle demeura pendant quelques secondes immobile... Un peu inquiet, se demandant si ce demi-évanouissement était réel ou simulé, son accusateur s'apprêtait à aller chercher des sels pour la ranimer quand elle parut retrouver l'usage de ses facultés.

— Vous voyez, le jeu est terminé, murmura doucement le petit homme. D'ailleurs votre complice est arrêté aussi. Et si vous voulez soulager votre conscience, nous sommes à votre disposition pour recueillir vos aveux.

Il me semble que le moment serait bien choisi...

Mais il eut beau lui prodiguer ces excellents conseils, essayer de faire appel à ses sentiments, bref, épuiser toutes les ressources de sa dialectique, elle opposa un mutisme absolu à ses efforts réitérés.

Un peu dépité et ne voulant pas perdre davantage son temps, il ne poursuivit pas plus avant cet interrogatoire.

— D'ici peu, se borna-t-il à déclarer d'un ton sec, vous avouerez quand même, car le juge d'instruction trouvera bien le moyen de délier votre langue... En attendant, je vais vous remettre aux mains de Monsieur. — il désigna Sorlin — qui est inspecteur de police, et va ainsi avoir le plaisir d'exercer ses fonctions à vos dépens.

Le policier, comprenant ce qu'on attendait de lui, s'approcha de la femme, lui saisit le bras et l'invita d'une voix polie à le suivre. Résignée, elle se laissa entraîner sans opposer la moindre résistance.

La « tête de singe » les reconduisit jusqu'à la porte.

— Bonne chance, souhaita-t-il, et surtout, attention, Louise doit avoir plus d'un tour dans son sac... Si vous voulez me retrouver à votre retour, venez au restaurant de l'hôtel, je vous y attendrai.

.....

Boubet venait de terminer son diner, et, ne voyant pas revenir l'inspecteur, s'apprêtait à quitter la table car il était fort tard, quand son ex-concurrent et collaborateur actuel apparut dans la salle du restaurant.

Tandis que l'inspecteur, essoufflé, s'asseyait et commandait un café, l'autre, pressé de connaître les nouvelles, demanda avec curiosité :

— Alors ? Les résultats de cette seconde expédition ? Brillants ?

— Oui et non... Oui, si l'on tient compte de ce que le nègre et Félicia désormais « à l'ombre » ne sont plus dangereux. Non, si l'on espérait qu'ils allaient faire des aveux dès aujourd'hui. Le commissaire a remis son interrogatoire à demain. Ensuite, ils prendront vraisemblablement le chemin du dépôt.

Il but une gorgée de breuvage brûlant qu'on venait de lui servir, pendant que son compagnon prenait la parole :

— Très bien... J'assisterai à cet interrogatoire et vous assure qu'ils avoueront; j'ai en mains des preuves irréfutables ; vous verrez comme tout va s'expliquer lumineusement. Mais je vous ai réservé pour ce soir la troisième surprise...

— Ah oui, c'est vrai...

— Dès que vous aurez terminé votre café, nous nous mettrons en route.

— J'ai hâte de connaître enfin ce qu'il vous reste à m'apprendre.

— Eh bien, suivez-moi...

— Où ?

— Oh, pas très loin; il nous suffit de monter quelques marches.

— Comment ici ?

Boubet ne répondit pas, et tous deux en silence traversèrent le hall et grimpèrent un étage. Quel ne fut pas l'étonnement du détective en voyant l'autre s'arrêter devant la porte des appartements de Mme Knaggs !

D'un doigt énergique, le petit homme cogna à plusieurs reprises contre le battant.

— Mais, voyons, protesta l'inspecteur, vous n'avez pas l'intention de pénétrer chez l'Américaine à cette heure indue ?

— Au contraire; je suis très fermement décidé à lui rendre visite.

Un nuage passa sur le front de Sorlin ; certains souvenirs désagréables lui revinrent à l'esprit.

— Entrez...

Mme Knaggs, portait l'élégant kimono dont elle était revêtue lors de ses rencontres précédentes avec Sorlin, mais elle paraissait cette fois d'une humeur exquise. Un sourire aimable se jouait sur ses lèvres et elle avait perdu la mine et l'attitude arrogante d'une capricieuse étrangère. Gracieusement, elle tendit la main au policier qui n'en croyait

pas ses yeux. Mais l'ébahissement de ce dernier fut porté à son comble, quand il vit Boubet embrasser l'Américaine...

— Il serait préférable de vous asseoir, Monsieur l'Inspecteur, plaisanta l'autre, amusé par la mine ahurie de son compagnon, car je crains que vous ne tombiez à la renverse. Et maintenant, écoutez, et tenez-vous bien : l'impétueuse Mme Knaggs, d'Oklahoma, la richissime propriétaire de puits de pétrole, n'est autre que ma propre sœur Amélie... Excellente comédienne reconnaissez-le... Il est vrai qu'il n'y a pas si longtemps encore, elle faisait partie de la troupe de l'Odéon...

— Votre so... sœur...

« C'est impossible... murmura-t-il d'un air égaré en passant la main droite sur son front comme pour chasser un mauvais rêve.

— Mais si... et Amélie, je veux dire l'ex-Mme Knaggs, va vous le confirmer, n'est-ce pas, ma chère ?

La pseudo-Américaine eut un sourire modeste, et en signe d'assentiment inclina la tête.

— Oui, c'est exact... Maurice est mon frère. Sans paraître trop vaniteuse dit-elle en minaudant, pourrais-je demander si j'ai bien joué le rôle qui m'avait été confié ?

En d'autres moments moins tragi-comiques, l'inspecteur se serait empressé d'affirmer que l'ancienne comédienne avait un ta-

lent extraordinaire et incontestable, mais, pour l'instant, il ne se sentait ni la force, ni le courage d'être aimable ou simplement poli, et envoyait à tous les diables les préoccupations mondaines.

— Pourquoi, voulez-vous me dire pourquoi vous avez agi ainsi ? bredouilla-t-il s'adressant à Boubet.

— Oh, lui fut-il répondu, ce n'est pas très difficile à deviner, il suffit de réfléchir un peu. Mais vous n'êtes pas le seul à désirer des éclaircissements ; j'ai promis des explications détaillées également à d'autres personnes. Aussi allez-vous être obligé de patienter un peu.

— Encore ?

— Demain, vous saurez tout, je vous le promets... Mais, si nous regagnions à notre tour nos pénates. Ma chère Amélie paraît fatiguée et, d'autre part, il est bien inutile que nous restions ici plus longtemps.

Tendrement, il embrassa son imposante et fraternelle collaboratrice, qui du reste, le dépassait de toute la tête.

— Bonsoir, Dear.

— Bonsoir, Maurice.

Sorlin serra la main de l'ancienne pensionnaire de l'Odéon ; il ne pouvait s'empêcher de penser que cette main redoutable lui avait jadis envoyé à la figure une série

d'objets hétéroclites. Encore tout étourdi, il sortit à la suite de Boubet.

— Et dire que je l'avais prise pour une Américaine authentique ! remarqua-t-il. De quel personnage ai-je tenu lieu dans cette aventure ! J'ai été ridicule...

— Consolez-vous, ces mésaventures sont arrivées à d'autres que vous. D'ailleurs quel homme peut se vanter de lire aisément dans le cœur et dans l'âme d'une femme. Et, quand on a à faire à une artiste de la valeur d'Amélie, la difficulté redouble. C'était un vrai rôle de composition qu'elle devait jouer! Avec quel art consommé, a-t-elle campé cette silhouette de fille des Etats-Unis riche, exubérante et un peu folle !

Il sourit à cette évocation et tapa avec familiarité sur l'épaule de son compagnon.

— Notre travail n'est pas terminé ; il nous reste encore une des parties les plus intéressantes à exécuter... Nous allons nous mettre à la recherche des bijoux.

— Très juste, je me demandais aussi comment et où...

— Près d'ici, dans l'hôtel même, mais à quelques étages. Venez avec moi.

En quelques secondes, ils furent transportés au sommet de l'immeuble. Sous les combles étaient installées une série de petites chambres destinées au personnel du *Royal Commodore Palace.*

Ici, il n'y avait plus de tapis dans les couloirs et l'éclairage indirect avait fait place à des ampoules et abat-jour d'un modèle courant et bon marché.

Sans mot dire, Sorlin suivait son cicerone se demandant où il pouvait bien l'emmener. Mais celui-ci sans une ombre d'hésitation, fit quelques pas dans le couloir de gauche et s'arrêta devant une porte, et sortit une clé qui, a première vue semblait d'une taille démesurée, mais s'adaptait en réalité à la serrure qu'il s'agissait d'ouvrir.

Une fois de plus, le détective constata que Boubet savait tout, connaissait tout, prévoyait tout.

Le battant tourna sur ses gonds et le petit barbu s'effaça.

— Passez donc.

L'autre obéit et se trouva dans une sorte de mansarde carrée qui prenait jour par une fenêtre haute et étroite d'où l'on pouvait apercevoir, en se dressant sur la pointe des pieds, la magnifique perspective des Champs-Elysées et de l'Etoile.

L'ameublement était très sommaire ; un lit de fer, une table, deux chaises de bois blanc et un lavabo.

L'inspecteur demanda :

— Mais où sommes-nous donc ?

— Facile à deviner, dans la chambre de Félicia... de Louise Guérin, si vous préférez.

— Sapristi, et vous croyez que ?

— Que les bijoux sont ici ? Mais oui... John Wills ne couchait pas seul ; il partageait sa chambre avec un autre musicien du jazz, et c'eût été folie de sa part que d'essayer d'y cacher son butin. Tandis qu'il avait toute confiance en Louise et comptait sur sa ruse et son esprit inventif pour trouver une «planque» secrète, sûre et insoupçonnable. A nous maintenant de découvrir cet endroit...

Avec une science et une méthode toutes professionnelles le policier se mit à fouiller l'armoire qui contenant quelques robes et lingeries féminines. Il retourna l'une après l'autre dans tous les sens les diverses pièces qui composaient la garde-robe de la femme d'étage mais infructueusement.

Comme il se disposait à aviser du peu de succès de ses recherches son collaborateur, celui-ci poussa une exclamation triomphale.

— Regardez ce que j'ai trouvé, sous le matelas : un passe-port au nom de Mlle Jacqueline Bertier, c'est un des nombreux pseudonymes de notre « rate » ; un ticket de seconde classe sur le « Languedoc » qui lève l'ancre dans trois jours à Marseille, à destination de l'Amérique du Sud, et enfin voici un billet de chemin de fer, délivré par la gare de Lyon... Hé, hé, l'oiseau s'apprêtait à s'envoler !

« Attendez, il y a encore autre chose...

Tâtez ici — il désigna un coin du matelas — on sent un corps dur, me semble-t-il.

— En effet, on dirait une boule...

— Plutôt un sac. Mais nous allons savoir cela tout de suite ; je vais couper le tissu.

Il sortit un canif de sa poche, l'ouvrit et taillada la toile. Victoire ! Au milieu de la laine était dissimulé un sachet de velours, fermé par une ficelle. En hâte, Boubet dénoua celle-ci et renversa le sac : à leurs yeux éblouis apparut une véritable fortune : colliers, bracelets et bagues, pendants d'oreilles et barrettes se confondaient en un mélange étincelant... Les pierres précieuses, saphirs, rubis, émeraudes, diamants et perles jetaient mille feux, à la lueur faible de la petite lampe du plafond.

Confondu d'admiration, le policier fit entendre un petit sifflement. Quant à Boubet, il s'était départi de son flegme habituel.

— Voilà le « corpus délecti » s'exclama-t-il avec enthousiasme ; nous tenons le trésor, et cette fois il n'y a pas de doute : ce n'est pas du toc.

XVI

LA GRANDE SAGESSE D'UN PETIT HOMME

— Ces magnifiques pièces à conviction, énonça le commissaire Creuzot en désignant le sachet de velours trouvé dans le matelas, ainsi qu'un énorme browning calibre américain, 7/45, à silencieux et une douille percutée, ces magnifiques pièces à conviction vont nous permettre de confondre les inculpés.

Depuis une demi-heure, Boubet et l'inspecteur Sorlin, s'entretenaient avec le commissaire, homme d'un certain âge, mince et correct, aux tempes grisonnantes, à la mise soignée, et dont le veston s'ornait du ruban de la Légion d'Honneur.

M. Creuzot connaissait bien l'amateur barbu dont il appréciait l'étonnante intelligence et la remarquable subtilité, et à diverses reprises, il s'était incliné, de fort bonne grâce d'ailleurs, devant les conclusions de son collaborateur bénévole, bien qu'elles allassent à l'encontre des siennes. Aujourd'hui, une fois

de plus, il rendait hommage à ses brillantes qualités.

— M. Sorlin m'a raconté toute l'aide que vous lui aviez apportée dans sa tâche difficile... Je vous en remercie bien vivement, M. Boubet, et vous félicite pour votre flair et votre dévouement...

Il adressa un sourire aimable à celui auquel ses éloges étaient destinés tout en faisant signe à un agent en faction devant la porte.

— Faites entrer les prévenus.

Quelques secondes plus tard Johny Brown, l'œil toujours mauvais, les menottes aux mains (on redoutait à juste titre qu'il ne tentât de s'évader ou ne se livrât à des voies de fait sur ses gardiens) apparut, tête basse, traînant les pieds. Derrière lui entra Louise Guérin très pâle, mais calme. Tous deux étaient solidement encadrés.

— John Wills ne comprend pas la langue française, je crois ? interrogea le fonctionnaire ; il me faudrait un interprète...

— Je suis à votre disposition, proposa Boubet empressé.

— Parfait... J'accepte avec plaisir.

Puis s'adressant aux accusés :

— Connaissez-vous ceci ?

Il désigna d'abord les bijoux répandus sur son bureau, puis le browning, dans le chargeur duquel manquait une douille ; enfin la

douille elle-même... tout en regardant alternativement l'homme et la femme. Boubet traduisit la question, mais ni l'un ni l'autre des inculpés ne répondit. Cependant, l'éclair qui s'était allumé dans la prunelle du musicien à la vue des joyaux volés était suffisamment révélateur ; de même, le tressaillement qu'il ne put réprimer quand son regard se porta sur l'arme, trahissait qu'il avait parfaitement reconnu les objets en question. D'ailleurs, il maugréa entre ses dents quelques paroles inintelligibles, et vraisemblablement injurieuses.

— Voyons, reprit M. Creuzot au milieu d'un silence impressionnant, allez-vous persister encore aujourd'hui dans un mutisme inutile et maladroit? Votre intérêt est d'avouer, vous le savez bien.

Mais les inculpés restèrent muets.

Boubet, alors prit à son tour la parole.

— Puisqu'ils se montrent si récalcitrants, voudriez-vous me permettre, Monsieur le Commissaire, de révéler quelques-uns des secrets de leur vie privée ?

L'interpellé fit un signe d'approbation, tout en reprenant place dans son fauteuil.

— Le plus curieux, commença l'interprète improvisé parlant tour à tour en français et en anglais, serait d'apprendre en quelles circonstances John Wills rencontra Louise Guérin ; mais laissons cela pour l'instant. Je

veux vous raconter tout d'abord comment notre cambrioleur s'est introduit dans le célèbre jazz de Jerry Woods. Certes, on ne peut nier qu'il possède un joli talent; il est même bien meilleur musicien que catcheur, soit dit sans l'offenser... Mais son casier judiciaire est loin d'être vierge. Je tiens ce précieux renseignement d'un de mes amis américains, qui m'a d'ailleurs donné d'autres détails : la grande spécialité de John était le vol, le cambriolage ; pourtant cela ne l'empêcha pas d'être condamné pour tentative de meurtre à six années de Sing-Sing, peine qu'il purgea intégralement, ce qui ne l'a pas amendé, comme vous le voyez...

« Sorti de prison, il changea de nom et se fit engager dans différents orchestres où son sens du rythme et sa virtuosité firent merveille. L'ayant entendu, Jerry Woods se l'attacha par un brillant contrat, à cent lieues de se douter de la personnalité réelle de son nouveau collaborateur.

— Mensonges, hurla tout à coup le nègre.

Tremblant de colère, il se mit à injurier son dénonciateur, la bouche tordue dans un rictus de rage, proférant des menaces, en agitant ses mains ligotées. Soudain, avant que les agents aient pu le retenir, il bondit sur Boubet, qui prévoyant cet assaut, évita de justesse par un rapide mouvement en arrière, un coup des poings liés sur la tête...

Déjà les policiers se précipitaient et le ceinturaient. Comprenant qu'aucun aveu ne sortirait ce jour-là des lèvres du rat d'hôtel, le commissaire, pour éviter un nouvel incident, donna l'ordre de l'emmener. Poussé par les agents, l'ancien forçat disparut.

Violemment émue par cette scène, la femme, pâle, secouée de frissons, semblait prête à défaillir. Elle apparaissait vraiment pitoyable, mais le petit homme à la barbe en collier, nullement attendri, reprit son récit, cette fois uniquement en langue française, et en se tournant vers elle. Louise Guérin, elle, est une pure Parisienne, née, je crois dans le quartier de Montrouge... Depuis l'âge de 18 ans (mes renseignements sont précis), elle n'a pas cessé de voler. Ainsi que son partenaire Will, elle se montre particulièrement douée pour ce genre d'activité. Actuellement elle a encouru déjà 16 condamnations, variant de un mois à deux ans de prison. Joli record, n'est-ce pas ?... En considération de ses talents peu recommandables, elle avait reçu le surnom, dans un certain milieu, de « La Pie »...

« Mais voyons maintenant comment sa destinée et celle du nègre se sont croisées...

« En 1919, Louise Guérin fit la connaissance d'un matelot américain qui l'emmena aux Etats-Unis et l'épousa. L'accord ayant rapidement cessé de régner dans le ménage,

il ne tarda pas à l'abandonner pour s'embarquer à destination d'un lointain pays, dont j'ai oublié le nom... L'inculpée, qui avait cessé d'exercer, pendant ses deux ou trois années de mariage sa coupable, quoique lucrative, industrie, redevint rapidement, une fois libre, la proie de ses mauvais instincts. Elle tomba d'ailleurs de plus en plus bas, et je passe sur les diverses formes de sa déchéance. Puis le hasard, à New-York, la mit en présence de Johny Brown, qui sortait de prison. Elle devint sa maîtresse, et joua entre ses mains, le rôle d'un instrument dont il se servit pour la réalisation de ses desseins.

« Quoique gagnant beaucoup d'argent comme musicien, John Wills ne laissait pas pour cela tomber son « premier métier », si j'ose m'exprimer ainsi. Et chaque fois que le jazz se produisait dans un grand hôtel, on pouvait être assuré qu'un ou plusieurs vols importants de bijoux s'ensuivaient...

« Au début de l'hiver, Jerry Wood organisa une tournée en Europe ; il devait commencer par Paris, où le *Royal Commodore Palace* lui faisait un pont d'or, heureux de s'assurer l'exclusivité de cet orchestre célèbre.

« Louise, devançant son amant et complice, était arrivée quelques semaines plus tôt dans notre capitale, où, grâce à des certificats falsifiés et à sa connaissance de plusieurs langues étrangères, elle réussit sans trop de

difficultés à se faire embaucher comme gouvernante d'étage au *Royal Commodore*... Tout cela est bien exact, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se tournant vers la triste héroïne de ce récit.

Celle-ci le fixa pendant quelques secondes avec des yeux hagards, puis courba lentement la tête, sans répondre.

« ...Nous arrivons maintenant, au famuex soir où le collier de la princesse Khogayri disparut... Louise avait précisément son congé hebdomadaire ce jour-là... Comme elle s'était présentée lors de son engagement, avec une perruque brune, elle n'eut qu'à se débarrasser de ce postiche et à revêtir une robe du soir pour se rendre complètement méconnaissable... Ainsi transformée, elle se mêla à la foule élégante qui emplissait la salle, choisit une table toute proche de celle de la princesse et, à un moment propice, avec une merveilleuse dextérité, s'empara du joyau, qu'elle convoitait depuis longtemps...

« Averti du vol dès que la victime s'en fut aperçue, M. Houglant, l'administrateur-délégué de l'hôtel m'appela immédiatement par téléphone, préférant me confier l'affaire que de la remettre entre les mains de la police, pour des raisons faciles à comprendre.

« A peine venait-il de m'entretenir de ce larcin, qu'un coup de fil émanant d'un des garçons d'étage informait le directeur, qu'un

des clients, M. Lazaroff, joaillier d'Amsterdam, avait été trouvé mort dans ses appàrtements, la tempe trouée d'une balle...

« Aussitôt je me précipitai dans la chambre de la victime, et m'y enfermai à double tour, afin d'examiner le cadavre en paix.

« Je n'y avais aucun droit, je l'avoue, mais vous me pardonnerez certainement, Monsieur le Commissaire, cette incursion dans un domaine qui vous est réservé...

« ...Au premier coup d'œil, je jugeai que le suicide était impossible : en effet le joaillier avait été tué d'une balle de revolver et il ne restait aucune arme dans la pièce... Donc : crime. L'examen du cadavre, auquel je procédai immédiatement, me fit découvrir dans la main crispée du mort deux cheveux blonds, longs et bouclés, appartenant indubitablement à une femme ; ma première pensée fut qu'ils avaient été placés là volontairement, dans l'intention de détourner les soupçons, et non au cours d'une lutte.

Tout en parlant, Boubet avait sorti de sa poche un petit papier de soie qu'il déplia soigneusement ; entre le pouce et l'index, il saisit l'indice qu'il avait soigneusement conservé.

« Comme vous pouvez le constater, continua-t-il en élevant à la hauteur du front de Louise les cheveux blonds, ces précieux objets sont la propriété de la complice de John

Wills ; bien certainement, c'est elle qui les lui a fournis.

« Je déduisais donc de cette trouvaille que le meurtrier appartenait au sexe masculin, et qu'il avait eu une aide.

« Par la suite, le garçon d'étage que j'interrogeai, me révéla qu'à son arrivée, la victime possédait trois valises ; or, je n'en avais aperçu que deux dans les appartements de M. Lazaroff. Il manquait, me dit Dupont, une petite mallette. Vraisemblablement, celle-ci contenait des bijoux... Il semblait donc que le vol fût le mobile du crime.

« Tout cela, je l'avoue, ne m'avançait guère dans la voie de la découverte ; pourtant je ne tardai pas à faire une troisième remarque : personne n'avait entendu le coup de feu. Cela était plutôt étrange, car la chambre du joaillier donnait presque sur le palier, et de nombreux clients ou employés passaient souvent à proximité...

« Ici, je dois ouvrir une parenthèe pour confesser que je suis un spectateur fervent et fidèle des films de gangsters américains, au cours de leurs aventures échevelées, les héros usent bien souvent de revolver à silencieux... Tel un trait de lumière, une idée me traverse l'esprit : le crime avait été commis avec une arme de ce genre, et, comme l'emploi d'outils aussi perfectionnés n'est pas encore répandu en France, il me semble pro-

pre que le meurtrier fût un Américain. Mon hypothèse se trouva encore renforcée quand j'eus ramassé auprès du cadavre la douille que je viens de vous remettre, Monsieur le Commissaire.

« Mais des Américains, il n'en manquait pas à l'hôtel ; je ne veux pas parler des quelques clients de cette nationalité, qui paraissaient au-dessus de tout soupçon... Pourquoi, me disai-je alors, le coup n'aurait-il pas été fait par un des musiciens du Jazz de Jerry Woods ?

« Je vous expliquerai tout à l'heure comment je suis arrivé à déterminer que le criminel était Johny Brown.

— Pardon, s'exclama Sorlin, je m'excuse de vous interrompre, mais votre accusation ne tient pas debout. Vous oubliez que le jazz a joué très tard dans la nuit et par conséquent que le nègre...

— Erreur, profonde erreur... Le Swing et l'orchestre de tango jouaient alternativement et il était facile à un garçon agile et entraîné comme John d'accomplir son forfait pendant que Pizaronni et ses musiciens faisaient danser les clients... Les tangos ont toujours un énorme succès et sont répétés plusieurs fois ; en comptant trois minutes pour chaque reprise (j'ai chronométré) nous arrivons à un total de douze minutes, dix minutes au maximum, temps plus que suffisant pour la

réalisation du vol, dont le plan avait d'ailleurs été minutieusement réglé. Du reste Louise Guérin a joué dans toute l'affaire un rôle non négligeable. C'est elle vraisemblablement qui a signalé à son complice le « coup à faire », elle qui lui a donné le passe-partout avec lequel il s'est introduit chez le joaillier, elle, enfin, sans aucun doute, qui a fait le guet pendant le meurtre...

« ...Je projetai après avoir effectué les premières constatations dont je vous ai parlé, de procéder immédiatement à une petite enquête en me mêlant à la foule des danseurs, mais M. Houglant me donna à entendre que mon accoutrement était un peu trop hum.... original pour que mon entrée dans la salle demeure inaperçue...

« D'ailleurs, M. Sorlin fut désigné presqu'aussitôt pour s'occuper de l'affaire, et sa fonction lui conférait évidemment une autorité et des moyens d'investigation dont j'étais totalement dépourvu, moi, pauvre bougre d'amateur... Cependant, je résolus de poursuivre de mon côté mes recherches personnelles, et il me vint à l'idée d'essayer de faire tomber le malfaiteur dans un guet-apens. Il fallait l'allécher par l'appât d'un butin magnifique, et le démasquer au moment où il tenterait de s'en emparer.

« Je demandai alors à ma sœur Amélie, ex-pensionnaire de l'Odéon, s'il lui plairait

de jouer le rôle d'une richissime Américaine, veuve chargée de bijoux, proie facile pour un aigrefin. Elle accepta avec enthousiasme, heureuse de m'apporter une aide dans cette entreprise difficile, et, immédiatement, nous nous mimes en quête des joyaux resplendissants qui devaient servir de « miroir aux alouettes »... Dans une grande maison de la rue de la Paix, spécialisée dans ce genre de travaux, nous fimes emplette d'excellentes imitations de bijoux de très grande valeur.

« Amélie, grimée, habillée comme le rôle l'exigeait, suivie de Rébecca, petite femme de chambre martiniquaise qu'elle s'était adjointe pour donner plus de vraisemblance à la supercherie, se présenta donc au *Royal Commodore Palace,* sous le nom de Mme Knaggs, d'Oklahoma, veuve d'un multimillionnaire.

« Tout marchait à souhait et je me félicitai de mon ingénieuse idée, quand un fait nouveau vint retarder l'exécution de mon plan. En effet, l'arrivée de «Son Excellence» Mohamed Ben Bachabouche et de son secrétaire particulier Ad El Hodar attira mon attention et mit obstacle provisoirement à la réalisation de mes projets relatifs au rat d'hôtel.

« Comment les deux marchands de neige furent démasqués et arrêtés, je vous l'ai ra-

conté tout au long, Monsieur Sorlin; inutile de revenir là-dessus...

« Revenons à la fameuse Mme Knaggs qui jouait incomparablement les femmes capricieuses et étourdies et, à dessein bien entendu, laissait traîner ses joyaux un peu partout... Je ne peux me rappeler sans en être amusé les soucis que cette coupable négligence donnait au pauvre M. Mercier.

« Du reste, le but que je poursuivais n'avait pas été atteint les bijoux ayant été dérobée sans qu'Amélie ait pu identifier le voleur...

« Sur ces entrefaites, arriva à l'hôtel Mlle Loulou La Marr, suivie du fidèle Jicky. Tous les rats d'hôtel présument, à juste titre, qu'une grande vedette internationale, qu'elle soit star de cinéma, chanteuse ou comédienne, possède de beaux bijoux ; les artistes sont pour eux des victimes toutes désignées... Bien placée pour savoir beaucoup de choses, Louise Guérin informe son complice de l'arrivée de cette nouvelle proie, mais ils décident ensemble que c'est elle, cette fois, qui se chargera du cambriolage.

« Revêtue de son maillot noir collant, dans lequel elle se confond avec la nuit, elle s'introduit chez la vedette, mais elle a compté sans l'oreille fine de Jicky, et le coup rate...

« Il est vrai qu'en revanche le vol commis chez Mme Knaggs, effectué peu de temps au-

paravant, avait fort bien réussi. J'aurais été heureux de voir vos réactions, continua-t-il, s'adressant directement à l'inculpée, quand vous avez découvert que les bijoux étaient faux... Là, vous avez soupçonné le piège, et vous vous êtes trouvée dans une situation cruellement embarassante. Comment agir en la circonstance ? Essayons de suivre votre raisonnement... Le mieux, évidemment, est de tenter de se défaire de ces joujoux devenus gênants. De quelle manière ? En les remettant à leur place... C'est dans cette intention que vous les portez sur vous lors de votre intrusion chez Loulou La Marr ; vous comptez pénétrer ensuite chez votre précédente victime, mais les aboiements de Jicky provoquent votre fuite ; en bondissant à travers la chambre de la vedette, vous perdez une des bagues que le pékinois avale. Sortie dans le couloir, vous vous heurtez à un nouvel obstacle ; l'inspecteur Sorlin qui effectue une petite ronde tout en cherchant la solution des diverses énigmes soumises à sa perspicacité... Après une courte lutte, vous vous assurez la victoire en lui assénant sur le crâne un coup de matraque, car Johny vous a remis, pour parer à toute éventualité, cette efficace petite arme de caoutchouc... Trouvaille géniale, vous vous débarrassez sur-le-champ des objets compromettants en les glissant dans la poche béante de celui que vous veniez d'as-

sommer. Tout s'explique le plus simplement du monde.

Boubet ayant allumé une cigarette poursuivit alors son discours, que les autres suivaient avec une attention et un intérêt croissants.

« Tandis que Louise déployait cette coupable activité, je continuais mes recherches, dans un sens totalement différent. Je soupçonnais en effet, que l'auteur du forfait devait être recherché parmi les musiciens du jazz ; vous savez déjà pourquoi...

« Par bonheur, je possède d'utiles relations dans la police américaine, et les utilisai. Je découpai, dans une affiche publicitaire que M. Mercier me procura, une photographie du jazz et l'envoyai, accompagnée d'une liste des noms des musiciens à mon ami de New-York, en le priant de me faire parvenir des renseignements détaillés sur chacun des Swing boys.

« Quelque temps plus tard, une réponse me vint, qui limita singulièrement le champ de mes recherches, en fixant les soupçons que je possédai déjà sur la personne du titulaire de la batterie. En effet, il résultait des enquêtes effectuées aux Etats-Unis que tous les «boys» de Jerry Woods étaient de braves garçons, peut-être un peu bambocheurs, mais au passé sans tache, à l'exception d'un seul pourtant : Johny Brown, qui s'appelait en réalité John Wills, était un ancien forçat et faisait du res-

te l'objet d'une mention spéciale : « Attention, très dangereux, porte toujours une arme sur lui et tire sans hésitation ». Suivait un curriculum vitæ très complet...

« Cependant, je ne possédais aucune preuve de sa culpabilité dans le meurtre de M. Lazarrof... Assez embarrassé, je cherchais le moyen de confondre l'assasin présumé, quand l'idée me vint de me faire engager dans le jazz. D'abord cela me permettrait d'effectuer plus facilement des recherches parmi ses affaires personnelles, car une perquisition précédemment faite dans sa chambre n'avait donné aucun résultat, ensuite le contact quotidien que j'aurais avec lui rendrait possible un sondage de l'individu.

« Sans tarder, je mis ce projet à exécution: une petite poudre versée fort à propos dans le café matinal du deuxième trompette et, le pauvre musicien, indisposé, est obligé de garder la chambre pendant quelques jours. Désespoir de Jerry Woods. Je me présente à lui muni des meilleures références, bien entendu fabriquées de toutes pièces... Il consentit à me prendre à l'essai. Le brillant succès que je remportai le soir même leva ensuite ses dernières hésitations.

« Une fois admis au nombre des Swing boys, je pus, sans étonner personne, pénétrer à toute heure du jour ou de la nuit dans la petite pièce où les musiciens rangeaient

leurs instruments. C'est ainsi que je découvris, habilement dissimulé à l'intérieur du double couvercle d'une boîte dans laquelle Johns Wills plaçait ses baguettes et ses cymbales, le browning à silencieux qui se trouve sur votre bureau, M. le Commissaire. Un examen rapide m'apprit qu'une douille manquait au revolver ; aucun doute, c'était celle que j'avais trouvée. La chaîne se fermait puisque je tenais l'arme du crime.

« Mais un problème restait à résoudre : celui de l'arrestation du meurtrier. Je ne voulais ni risquer ma vie ou celle des policiers, ni provoquer un scandale au Palace. Imaginez-vous le nègre tirant dans le hall de l'hôtel ? Quelle hécatombe !

« Grâce à ma connaissance de la langue anglaise, j'étais entré rapidement en relation avec mon voisin de la batterie. Au cours d'une conversation celui-ci me confia qu'il aimait beaucoup le catch. J'entrevis là le moyen d'arriver à mes fins.

« Emile, fort aux Halles que je connaissais très bien et à qui je confiait toute la vérité, accepta de combattre et le premier match, auquel vous avez assisté, mon cher Inspecteur, eut lieu chez « Auguste ». Mais l'endroit me paraissait mal choisi pour arrêter un bandit : on ne sait jamais si les travailleurs nocturnes, ignorant tout de l'af-

faire, ne prendront pas parti contre la police.

« D'ailleurs, Emile se montrant le plus fort, rien n'était perdu ; il suffisait d'arranger une revanche dans ma propre chambre, en me munissant à l'avance de tous les accessoires indipensables (en l'espèce : des menottes) et en convoquant des agents pour une heure déterminée. La suite vous la connaissez...

— Formidable, s'écria Sorlin enthousiamé, en frappant le bras de son fauteuil. Et moi qui n'y comprenais rien...

Mais insensible à ces compliments, pourtant mérités, Boubet poursuivit imperturbablement.

« J'en arrive à la fin de mon récit... Un dernier exploit doit être mis à l'actif de Louise : le vol de bijoux de Mynherr van Gooberts. Une fois de plus, la complice de John Wills joue le rôle d'indicateur ; il est vrai que, par sa fonction, elle se trouve à la source même des renseignements.

« ...Rapidement, l'occasion de dépouiller le bijoutier se présente. Le brave Hollandais, qui faisait une cour assidue à Loulou, invite celle-ci un beau soir à souper avec lui Louise Guérin, au courant de cette intrigue sentimentale, choisit évidemment cette nuit-là pour s'emparer des joyaux. Toujours revêtue de son fameux maillot, elle s'introduit

chez le négociant, mais ses prévisions sont déjouées : bien que fouillant meubles et valises, retournant le lit et bouleversant tout ce qui lui tombe sous la main, elle ne découvre rien ; Mynherr van Gooberts est rusé et transporte sa fortune sur lui.

« Ici, il faudrait éclaircir un point qui demeure obscur : la voleuse a-t-elle attendu le joaillier pour l'attaquer, ou a-t-elle été surprise par son retour inopiné ? (Je vous rappelle que la capricieuse vedette avait abrégé considérablement la durée du tête-à-tête avec son soupirant).

« D'ailleurs, peu importe... Toujours est-il que le Hollandais rentrant chez lui est saisit à la gorge... Il se défend mal contre cette agression inattendue. Du reste, d'un coup de matraque bien appliqué, Louise, qui semble très forte à ce petit jeu, l'étend sur le sol, sans connaissance. En quelques secondes, elle le fouille et découvre le sachet que le malheureux porte attaché à son cou...

« Je n'ai pas à vous apprendre comment se termina cet épisode dramatique. Heureusement, l'étranger eut plus de peur que de mal. En tous cas, il sera fort satisfait, j'en suis sûr, de venir reconnaître ce qui lui appartient parmi toutes ces pierres précieuses.

Boubet désigna les bijoux que le commissaire avait laissé étalés sur la table et reprit, sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux : « Cela

lui donnera l'occasion de revoir le « gay Paris » qu'il aime et apprécie beaucoup, je crois... quoique son dernier séjour ne lui ait pas apporté toutes les joies qu'il en escomptait, dans tous les domaines...

« Voyons enfin, poursuivit-il, en reprenant sa place, comment je suis arrivé à découvrir la culpabilité de Louise...

« Un fait m'avait frappé : pourquoi, chaque fois qu'on se précipitait à la suite du rat d'hôtel dans les couloirs, ne voyait-on jamais personne ? Ces disparitions instantanées avaient quelque chose de surprenant et d'énigmatique. Je pensai que le cambrioleur, pour se soustraire aussi vite aux recherches, devait avoir un repaire dans le *Royal Commodore Palace* lui-même. De là à conclure qu'il pouvait être un employé, il n'y avait qu'un pas, que je franchis rapidement.

« Mais le personnel du Palace est extrêmement nombreux ; prétendre y découvrir le malfaiteur, c'était presque chercher une aiguille dans une botte de foin.

«Pourtant, sans me décourager, je demandai au chef du personnel de m'accorder un entretien et, après une longue conversation au cours de laquelle je lui expliquai mes projets, je le priai de me faire connaître les noms des employés embauchés récemment.

« Tout de suite, celui de Félicia retint mon attention. En effet, sur la fiche remplie par elle à son arrivée l'imprudente avait commis l'étourderie de mentionner, en réponse à la question : « Connaissez-vous une langue étrangère ? : « Oui, l'anglais, appris aux Etats-Unis ».

« Bien entendu, je procédai immédiatement à une petite perquisition dans sa chambre, profitant d'un de ses jours de sortie. Les trouvailles que je fis m'édifièrent complètement : sous une pile de linge se trouvait le maillot noir traditionnel des rats d'hôtel et, quelques cheveux blonds tout à fait semblables à ceux que le pauvre Lazaroff tenait entre ses doigts demeuraient accrochés à l'intérieur d'un chapeau.

« Et maintenant, Louise, mon récit est terminé. Si vous voulez bénéficier de l'indulgence générale, rendez hommage à la vérité et reconnaissez que mes déclarations sont exactes.

La femme sembla n'avoir rien entendu et conserva une immobilité de statue, mais on devinait que, pour demeurer impassible, elle devait faire un effort surhumain ; ses lèvres tremblaient et ses doigts se crispaient sur ses genoux. Tout à coup, sa résistance l'abandonna elle éclata en sanglots et les larmes ruisselèrent sur ses joues creuses et pâles.

Pourtant, malgré cette défaillance, elle ne desserra pas les dents...

Mais ses forces finirent bientôt par la trahir tout à fait et elle glissa sans connaissance sur le tapis. Les témoins se précipitèrent et durent se rendre à l'évidence : cet évanouissement n'était pas feint. Ranimée à grand renfort de frictions sur les tempes et de claques dans les mains, la complice de John Wills, soutenue par deux agents, fut reconduite dans sa cellule.

— Bah ! dit Boubet quand la porte se fut refermée, je suis bien tranquille, les aveux ne tarderont pas... D'ailleurs toute défense est impossible devant les preuves accablantes que je fournis.

— Absolument mon avis, approuva M. Creuzot fort satisfait de la tournure des événements.

— Mais dites-moi, interrogea Sorlin, et le marquis de St-Clair ? Vous ne nous avez rien dit de lui...

— Il n'avait nullement trempé dans l'affaire... Certes, nous savons que ses moyens d'existence sont réprouvés par la morale, mais à cela se borne ce qu'il y a de choquant dans sa conduite. Ce jeune homme léger n'a pas tout à fait oublié qu'il porte un des plus grands noms de France. Et je veux espérer que les injustes soupçons dont il a été victime ces temps derniers seront pour lui une

leçon salutaire, et qu'à l'avenir, il cherchera d'autres ressources que celles que peut lui procurer la fréquentation de dames mûres et... bien rentées.

— Conclusion très morale... répliqua le commissaire en se levant pour indiquer à ses interlocuteurs que l'entrevue était sur le point de prendre fin car d'autres affaires urgentes l'appelaient.

Avec chaleur, il serra la main de Boubet, tout en lui exprimant encore une fois ses remerciements et sa reconnaissance pour le service qu'il avait rendu à la police.

.....

Débordant d'une joie qui rayonnait sur son visage, l'inspecteur, sortit en compagnie de celui qui venait de rejeter sur lui, avec tant de générosité, le mérite de la double et brillante arrestation de la veille.

— Permettez-moi de revenir avec vous jusqu'à l'hôtel, demanda le détective.

— Mais, je vous en prie... Je serai très heureux de faire la route à vos côtés, répliqua Boubet se doutant bien que l'autre désirait le remercier de son élégante attitude.

A peine eurent-ils fait quelques pas que le policier, après avoir toussoté deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix et pour se donner le temps de trouver une formule suffisamment chaleureuse commença :

— Je ne sais comment vous exprimer ma

gratitude; vous avez été extrêmement « chic » pour moi, qui sors de cette aventure auréolé d'une gloire dont, à la vérité, vous devriez bénéficier. Car je n'ignore pas que mon rôle a été des plus insignifiants. Mais pourquoi avez-vous agi de la sorte ?

— Oh, cela n'a rien de bien mystérieux : n'appartenant pas à la police, je me moque de la célébrité, dont je n'attends rien : ni avancement, ni réussite matérielle d'aucune sorte. Autant valait, dans ces conditions, vous faire profiter du résultat de mes recherches, et cela m'a fait plaisir de vous avoir obligé...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie, 27, *Rue Nicolo, PARIS* (XVI[e])